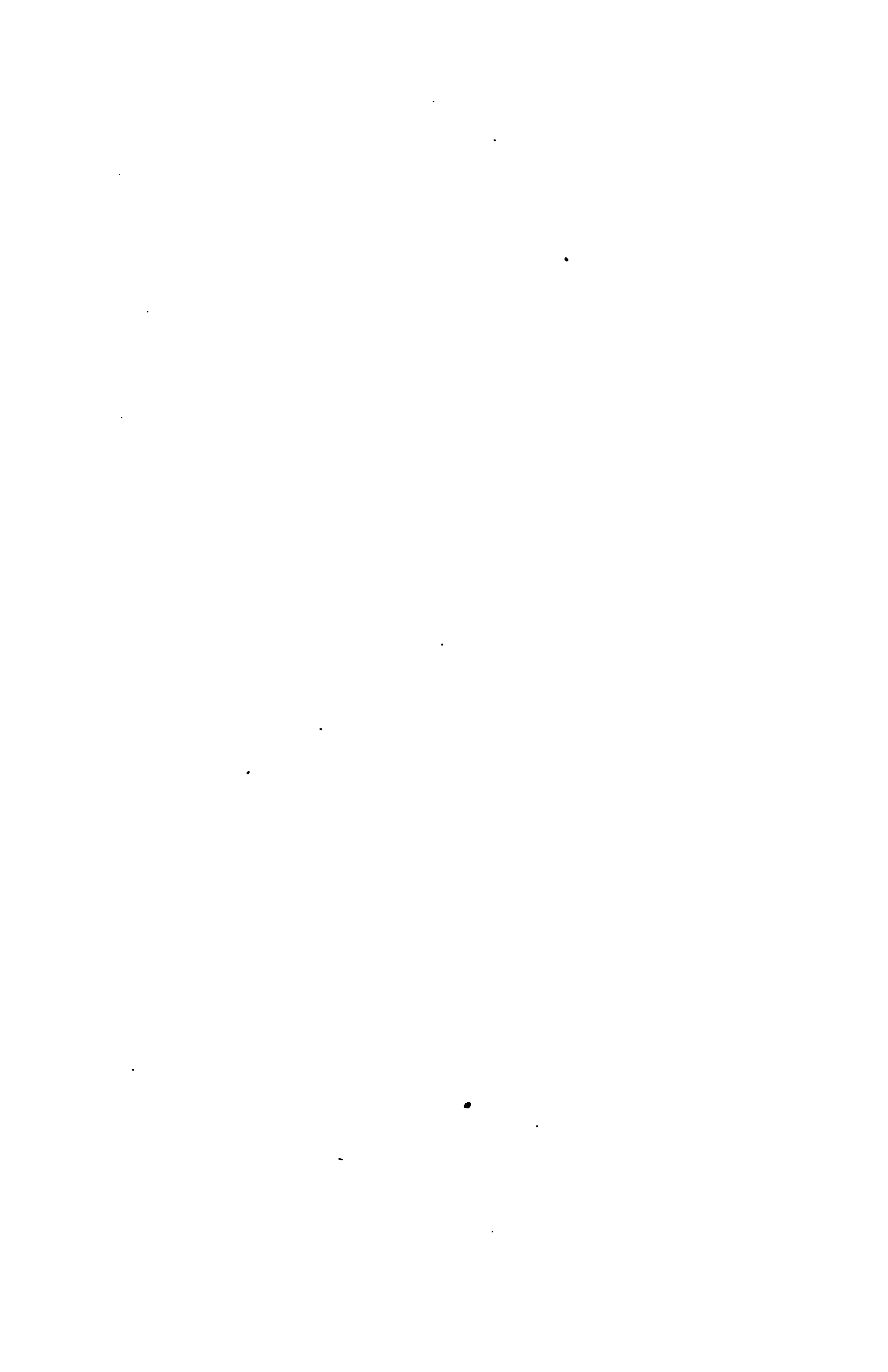












LE MEXIQUE.

Paris. — Imprimerie Panckoucke, rue des Poitevins, 14.

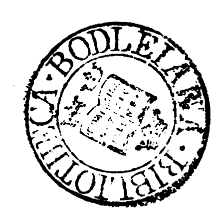
LE MEXIQUE

SOUVENIRS D'UN VOYAGEUR

PAR

ISIDORE LÖWENSTERN

AUTEUR DE
Les États-Unis et la Havane.



PARIS
ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE ET DE LA SOCIÉTÉ ROYALE
DES ANTIQUAIRES DU NORD
RUE HAUTEFEUILLE, 23

—

LEIPSICK
LÉOPOLD MICHELSEN, LIBRAIRE
1843



PRÉFACE.

J'ai commencé la publication de mon voyage autour du monde par un volume qui a pour objet principal les *États-Unis*.

Le titre de mon ouvrage, *Souvenirs d'un Voyageur,* indiquait mon but, qui était simplement de faire le récit de ce qui, pendant mon séjour, avait le plus frappé mon attention, de dire les impressions que j'en avais conservées, laissant à mes lecteurs le soin de juger l'intérêt de l'un et la justesse des autres, sans m'inquiéter si mes observations s'accordaient

ou non avec les systèmes et les opinions d'autres auteurs.

Je n'ai eu que le désir d'offrir au public une esquisse aussi exacte que possible de ce que j'ai cru remarquer, sans le fatiguer par la reproduction de matières déjà traitées à satiété, sans chercher non plus uniquement à l'amuser par le tableau des travers de la société américaine.

Les mêmes sentiments m'ont guidé dans la rédaction de ce nouveau volume.

J'y décris mon séjour au Mexique, les impressions qu'il m'a laissées, mes découvertes, quand je crois en avoir fait; j'y consigne mes réflexions sur l'état politique de la contrée, autant que le sujet l'exige.

Mon objet principal sont les mœurs. J'ai été aussi sincère que dans ma publication précédente, aussi sévère peut-être, mais par un motif différent.

Aux États-Unis, les habitudes vulgaires de la masse, la vanité dans toutes les classes, mais surtout le despotisme de quinze millions de petits monarques (je n'oserais compter les deux millions de noirs), repoussent l'Européen et le rendent insensible au mérite de cette nation energique, intelligente et laborieuse.

Au Mexique, c'est la dépravation d'une nation entière qui irrite, c'est le déchaînement complet d'hommes incapables de se gouverner qui effraye.

Mais on ne se sent point blessé, comme chez l'Américain, par le manque d'âme et de sentiment.

On regrette, on déplore de voir dans ce pays, orné des dons les plus précieux de la nature, des hommes, dont l'âme est susceptible de sentiments nobles et généreux, plongés dans le gouffre de l'ignorance et de

l'immoralité, maîtres absolus de suivre la voie de leurs penchants vicieux, de leurs mœurs dissolues.

En traçant le portrait de l'Anglo-Américain, on s'efforce d'opposer aux partisans de belles théories, l'effet de leur application. Dans la tâche pénible de peindre le Mexicain, on espère, on se flatte d'attirer l'attention sur des hommes que l'on a trop abandonnés à leurs passions.

C'est l'Europe qui, s'appesantissant sur ce pays dans les siècles où régnait la loi du plus fort, y apporta les germes de ses maux actuels.

C'est l'Europe seule qui peut, qui doit intervenir pour faire cesser un état déplorable, contraire à l'esprit d'une époque éclairée, où le bonheur du monde est le vœu des souverains et des peuples.

LE MEXIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Arrivée au Mexique. — Vera-Cruz.

Je fis la traversée de la Havane à Vera-Cruz, où j'arrivai le 8 février 1838, sur un navire français, *la Sylphide*, dont le commandant, capitaine Pasquier, du Havre, m'a laissé le souvenir le plus agréable de l'habileté, des connaissances et des manières des marins français.

Partis de la Havane avec un vent favorable, nous nous trouvâmes en deux jours vis-à-vis de la côte du Yucatan, où nous fûmes assaillis par des *nortes* qui retardèrent notre traversée, et n'alternaient qu'avec d'autres vents contraires ou avec des calmes.

Dans un de ces calmes, le 6 au soir, nous fûmes agréablement surpris par la vue de l'Orizaba, de ce volcan gigantesque, dont la cime, couverte d'une neige éternelle, se présentait à une distance de trente lieues.

Ce fut le 7 que nous aperçûmes enfin les tours de Vera-Cruz, sans pouvoir néanmoins rien distinguer de la ville, ni de cette côte si plate.

Le vent continuait à se montrer contraire, de sorte que ce ne fut que le lendemain que nous pûmes approcher assez près de la ville pour prendre le pilote à bord.

Comment décrire les sensations que j'éprouvais en approchant des rives mexicaines, à la vue de l'île de Sacrificios, de la vieille forteresse de Saint-Jean d'Ulua, en entrant dans cette rade célèbre et si dangereuse par ses récifs au milieu des débris des bâtiments qui y avaient péri? Quel aspect triste que celui de cette rive déserte et aride, tombeau de l'étranger!

Tout me retraçait des souvenirs histori-

ques, tout me rappelait ces conquérants intrépides. Je touchais à cette plage découverte par Grijalva et conquise par Cortès.

Notre pilote, vieux Espagnol, annonçait un autre *norte* pour la nuit. On peut juger de notre impatience de gagner la terre; nous étions dans un moment de calme, le vent tombait, et la mer était si tranquille qu'on distinguait les courants dans l'eau. Le silence qui nous entourait n'était interrompu que par le bruit sourd des vagues qui se brisaient sur les rochers et les bancs au milieu desquels notre bâtiment était presque immobile, et que l'on nomme les bancs d'Anegadilla, de Blanquilla, de Gajega, de Gajegilla, d'Isla Verde.

Quel péril pour le navire, que la tempête surprend au milieu de ces récifs, dont une partie cachée sous l'eau ne se reconnaît que par le bouillonnement des vagues qui les submergent! Peu de jours avant notre arrivée, par ce même *norte* que nous avions essuyé sur la côte du Yucatan, un brick fran-

çais entrant dans le port de Vera-Cruz, s'y était perdu avec toute sa cargaison, et ce n'est qu'avec difficulté que l'équipage était parvenu à se sauver.

Quelque favorable que soit l'impression que l'on conçoit du sol mexicain, à une certaine distance, par le coup d'œil admirable qu'offrent ses volcans, tels que l'Orizaba, le Coffre de Perote, tout enchantement cesse quand on approche de ce rivage plat et désert, et l'admiration fait place à la tristesse, à la vue de Vera-Cruz, de cette ville lugubre bâtie au niveau de la mer, et dont les maisons font l'effet des monuments d'un cimetière.

L'impression est mélancolique en approchant de cette ville funeste, de ce tombeau de l'étranger, que la fièvre jaune, fléau aussi destructeur que la peste, ne quitte jamais, et où l'ange exterminateur ne cesse d'exercer ses ravages.

Ce premier aspect de la côte peut servir d'emblème au pays. Ces glaciers, ces volcans

majestueux étaient le symbole de l'idéal que je m'étais formé de ce pays historique, tel que je l'avais vu dans mes rêves! Et ces déserts, cette plage si plate, si désolée, c'était celui de la triste réalité que je devais trouver dans cette contrée si déchue.

Enfin, avec le dernier souffle de vent qui alors tomba entièrement, nous atteignîmes notre mouillage, non loin de la forteresse de Saint-Jean d'Ulua, dont l'aspect triste et désert est loin de s'accorder avec l'idée qu'on se forme de cette place, dont la construction coûta tant de millions à l'Espagne.

L'ancre à peine tombée, nous vîmes une chaloupe, au pavillon tricolore (vert, blanc et rouge) de la république, s'approcher du navire; c'étaient les préposés de la santé : précaution assez singulière dans ce lieu le plus malsain du monde! Aussi ces officiers de santé ne se montrèrent-ils point rigides, et cédèrent bientôt la place au commissaire de police venu avec eux. Ce dignitaire, en veste et pantalon blancs, s'établit dans la chambre

du capitaine, où tous les passagers durent se rassembler.

Il fallait décliner nom, qualité, demeure, âge, état, et déclarer si l'on était marié, veuf ou garçon, aux demandes qu'en faisait notre commissaire, qui, quoique polies, se ressentaient un peu des bons vieux temps espagnols. La personne à laquelle on était recommandé dans la république, devait même être nommée; mais aucune question n'avait rapport à la religion.

Quant à la manière dont il s'acquittait de son ministère, elle était tout à fait républicaine. Il se réglait donc dans l'appel des passagers, non sur leur rang, mais sur son caprice.

Ce fut alors que je goûtai les avantages de cette heureuse médiocrité, que les sages prônent tant dans leurs livres et dont généralement ils ne se soucient guère. Voyageur de peu d'importance, je ne dérogeais nullement à mon rang en me prêtant de la meilleure grâce du monde à ses interrogations.

Mais telle n'était pas la situation d'un autre personnage que *la Sylphide* avait eu la gloire de transporter sur les rives mexicaines : c'était un diplomate de fraîche date, à qui d'Estrades n'était pas encore trop familier. Fier de sa charge et de trois naturalistes de son pays, qu'il avait recrutés à la Havane et traînait à son char transformés en attachés d'ambassade, il se trouvait dans cette cruelle alternative de Hamlet, *to be, or not to be*, c'est-à-dire de répondre ou de se taire, quand son tour viendrait. La grande idée de quitter la chambre et de laisser le soin de parler à son secrétaire ne lui vint pas dans la tête, et pourtant le fonctionnaire mexicain lui en laissait tout le temps, puisqu'au lieu de commencer par notre diplomate, il s'adressa d'abord à un Écossais, établi au Mexique, et marié avec une Mexicaine, qui menait avec lui ses trois marmots, trois bonnes et nourrices indiennes et un domestique *chino* (moitié Chinois, moitié Mexicain), amalgame dont on verra par la suite tout l'avantage, quand j'aurai eu oc-

casion de développer les qualités morales de ces deux nations. C'était pendant la traversée une musique et d'autres avantages à en gagner le mal de mer au milieu du plus grand calme. Mais cette suite imposante et la partialité pour ses compatriotes procura à mon Scoto-Mexicain l'avantage d'être expédié le premier par le commissaire.

Vint le tour de notre diplomate; mais, malgré la dignité qu'il mettait dans ses réponses, le Mexicain ne lui fit pas grâce d'une seule, et continuait son interrogatoire avec cette familiarité polie, qui, comme je le remarquai par la suite, caractérise les relations de toutes les classes de la société mexicaine entre elles.

« Et à qui êtes-vous recommandé? — Mais, au président de la république. — *Muy bien;* » et le président de figurer dans la colonne des cautions, aussi bien que mon diplomate dans celle des autres voyageurs sans titres ni attachés naturalistes.

La cérémonie achevée, nous pûmes descen-

dre à terre; mais force nous fut de laisser nos malles à bord, la douane étant déjà fermée. Quelle agréable perspective, en cas d'un *norte*, qui, en effet, ne se fit pas attendre, de passer son temps dans une ville aussi malsaine et aussi dépourvue d'agrément que Vera-Cruz, jusqu'à ce que la tempête ait cessé! car, tant qu'elle dure, toute communication entre le rivage et les bâtiments est interrompue.

Mais les Mexicains, tout en greffant leurs institutions politiques sur celles dont leurs voisins chéris du Nord les ont gratifiés, se sont bien gardés de rien changer à ce qu'il y avait de tracassier dans les lois espagnoles, comme dans celles de la douane. Mais pourquoi leur en vouloir? Ne voilà-t-il pas que les Anglo-Américains marchent eux-mêmes à pas rapides vers l'établissement de ces monopoles et droits élevés qu'ils blâmaient tant dans les autres nations!

Le Mexicain a été plus prévoyant; craignant un déficit dans ses finances, non par

la trop grande extension de ces entreprises industrielles qui ont ruiné l'Américain, mais exactement par le manque total de tout esprit spéculatif, il a gardé ses droits de douane dans toute leur étendue.

Le *norte* ayant duré deux jours, ce n'est qu'après ce temps que nos effets furent transportés à la douane. La diplomatie reprit alors ses droits et son lustre un peu terni par ce malheureux commissaire de police. Ses effets, aussitôt réclamés, lui furent remis sans avoir été visités; le Scoto-Mexicain envoya le Chino-Mexicain réclamer les siens à son tour; mais, quels que soient les succès que les Chinois aient obtenus jusqu'aujourd'hui, 26 mai 1842, que j'écris ce petit ouvrage, dans toutes leurs négociations avec les Anglais, mon Chino ne fut pas aussi heureux dans les siennes vis-à-vis de la douane de Vera-Cruz, et force fut à son maître de se transporter sur les lieux *in propriâ personâ*.

Pour moi, voyageur qui avais gagné mes éperons dans l'Orient, je ne tardai pas à

me présenter devant ce tribunal formidable, et, après un étalage mutuel de compliments et d'offres de service, d'échange de *puros* et de *cigarritos*, je parvins à être expédié, sans avoir pu toutefois éviter les agréments d'une visite très-minutieuse de mes effets, mais faite avec toute la politesse imaginable.

J'avais établi mon quartier général dans un hôtel, que je trouvai, à ma grande satisfaction, tenu par un Allemand, un Hambourgeois. J'étais si content de me trouver chez un compatriote et de parler ma langue natale, que mon hôte crut pouvoir s'en autoriser pour me faire payer le double de ce qu'il exigeait des autres.

Le plaisir que j'avais d'abord éprouvé fut donc un peu diminué par l'écot. Je dois dire cependant que l'hôtel était très-bien tenu; les chambres étaient grandes, quoique sombres; la nourriture bonne; mais on manquait de lait, et le beurre était rance; la viande était tolérable, les volailles bonnes, les lé-

gumes en profusion, le poisson varié et délicieux; mais comme tout à Vera-Cruz doit avoir son côté désavantageux, l'étranger, grâce à la fièvre jaune, craint d'y toucher. Ce fut là pourtant que je goûtai de ce plat si favori des Mexicains, ce mets national, les *frijoles*, grosses fèves brunes, qui y remplacent le *pilaw* des Turcs.

Je ne faisais cependant pas trop d'honneur à la bonne chère de notre hôtel. Tant que le *norte* dura, je sentis sur la poitrine une oppression qui m'empêchait presque de respirer, et dont tout étranger, et même les habitants de la ville, souffrent durant ces tempêtes.

Quand le *norte* eut cessé, il fut remplacé par une chaleur excessive pendant le jour, et par une rosée si abondante durant la nuit, que les effets, les habits, les bottes paraissaient le matin avoir été trempés dans l'eau, et cela au point de ne pouvoir plus se servir de sa chaussure. La rouille se mettait à tout ce qui était en fer, la moisissure aux effets en

cuir. Comme les fenêtres, à Vera-Cruz, n'ont ni vitres ni jalousies, il faut choisir l'alternative ou d'étouffer en fermant les volets de bois qui les remplacent, ou de s'exposer à gagner la maladie en les laissant ouvertes. Et cette maladie n'est rien moins que le *vomito prieto*, ou fièvre jaune, qui a procuré à Vera-Cruz une si triste célébrité. Ce fléau, que je crois devoir attribuer aux miasmes que le passage subit de l'humidité à la chaleur, pendant la saison des pluies, produit dans l'air, par la décomposition des matières végétales et animales qui se trouvent dans des terrains d'alluvion, ne quitte presque jamais Vera-Cruz. Il y conserve le caractère le plus opiniâtre ! La maladie qui ne se présente à la Nouvelle-Orléans et à la Havane qu'en juin et y cesse entièrement en octobre, se montre à Vera-Cruz dès les mois de mai et juin, et son intensité ne diminue qu'en novembre; des cas isolés s'observent même durant l'hiver[1].

[1] La saison la plus favorable pour passer par Vera-Cruz, est de janvier en mars. Quoique la maladie ne sévisse dans toute sa force

Mais la preuve la plus forte du degré de malignité que présente la fièvre jaune à Vera-Cruz, c'est que, n'attaquant généralement qu'une fois le même individu, ceux qui y ont échappé dans cette ville n'ont plus à craindre de la contracter à la Nouvelle-Orléans ou à la Havane; tandis que les personnes qui ont été atteintes de cette maladie dans les deux derniers endroits, sont aussi susceptibles de la gagner à Vera-Cruz, que toute autre qui ne l'a jamais eue.

Une particularité remarquable de la fièvre jaune à Vera-Cruz, c'est que toute personne née dans la ville n'est pas sujette à la maladie; tandis que l'étranger qui n'y séjourne même que pour une seule nuit, pendant la saison critique, n'y échappe que difficilement.

Bien que les cas de fièvre jaune n'aient nullement diminué dans ces derniers temps, la mortalité qui en résulte n'est plus, à beau-

que vers le mois de juin, le mois de mai et même celui d'avril n'en sont pas complétement exempts.

coup près, aussi forte qu'autrefois; et, outre que le nombre de ceux qui y succombent aujourd'hui est peu considérable, la mort n'est presque toujours que la conséquence du manque de soins et de remèdes dans les débuts de la maladie [1]. Qu'on juge, d'après les agréments que je viens de décrire, des charmes que le séjour de Vera-Cruz offre au voyageur que le passage seul pour l'intérieur arrête dans cette ville. Quant aux étrangers que l'appât du gain attire dans ce lieu destructeur, ce motif est si puissant que leur nombre augmente journellement, et Vera-Cruz compte aujourd'hui près de 11,000 habitants, la plupart étrangers, principalement Allemands, Français et Anglais.

Le degré d'affection ou de haine dont les

[1] Les remèdes que l'on considère comme les plus efficaces sont l'huile de castor et le calomel. Le premier remède a l'inconvénient d'être nuisible à l'estomac, et le calomel, si en faveur chez les Anglais, d'engendrer par la suite d'autres maladies. Quelques-uns vantent l'usage de bains chauds; d'autres appliquent la glace avec succès. Un remède très en faveur à Vera-Cruz, c'est celui des nègres, qui consiste dans un demi-litre d'huile à laquelle on mêle du sel et du jus de citron.

Mexicains, nation d'une humeur si inconstante, gratifient l'étranger, dépend des relations politiques; celles qu'ils entretiennent avec les Allemands sont donc le moins sujettes aux changements.

Un an avant mon arrivée, c'étaient les Anglo-Américains qui, pour la tendre sollicitude qu'ils avaient étendue sur le Texas, et pour tant d'autres petits services entre voisins, étaient l'objet de l'animosité des Mexicains.

Lors de mon séjour, c'étaient les Français qui se trouvaient en butte à leur haine, pour avoir osé réclamer la protection de leur propre gouvernement contre les tracasseries et les vexations qu'ils avaient à souffrir.

Les Anglais, quoique *heretici* par excellence, sont encore la nation la plus favorisée au Mexique, où ils ont résolu avec talent le problème, non de changer l'argent en or, mais, *vice versâ*, d'engloutir leurs belles guinées dans les mines de la république.

Je reviens au voyageur, que, comme moi,

les *nortes* et le retard des moyens de transport arrête dans cette petite ville. Qu'y faire? tous ses quartiers sont bientôt parcourus, et de quelque côté qu'on se dirige, on arrive bien vite au mur qui forme l'enceinte.

Les rues sont, comme toutes celles de l'Amérique, tirées au cordeau et pavées en pierres. Ni le palais du gouvernement, ni la cathédrale situés sur la grande place, n'offrent rien de particulier. L'objet qui frappe le plus dans la construction des maisons, c'est leurs toits, qui sont plats comme dans l'Orient. La ville présente partout un aspect triste et désolé; l'herbe croît dans les rues et sur les places, entre les pavés; on n'y rencontre pendant le jour que des *arrieros* (muletiers) avec leurs charges, ou des Indiens, sales et chétifs, qui portent leurs produits au marché; le soir seulement on voit un peu de monde sous les arcades qui se trouvent le long de la grande place et de quelques rues. Il y a à Vera-Cruz une salle de spectacle, mais des plus médiocres, et quelques mauvais cafés.

Le marché est encore ce qui offre le plus d'intérêt à l'étranger; il est aussi remarquable par la variété des produits tropiques qui s'y trouvent rassemblés, que par le désordre et le dégoût qui y règnent. Parmi les plus beaux oiseaux, les fruits les plus exquis, gisent des perroquets morts, ou pendent des tranches de viande longues et minces, séchées au soleil, pour les vendre à la mesure et non au poids : mode établie à Vera-Cruz ainsi que sur toute cette côte.

Les souvenirs que j'ai rapportés de cette ville n'ont donc rien d'agréable; je dois cependant nommer avec reconnaissance le consul des États-Unis, M. Burrough, homme aussi distingué par son caractère que par ses connaissances, qui seul, par ses soins et sa complaisance, me rendit les cinq jours que j'y passai supportables. Quoique muni de lettres de recommandation pour les deux principales maisons de commerce mexicaines de la ville, elles ne me furent utiles qu'en ce point, qu'elles m'apprirent à ne pas trop

espérer pour l'avenir dans l'hospitalité si vantée des Mexicains, et à apprécier à leur juste valeur les offres de services dont ils vous accablent.

CHAPITRE II.

Xalapa.

Les litières qui devaient transporter à Xalapa la petite caravane dont je faisais partie, étant arrivées, nous nous mîmes, le 13 février, à 5 heures du matin, en route. J'avais choisi ce mode de transport par l'excellente raison que je ne le connaissais pas; mais ayant l'expérience la plus complète des diligences américaines qui, avec les litières, forment les moyens de communication entre Vera-Cruz et Xalapa, je me gardai de ces voitures.

Ces *literas* (litières à brancards), portées par deux mulets, se composent d'un lit, qu'une couverture garantit du soleil, de la poussière ou de la pluie, avantages des voyages dans les *tierras calientes;* en outre, on y est dévoré tout vif par certains petits animaux,

et le mouvement des litières, surtout quand les mulets vont au trot, est des plus désagréables.

Mais cette manière de voyager est la plus sûre dans le pays : on n'a pas à craindre ainsi d'être dévalisé comme dans les diligences, qui subissent ce sort presque journellement, attaquées par les conducteurs mêmes des *literas*, qui, frustrés du droit de monopole qu'ils exerçaient autrefois sur cette route, s'en vengent en occupant leurs loisirs forcés à voler les pratiques de leurs rivaux.

Le bon marché et la rapidité du trajet ont attiré la vogue aux diligences, malgré l'antipathie du Mexicain pour toute entreprise antinationale, et les diligences établies par les Américains des États-Unis sont considérées comme telles, il préfère être dévalisé que de subir aujourd'hui les longueurs d'un voyage à cheval, ou de payer des prix exorbitants, la *litera* portée par deux mulets coûtant, de Vera-Cruz à Xalapa, 45 *pesos* (247 fr. 50 c.), sans compter les mulets pour le bagage et les con-

ducteurs, qui se payent chacun à raison de 7 *pesos* (38 fr. 50 c.).

Mais, en revanche, le Mexicain qui voyage en diligence ne porte sur lui que des objets sans valeur, envoyant tout son bagage par des muletiers. Leste d'équipage et la poche munie seulement de quelques *pesos*, il se prête alors à la visite des brigands avec la même patience qu'un commis-voyageur se soumet chez nous aux exigences de la douane. Aussitôt *los señores ladrones* arrivés, c'est à qui sautera le plus vite de la diligence pour se coucher avec grâce à plat ventre; chacun ne devant quitter cette humble posture que lorsqu'il s'agit d'ôter la veste et d'autres vêtements encore moins indispensables.

Quand les brigands trouvent tout en règle, c'est-à-dire quelques *pesos* dans les poches des voyageurs, rien ne s'oppose à ce que ceux-ci continuent leur route; en cas seulement d'un butin trop modique, les voyageurs sont régalés d'un flux de noms énergiques et de quelques gourmades. Le brigand mexicain

conserve même dans son métier la politesse nationale, et ne tue qu'en cas de défense. Aussi, un voyageur qui, au Mexique, voudrait se défendre dans une voiture publique, en serait empêché par ses compagnons de voyage.

C'est uniquement à la pusillanimité de la génération mexicaine actuelle qu'il faut attribuer l'audace de ces crimes. Quand on voyage à cheval, bien muni d'armes, surtout d'armes à feu, on n'est presque jamais attaqué, comme j'en ai fait l'expérience par la suite.

Quiconque jugerait de la valeur des Mexicains d'après celle des Espagnols, partagerait mon étonnement sur les traits de lâcheté dont je fus témoin chez ce peuple.

Lors de mon séjour à Xalapa, j'y vis arriver, un beau matin, la diligence de Vera-Cruz avec six voyageurs qui se trouvaient dans le simple appareil de leurs ancêtres avant la conquête; et ces six personnes, tous hommes jeunes, forts et robustes, s'étaient laissé dévaliser par *deux* hommes, dont l'un était armé d'un fusil, l'autre d'un sabre!

Les vingt-six *leguas*[1] de Vera-Cruz à Xalapa sont des plus désagréables, puisqu'on parcourt, pendant presque toute la route, les *tierras calientes*, si plates et exposées à la chaleur la plus accablante. Cette partie entière est sujette à la fièvre jaune. On relayait les mulets des litières, ainsi que les autres, après quatre ou cinq lieues de marche, avec des mulets de rechange qui, à cet effet, accompagnaient notre caravane. Dans les trois haltes que nous fîmes, la première à Santa-Fé, à sept *leguas* de Vera-Cruz; la seconde, cinq *leguas* plus loin, près le *puente del Rey*, aujourd'hui *puente Nacional* (pont de pierre remarquable par sa longueur et sa construction), où nous nous arrêtâmes jusqu'à minuit; et la dernière, près de quelques fermes, à trois *leguas* de Xalapa, nous trouvâmes partout une assez bonne nourriture à la mode du pays : les *frijoles*, et le *chile*, mets composé uniquement de piment et d'ail, dont on peut

[1] *Voyez*, pour la concordance des poids et mesures du Mexique, avec ceux de la France, la note placée à la fin du volume.

se figurer la délicatesse pour un palais européen, en formaient le complément nécessaire.

Ce n'est qu'à quelques lieues de Xalapa que les *tierras calientes* cessent, et que l'on entre dans le terrain montagneux, qui, en même temps, forme les limites de l'empire de la fièvre jaune.

A peine hors de ce terrain empesté, la végétation devient plus riche, et on rencontre le chêne, qu'on chercherait en vain dans les *tierras calientes*.

Plus on monte en approchant de Xalapa et plus on jouit du bonheur de respirer l'air sain des montagnes, après l'atmosphère étouffante de la plaine de Vera-Cruz. Quelle différence dans la température! à Vera-Cruz, elle était de 34° centigr., et au soleil, de 43°, tandis que celle des montagnes était seulement de 13°!

La ville de Xalapa (Jalapa), célèbre par la racine de jalap, si utile en médecine, qui croît dans ses environs, est considérée comme un

des séjours les plus sains et les plus agréables du Mexique. On se trouve transporté tout d'un coup du désert au milieu des Alpes. La température y est délicieuse, la chaleur n'y étant jamais accablante, ni le froid intense. On jouit, des environs de la ville, des points de vue les plus magnifiques et les plus étendus, tant sur les cordillères, dont les cimes glacées de l'Orizaba et du Coffre de Perote forment les plus grands ornements, que sur l'immense plaine des *tierras calientes*.

Xalapa est le paradis de l'ornithologue; la variété et la beauté des oiseaux que l'on y trouve est au-dessus de l'imagination. Un rôle particulier est réservé à quelques-uns de ces habitants de l'air; ainsi qu'à Vera-Cruz, l'emploi d'écorcheurs est entièrement confié à une sorte de vautours noirs qui ressemblent à des dindes, mais avec la tête et la crête grises, et qui, se chargeant des soins de la police sanitaire de ces villes, jouissent d'une entière protection de la part des autorités qui veillent sur leur vie avec sévérité.

La ville de Xalapa compte de 8 à 9,000 habitants, que l'on vante pour la douceur de leur caractère. Je ne veux pas nier ce mérite, et j'avoue que l'étranger y est reçu et vu de meilleur œil que dans tout le pays à l'est de la capitale, ce qui encore ne veut pas dire beaucoup; j'ajoute seulement que le voyageur fera bien de ne pas juger, d'après leurs belles paroles, de leur bonne foi dans les affaires.

Je partis de Xalapa, le 22 février, poursuivant ma route vers la capitale; j'y avais logé dans un hôtel, établissement très-bien tenu, que la bonne volonté et la complaisance du propriétaire, un Écossais, rendaient un séjour agréable. Je m'étais décidé à prendre la diligence; mais nous étions trois, tous étrangers et armés jusqu'aux dents.

Le pays que nous parcourions était assez peuplé jusqu'au premier relai, mais, en avançant, il prenait un aspect triste et désert; le sol était de nature volcanique, et couvert de lave; des croix en grand nombre, placées sur la route en mémoire d'assassinats

et d'autres sinistres, n'étaient pas des objets propres à diminuer l'aspect mélancolique de la contrée.

Excepté ces sortes de monuments, on ne voit au Mexique que rarement des cimetières. Les Mexicains enterrent leurs morts dans les églises sans y marquer la place de sépulture par le moindre signe, et on ne trouve dans cette nation d'autre culte pour le défunt que celui auquel la religion l'oblige. La mémoire de celui qui n'existe plus se perd en même temps que la vie : preuve de la légèreté de son caractère, qui n'est susceptible d'aucun sentiment profond et durable !

Quelque inculte que fût la route, on y voyait une quantité immense d'aloès, dont beaucoup étaient en fleur. Plus nous avancions vers Perote, et plus ils se montraient nombreux, les environs de la ville s'adonnant à la culture de cette plante; aussi y voit-on peu de champs.

L'aloès, ou *maguai* dans la langue du pays, est cultivé, au Mexique, pour son suc, qui y

est la boisson générale et qu'on nomme *pulque.* L'aloès doit avoir vingt-cinq ans pour qu'on puisse en tirer son suc qui se rassemble dans une cavité qu'on pratique dans son calice. Selon la grandeur de la plante, on en retire, pendant trois à cinq mois, de six à douze *quartillas* par jour.

La cavité s'agrandit continuellement, puisqu'on a soin de gratter les bords chaque fois avec un couteau. Le suc retiré de la plante se nomme *aguamiel;* il n'a d'abord aucun goût prononcé et est clair comme de l'eau; mais, recueilli dans des tonneaux, il prend, après trois jours, une teinte blanchâtre, et, une fois en fermentation, son goût devient très-piquant : on le nomme alors *pulque,* et on le renferme dans des outres de peau pour le transport.

Cette boisson, qui est très-enivrante, ne plaît au Mexicain qu'autant qu'elle est vieille et qu'elle a pris dans les peaux un goût particulier qui la rend très-désagréable pour l'étranger.

Déjà les anciens Mexicains se servaient de cette boisson, la buvant dans des vases en *terra cotta* (terre cuite), dont la forme conique a une certaine analogie avec celle des verres à champagne.

Il faut attribuer la consommation énorme de *pulque* qui se fait au Mexique, à la rareté du vin : les Espagnols, pour en conserver le monopole à leur pays, avaient prohibé la culture de la vigne au Mexique.

L'aloès a donc été planté avec une telle abondance, que l'on vend à Perote les six *quartillas* de *pulque* pour un *medio* (35 cent.); mais dans la capitale le prix en est beaucoup plus élevé, puisqu'on n'a pour un *medio* qu'une *quartilla* (demi-litre) de cette boisson.

L'aloès dépérit après que le suc en a été retiré; on emploie alors ses fibres à la fabrication de cordes, de paniers, de sacs, de couvertures de cheval, et surtout à la confection de ces petites pelotes plates en usage au Mexique, pour frotter la peau à la sortie des bains chauds.

Nous passâmes la nuit à Perote, ville considérable située au pied du volcan, le Coffre de Perote, mais déserte et triste. La citadelle près de la ville, que l'on peut considérer comme la clef principale de la capitale, dont elle domine la communication avec Vera-Cruz, a valu à cette ville le triste honneur d'être mêlée dans toutes les guerres.

La diligence partit de Perote pour Puebla à quatre heures du matin. La température était descendue jusqu'à 0° centigr. Les fermes que l'on voit sur cette route sablonneuse sont toutes en forme de forteresses, entourées de hautes murailles avec des crénaux. Ayant quitté la plaine immense encaissée de montagnes, qui s'étend de Perote jusqu'à Ocho de Agua, le terrain devient inégal et montueux, mais toujours couvert d'un sable profond qui oblige de joindre deux chevaux de renfort aux quatre qui forment le train ordinaire de la diligence.

Quelque peu disposé qu'on soit en faveur des *stages* (diligences américaines), il faut

néanmoins accorder à leurs cochers le mérite d'être des plus habiles et infatigables. Quel travail que de guider pendant plusieurs journées de suite sur ces routes horribles!

La chaussée, commencée du temps des Espagnols, ne fut point terminée; quelques parties, comme le pont (*puente del Rey*) entre Vera-Cruz et Xalapa, et puis la route près de cette dernière ville, qui a été tenue en état, font preuve de la magnificence avec laquelle cette entreprise devait être exécutée; mais le reste des parties achevées de la route est aujourd'hui complétement en ruines, et les pierres que l'on avait rassemblées pour sa construction, augmentées de celles que les torrents y portent pendant la saison des pluies, rendent le passage, surtout entre Perote et Puebla, des plus impraticables. Rien n'égale son état délabré, surtout près d'Acaxete, à sept *leguas* de Puebla; et cependant notre conducteur passait au grand trot les champs semés de pierres, les ravins et précipices, ne s'arrêtant que lors de petits accidents, comme

quand le train de devant se détachait de celui de derrière ; ce à quoi, du reste, il fut de suite remédié en les rattachant, avec l'esprit si technique des Américains, au moyen de chaînes.

Approchant de Puebla, la route était plus fréquentée, et nous rencontrâmes d'énormes carrosses, comme du temps de Louis XIV, attelés chacun de sept mules conduites par deux postillons.

Enfin parut Puebla de los Angeles, avec ses tours et ses coupoles, présentant un beau paysage avec les cordillères qui en forment le fond, et parmi lesquelles s'élevait le géant de l'Amérique du Nord, le volcan Popocatepetl, haut de plus de 5,300 mètres. Nous descendîmes dans la ville, après avoir subi aux portes la visite de la douane, inconvénient auquel on est exposé dans toutes les villes importantes de la république.

CHAPITRE III.

Puebla de los Angeles. — Cholula.

La ville de Puebla, une des plus belles et des plus riches du Mexique, en est en même temps la plus fanatique, et celle où l'étranger est vu avec le plus de répugnance.

Nulle part le type national n'est aussi prononcé que dans cette ville.

C'est à Puebla que le voyageur retrouve la Nouvelle-Espagne, avec sa magnificence, ses richesses, sa dévotion, moins l'esprit d'hospitalité qui autrefois semble y avoir régné.

Les mœurs, la physionomie de cette place, n'ont subi que peu de changements par les événements politiques, qui partout ailleurs en ont produit plus ou moins, aussi bien que les relations avec les étrangers.

Mais ces derniers sont reçus à Puebla de

manière à leur ôter l'envie d'y séjourner plus longtemps que leurs affaires ne le rendent strictement nécessaire.

Les obstacles que l'intolérance des habitants apporte à l'extension du commerce et des manufactures de cette ville, doivent être d'autant plus vivement ressentis, qu'elle offre les plus grandes ressources, tant par sa position, que par le nombre de sa population, qui s'élève à environ 70,000 âmes.

Puebla présente une étendue qui permettrait à un nombre d'habitants bien plus considérable d'y fixer leur séjour : elle se distingue par la beauté et la régularité de sa construction, la largeur de ses rues, la bonté et l'élégance du pavé, mais surtout par le nombre, la richesse et le luxe de ses églises, qui rappellent l'opulence de cette Nouvelle-Espagne qui inondait les deux mondes de ses trésors.

Les églises de Puebla, surtout la cathédrale, surpassent toutes celles qui me sont connues par la quantité des métaux précieux

que l'on y trouve rassemblés; mais quant au goût qui a présidé à leur construction et à leur arrangement intérieur, on ne peut leur assigner qu'un rang médiocre. On est surtout choqué par les couleurs diverses dont l'intérieur est chargé, et qui sont loin de s'accorder avec la solennité du lieu. Il faut cependant excepter la cathédrale, où on a laissé aux pierres blanches et grises, dont l'intérieur est construit, leur couleur naturelle, mais qui se trouvent presque cachées par les trésors en or et en argent qu'elle contient.

La pompe des cérémonies religieuses est en rapport avec la richesse des églises. Le viatique qu'on porte chez un malade est accompagné d'une procession solennelle, précédée d'une troupe de musiciens, et suivie de militaires et de la confrérie religieuse à laquelle le malade appartient, tous marchant deux à deux et portant des lanternes richement ornées, fixées sur des perches.

Cette pompe se retrouve, du reste, dans

des villes bien moins importantes de la contrée, que Puebla.

Les principes révolutionnaires qui ont été si funestes pour la religion en tant de pays, ont eu au Mexique ces mêmes conséquences, mais à un degré moins violent, et elle y sera respectée tant que le parti centraliste ou conservateur pourra se soutenir; mais si le parti fédéraliste, composé d'hommes dont le libéralisme doit servir de masque à l'ambition, à la cupidité et au manque de principes, prenait le dessus, on déplorerait bientôt, avec les autres fléaux qui dévastent ce malheureux pays, celui de voir une population ignorante privée du secours et du frein bienfaisant que la religion exerce sur les hommes.

Le parti destructeur convoite les richesses que le clergé possède encore au Mexique, sans lui tenir compte des sacrifices qu'il s'est généralement imposés pour subvenir aux besoins de la nation; et vu l'audace de ce parti et l'appui qu'il trouve dans le déréglement de la masse, ses concessions sont aussi prudentes

qu'elles se trouvent en rapport avec l'état détérioré du pays.

Il faut donc regretter que le clergé de Puebla, en étalant des richesses trop considérables pour ne pas exciter l'envie et la cupidité, y prête un prétexte, et qu'il cherche sa sécurité en entretenant un esprit non d'évangile, mais de fanatisme, parmi la population du diocèse.

La richesse du clergé de Puebla est d'autant plus apparente, que la plus grande partie de la ville appartient aux églises, aux couvents et aux hôpitaux, la coutume de léguer les biens à l'église y ayant continué jusque dans les derniers temps.

On peut juger de la richesse de ce diocèse par les revenus que l'évêque de Puebla possédait du temps de l'Espagne, et qui montaient à 100,000 *pesos* (550,000 fr.), en même temps que ceux de quelques-uns de ses curés s'élevaient de 60 à 70,000 *pesos* (330,000 à 385,000 fr.); celui d'Acaxete, considéré comme de peu d'importance, était, avant la

révolution, doté de 14,000 *pesos* (77,000 fr.).

Quelque considérables que soient les diminutions qui ont été la conséquence de la révolution et des guerres civiles dans les revenus du clergé, autant que dans ceux des particuliers, on les trouvera encore très-forts, si l'on considère que les chanoines de la cathédrale du Mexique possèdent même aujourd'hui chacun un revenu de 10 à 12,000 *pesos* (55,000 à 66,000 fr.).

Ces sommes, tout exorbitantes qu'elles paraissent, étaient en rapport avec les fortunes colossales qui existaient autrefois au Mexique, et dont, quoique les exemples en soient rares, quelques-unes encore se sont conservées.

On cite particulièrement le comte de Xarral, considéré comme le propriétaire le plus riche de la république, et dont on évalue la fortune actuelle à 11 millions de *pesos* (60,500,000 fr.). Il faut néanmoins remarquer que ce chiffre représente, en majeure partie, des biens fonciers, qu'il serait impos-

sible de réaliser pour la même somme en numéraire.

Je visitai, lors de mon séjour à Puebla, la ville de Cholula, distante de quatre à cinq *leguas*, si célèbre dans l'histoire de la conquête, et remarquable surtout par les ruines d'une pyramide qui y existent.

Je m'étais procuré une escorte de deux dragons pour ce petit trajet, moins par crainte des brigands qu'à cause du mauvais vouloir des habitants de Cholula envers l'étranger; mais je dus vivement regretter cette précaution, qui, prise contre des dangers éventuels, m'attira des inconvénients réels.

L'exactitude n'étant nullement un point principal de la discipline des soldats mexicains, je fus non-seulement retardé d'une heure entière dans mon départ, mais j'eus encore l'avantage de voir mon voyage interrompu par ce qu'ils appelaient leurs *negocios*, qui consistaient à demander aux personnes armées qu'ils rencontraient sur le grand chemin leur permis de port d'armes, soin qui,

quoique appartenant à leurs attributions, n'est que rarement exercé, mais dont ils croyaient devoir faire parade en présence d'un étranger, comme preuve de leur prouesse, *del valor mejicano*.

Mes deux héros étaient à déployer leur zèle inopportun avec trois cavaliers armés qu'ils venaient d'arrêter et qui ne pouvaient exhiber leur permis, quand, fatigué de tous ces retards, et après avoir attendu vainement trois quarts d'heure la fin de leur colloque, je déclarai au *cabo* (caporal) que, pénétré de son zèle, je ne voulais pas le retenir dans ses importantes affaires, mais que je continuerais en même temps les miennes, privé de l'avantage de sa compagnie.

Mon départ et celui de mon *mozo* (garçon), tous deux bien armés, ne semblait pas convenir à mes trop officieux dragons; car je n'étais pas éloigné d'un demi-mille, que je les vis accourir ventre à terre et me rejoindre. Se trouvant en minorité après notre départ, surtout après celui de mon fusil de chasse à

deux coups, le *negocio* qui avait paru si compliqué, s'était terminé comme par enchantement, le permis de port d'armes des trois cavaliers s'était trouvé, ou peut-être ceux-ci donnèrent-ils quelque autre preuve de leurs bonnes intentions. En examinant plus tard les carabines de mes protecteurs, je vis qu'elles n'avaient pas été chargées.

La troupe de Puebla présentait encore, au moins dans sa tenue, quelque extérieur d'esprit militaire, mais rien n'égalait la chétive apparence des soldats que j'avais vus à Vera-Cruz, la plupart *mestices*.

Quel contraste entre ces hommes dégénérés et ces anciens guerriers dont tout me retrace le souvenir en parcourant cette célèbre plaine de Cholula, où une poignée de héros marche à travers des pays inconnus, de populations innombrables !

Rien ne résiste à ces conquérants intrépides, guidés par l'ambition de la gloire et l'amour de la religion, motifs si élevés, s'ils n'étaient obscurcis par la soif de l'or. Mais

tout décèle une volonté forte dans ces hommes si opposés à la pusillanimité et au manque d'énergie de la race actuelle.

C'était ici que, à trois siècles de distance, le *conquistador* marchait, au milieu d'habitations et de champs aujourd'hui incultes et couverts de pierres, à la tête de sa petite troupe d'aventuriers téméraires, en s'avançant vers la cité de Cholula.

L'âme pleine de ces souvenirs, je croyais voir le héros entouré de ses vaillants compagnons, de ce peu de cavaliers dont Bernal Diaz nous a conservé le nom et jusqu'aux qualités de leurs montures! Je me représentais ces arquebusiers à l'arme si lourde, au costume si pittoresque! le reste des guerriers à l'équipement si varié, cette artillerie encore dans son enfance, les Indiens alliés, ce corps de 6,000 Tlascaltèques que Cortès, héros aussi intrépide que politique habile, avait vaincu par ses armes et rallié à sa cause par sa prudence.

Parmi tant de traits d'ingratitude et de

mauvaise foi qu'on remarque dans les guerres de la conquête de l'Amérique, l'historien trouve avec satisfaction la preuve de la reconnaissance que les Espagnols témoignèrent aux Tlascaltèques, jusque dans les derniers temps, pour le secours qu'ils en reçurent dans la conquête. Ce n'est que lorsque la domination du Mexique s'est échappée des mains des Espagnols, que la ville de Tlascala a cessé de jouir des priviléges exclusifs qu'ils lui avaient accordés.

Non content des tableaux que mon imagination excitée éveillait en moi, je cherchais sur le sol des souvenirs réels de ces temps mémorables; le moindre morceau d'obsidienne que je voyais luire au soleil excitait mon intérêt et devait avoir appartenu à la pointe des flèches mexicaines! Chaque inégalité de terrain me semblait les restes de ces retranchements dont les Tlascaltèques, exclus de la ville, avaient entouré leur camp, à l'exemple des Espagnols.

En arrivant à Cholula, des souvenirs effec-

tifs remplacèrent les jeux de mon imagination. Quelle analogie dans la construction des maisons avec celles que les conquérants durent trouver sur ces mêmes lieux! Les mêmes toits plats sur un seul étage; le même emploi de la terre séchée au soleil, la couverture en paille de maïs; jusqu'à la distribution des rues et de la grande place qui semblent avoir occupé les mêmes lieux de tous temps!

Quelle impression de me trouver dans ce lieu historique, parmi les descendants de ce même peuple qui subit une punition si dure pour la mauvaise foi avec laquelle il avait attiré les Espagnols pour les sacrifier à sa haine!

Le caractère des habitants semble s'être conservé encore plus intact que la ville même. Le fanatisme contre tout ce qui est étranger, y subsiste aujourd'hui avec autant de force que du temps de Cortès; le même manque d'hospitalité y règne; c'est toujours la même aversion, le même mépris pour lui, le même

rire moqueur [1] : j'en fis par moi-même l'expérience. Dans aucune maison, dans aucune *posada* on ne voulut nous recevoir, sous prétexte d'une grande fête qui avait lieu dans l'église. Nous fûmes encore assez heureux d'avoir placé nos chevaux dans une rue éloignée, et de trouver à la fin une bonne femme qui voulut bien nous régaler de quelques œufs et de *frijoles*, et nous procurer un peu de vin.

Il se fit dans ce petit repas, que nous prenions debout, tant de compliments et de cérémonies, grâce à l'amalgame de deux nations aussi polies que les Espagnols et les Indiens Mexicains, qu'il y en aurait eu assez pour une douzaine de dîners anglais ou américains.

Mes deux compagnons ne portaient jamais le verre à la bouche qu'après l'avoir offert à toutes les personnes présentes, l'une après l'autre, qui toutes l'acceptaient, mais n'y

[1] E al tercero dia ni nos daban de comer, etc., etc. E riendose como cosa de burla. (Bernal Diaz del Castillo, tomo II, cap. 83.)

touchaient que des lèvres, tandis que bien des hommes de contrées plus civilisées ne se seraient pas fait scrupule de profiter de l'occasion de se régaler d'une boisson aussi rare et aussi coûteuse que le vin l'est ici. La même coutume existe pour les repas, et toute personne qui se présente doit être engagée à accepter du plat que vous avez devant vous; mais le bon ton exige que cette politesse soit aussi civilement refusée qu'elle est offerte. Il y a parfois des exceptions à cette règle, comme j'en acquis l'expérience par la suite; mais ce n'est qu'à un étranger qu'il peut arriver d'être pris au mot avec une offre qui, comme cette autre mode de vous offrir tout objet pour lequel vous paraissez marquer de l'admiration, ne doit être regardée que comme une phrase banale, une pure forme de politesse.

Cette dernière coutume des Espagnols est, je crois, émanée des Maures, et j'avais déjà eu l'occasion de la remarquer dans l'Orient.

¡ Qué hermoso caballo! (Quel beau cheval!)

— *Es á la disposicion de V.* (Il est à votre disposition.) Mais avisez-vous, après cette aimable offre, d'en demander seulement le prix; on vous répondra qu'on ne pourrait s'en défaire pour dix fois sa valeur, *pero el caballo es á la disposicion de V.* De manière qu'il peut arriver que l'on vous aura offert le même jour une douzaine de dîners, nombre de maisons, d'épouses et de grand'mamans, de carrosses et de chevaux, et qu'avec tout cela vous pourrez vous coucher à jeun.

Malgré toutes nos politesses, nous éprouvâmes assez de difficulté à trouver un guide pour la pyramide.

Le premier aspect de la pyramide de Cholula ne répond pas à l'attente que l'on se forme d'un pareil monument.

Ayant visité l'Égypte un an auparavant, je me trouvai désappointé par le monceau de terre que je voyais devant moi, qui ressemble simplement à une montagne, et dont les formes carrées ne se dessinent qu'après mûr examen. Il serait aussi déplacé de comparer

cet amas de briques séchées au soleil, parce qu'il a la forme pyramidale, avec ces merveilles des bords du Nil, composées en entier de pierres de taille immenses, longues de deux à trois mètres et épaisses d'un mètre, avec leurs galeries étendues, leurs caveaux si spacieux, que de nier l'analogie qui existe dans la forme et sous d'autres rapports entre ces monuments qui cependant se trouvent dans des lieux si éloignés l'un de l'autre.

La circonstance qui frappe particulièrement dans la pyramide de Cholula, c'est qu'elle est, ainsi que les maisons à l'est de la capitale, construite avec ces mêmes briques séchées au soleil que les fellahs de l'Égypte employent pour bâtir leurs cabanes.

Je reviendrai sur cette pyramide à l'occasion des monuments de ce genre que je visitai par la suite, ainsi que sur l'opinion que j'en ai formée.

L'église qui occupe la plate-forme de la pyramide de Cholula est magnifique; mais

celle du couvent des Franciscains, située sur la grande place de la ville, est encore plus remarquable, puisqu'elle fut construite dans les premiers temps de la conquête, entre 1521 et 1530, à en juger d'après le caractère gothique de plusieurs inscriptions que j'y trouvai, et qui ne furent plus en usage après cette époque. Mais l'ancienne église surtout, composée de nombre de coupoles supportées par des colonnes, témoigne par son style moresque du temps reculé auquel elle appartient.

Malgré la réception peu prévenante des habitants de la ville, je fus accueilli de la manière la plus affable par les révérents Pères du couvent, qui m'offrirent même l'hospitalité.

Quelque forte que soit la prévention du clergé mexicain contre les étrangers, et quelque fondées que soient les inquiétudes que les innovations apportées par eux dans la politique leur inspirent pour la religion, l'étranger, en général, n'a qu'à se louer du

prêtre mexicain dans les rapports personnels qu'il peut avoir avec lui.

Si on ne peut le disculper d'entretenir cet esprit d'intolérance et de fanatisme, reste du moyen âge et introduit par la politique de l'Espagne, il faut néanmoins convenir que ses actions ne s'accordent pas avec la véhémence de ses paroles.

Du moment que les habitants de Cholula me virent en bon rapport avec les Pères du couvent, tout changea en ma faveur, et je me vis, lors de mon départ, fêté par ces mêmes hommes qui, peu auparavant, m'auraient volontiers lapidé.

De retour à Puebla, il ne me restait plus qu'un court trajet à parcourir pour arriver à la capitale. Je quittai Puebla de los Angeles le 26, à quatre heures du matin, avec la diligence. Au nombre des voyageurs étaient trois femmes mexicaines de la classe moyenne, avec une petite fille de dix ans, qui, toutes les quatre, fumaient leurs *cigarritos* de papier à l'envi l'une de l'autre.

La matinée était délicieuse, et la vue sur les deux volcans, le Popocatepetl et l'Istaccihuatl [1], que les Indiens appellent le mari et la femme, avec leurs cimes couvertes de neige, était des plus magnifiques.

Bientôt nous entrâmes dans les cordillères, couvertes de forêts de pins. Le terrain s'élevait graduellement jusqu'à Rio-Frio, où la pente commence; notre guide la descendit au galop, malgré sa rapidité.

Enfin la forêt cessa, et la vue s'ouvrit comme par enchantement sur la plaine ravissante où siége l'ancienne capitale de l'empire des Indes.

Je ne saurais décrire mes impressions en approchant de cette ville si célèbre! J'avais accompli un de mes désirs les plus vifs, j'avais atteint la ville de Montezuma [2], et je doute

[1] Istaccihuatl a plus de 4,700 mètres de hauteur.

[2] J'ai conservé, autant que possible, les noms mexicains tels que l'usage les a généralement sanctionnés; j'écris *Montezuma* avec Bernal Diaz et Robertson, et non *Mutecsuma*, *Moteuczoma*, *Moctheuzoma*, etc., que l'on trouve dans d'autres auteurs qui ont écrit sur le Mexique.

que Cortès y ait fait son entrée triomphale, sur son superbe andalous, avec plus de satisfaction que je n'en éprouvai en roulant vers la ville dans notre vieille diligence; et il ne fallut rien moins que les douanes, les portefaix et les hôtels pour me rappeler que mon rôle était celui d'un humble voyageur, et non d'un illustre conquérant.

CHAPITRE IV.

Mexico.

Peu de pays, peut-être aucun, excitent l'intérêt au même point que le Mexique: tout y concourt à frapper l'attention, à rappeler des souvenirs intéressants, à présenter des faits remarquables.

Où trouver une contrée où tant de prodiges de la nature soient rassemblés; qui, exclue pendant trois siècles de toutes relations avec l'étranger, présente encore l'état de la société telle qu'elle fut lors des temps de la conquête; où le conquérant a conservé les coutumes du moyen âge; le peuple vaincu, les mœurs et habitudes de ses ancêtres?

Quels que soient les changements politiques que des événements récents ont introduits dans cette nation, c'est le moral qui en a souffert; le

physique, l'apparence sont restés les mêmes.

Mais c'est la capitale surtout qui inspire l'intérêt le plus vif. Son climat est des plus remarquables; située entre les tropiques, elle jouit d'une température modérée. Élevée à plus de 2,250 mètres au-dessus du niveau de la mer, cette hauteur considérable rend la chaleur moins sensible, en même temps que le froid qui règne à une telle élévation, cède à la force du soleil du tropique.

La ville de Mexico est généralement considérée comme une des plus saines du monde par l'égalité de sa température : le thermomètre n'y varie pendant toute l'année que de 10 à 27° centigrades.

Le nombre des personnes âgées y est très-considérable; celles affectées de maladies chroniques y existent bien plus longtemps qu'ailleurs; et pourtant beaucoup de maladies y règnent, telles que le typhus, des fièvres scarlatines et surtout des maladies de la peau, comme des lèpres incurables, pour lesquelles il existe un hôpital particulier.

Le climat de la ville n'est pas favorable aux estomacs faibles, l'air purifié y nuit à la digestion.

Contrairement à l'expérience générale, la saison des pluies est la plus saine à Mexico, et les maladies périodiques y cessent alors.

Nouvelle Venise, Mexico, lors de la conquête, s'élevait au milieu des eaux, ne communiquant avec la terre ferme que par des digues. Quoique le temps ait apporté un changement à cette disposition, on aime à en retracer le souvenir.

Le Mexico d'aujourd'hui occupe le même emplacement que la ville de Montezuma; mais le lac de Tezcuco, qui l'entourait entièrement, a retiré ses bords jusqu'à cinq kilomètres de la ville, et des habitations occupent l'espace couvert autrefois par les eaux.

La *calle de Tacuba* était anciennement occupée par la digue sur laquelle Cortès exécuta sa retraite si funeste, dans cette nuit mémorable nommée *la Noche triste*. On remarque dans

cette rue un pont passant au-dessus d'un étroit canal nommé *el Salto de Alvarado*, d'après une tradition qui veut que ce célèbre compagnon de Cortès y ait sauté, s'appuyant sur sa lance, par-dessus un large fossé pratiqué dans la digue.

On souffrait autrefois des inondations du lac, ainsi que des exhalaisons pernicieuses des eaux stagnantes qui entouraient la ville; mais les Espagnols ont remédié à ce mal au moyen du *Desagüe de Huehuetoca*, canal colossal, par lequel les eaux de la vallée de Mexico s'écoulent.

Cette capitale, quoiqu'elle n'occupe plus autant d'espace qu'avant la conquête, et que le nombre de ses habitants ait considérablement diminué, occupe encore cependant avec ses faubourgs une circonférence de 9 à 10,000 mètres.

Le nombre de ses habitants s'élève aujourd'hui de 150 à 160,000. Je dois dire, toutefois, que ce nombre n'est qu'approximatif, car il n'y a pas eu de recensement depuis la

première révolution, en 1810. C'est surtout le grand nombre d'Indiens qui circulent dans la ville, mais qui appartiennent aux campagnes, qui donne à la population une apparence plus nombreuse qu'elle ne l'est en effet.

Mexico est de toutes les anciennes villes la plus régulière; toutes ses rues sont tirées au cordeau, à angles droits, comme celles des villes des États-Unis de l'Amérique.

Quel que soit l'intérêt que cette ville inspire, elle ne mérite cependant pas les qualifications de la plus belle des villes, de magnifique, que plusieurs voyageurs lui ont accordées à l'imitation du style exagéré des Espagnols. Il est vrai cependant que si l'exécution des parties de la ville, qui se distingue par la régularité, la largeur des rues, l'étendue des bâtiments et la beauté du pavé, était en rapport avec le plan général sur lequel elle fut construite, il y aurait peu de villes à lui comparer.

Mais ces mêmes rues si droites, longues de plusieurs kilomètres et dont la vue aboutit de

tous côtés sur les cordillères, sont malpropres, remplies d'immondices; toutes ces maisons immenses, construites sur le même modèle et dans le style des palais orientaux, sont dans un état delabré, et la coutume de leur donner différentes couleurs produit par son mauvais goût un effet des plus désagréables; et ce pavé si beau, si régulier en pierres carrées, est couvert de *leperos* [1] en lambeaux et d'Indiens répugnants par leur saleté.

Le voyageur se trouve donc déçu dans l'idée qu'il a pu se former sur la beauté de la ville de Mexico, et je n'hésite nullement à donner la préférence sous ce rapport à Puebla, ville moins étendue, mais construite avec plus de goût et tenue avec plus de propreté.

La construction de Mexico est dans le style oriental; chaque maison forme un carré avec une large cour pavée, généralement ornée d'une fontaine dans son centre, et qui est entourée de corridors construits en briques avec une balustrade en fer.

[1] Sorte de lazaroni.

Les fenêtres donnent sur ces corridors, pratiquées à une élévation de un mètre et demi et garnies de grilles en fer, ce qui rend les chambres, qui ne donnent pas sur la rue, très-obscures et tristes. D'autres chambres qui ne reçoivent le jour que par des portes vitrées, ne sont pas mieux éclairées; mais toutes sont spacieuses, et leur élévation est généralement de 8 à 10 mètres.

Les appartements sont, à peu d'exceptions près, peints en blanc, avec des raies et ornements en couleur, qu'on ne place qu'à environ un mètre et demi du plancher. Quant au plafond, il n'a souvent d'autre couleur que celle des poutres en bois qui le composent, ce qui est loin de contribuer à l'agrément de l'habitation; même dans les maisons les plus riches, les poutres du plafond ne sont recouvertes qu'avec du papier ou des planches très-légères, dans la crainte des fréquents tremblements de terre.

Le plancher des chambres et des corridors est composé de briques très-larges, mais sans vernis. Tout dans les appartements est cal-

culé pour les tenir frais, et aucun soin n'est pris pour le cas contraire; on n'y trouve ni fours ni cheminées.

Les corridors sont ornés de fleurs et de ces cactus qui conservent leur verdure pendant toute l'année.

Les maisons sont généralement d'une hauteur égale, et à deux étages; les toits sont plats et rappellent particulièrement l'Orient. Ce style, qui domine, doit être considéré comme émanant autant des coutumes moresques de l'Espagne au moment de la conquête du Mexique, que comme une continuation de l'ancienne mode mexicaine, que les Espagnols y trouvèrent établie.

Quiconque a visité l'Égypte sera frappé des analogies qui y existent avec le Mexique. La cabane de l'Indien-Mexicain même, construite en briques de terre argileuse séchées seulement au soleil, avec son toit plat en paille de maïs, est construite avec les mêmes matériaux et d'une forme semblable à celle du fellah égyptien.

On ne peut douter que la construction actuelle des maisons mexicaines ne soit la même qu'avant la conquête; le plan de Mexico, que Montezuma avait présenté à Cortès, et d'autres tableaux de l'époque même, en fournissent la preuve.

Les édifices les plus considérables de la capitale sont la cathédrale, le Palais-National, qu'occupe le président, et la *Mineria* (l'École des mines). Ils avaient considérablement souffert par un tremblement de terre, qui eut lieu peu de temps avant mon arrivée. Quelle que soit leur étendue, ils ne se distinguent, du reste, ni par le goût, ni par la beauté de leur architecture.

CHAPITRE V.

Mexico. — Vie.

Les hôtels garnis destinés à recevoir les étrangers au Mexique, sont semblables encore à ceux qui existaient en Espagne au temps du célèbre chevalier de la Manche.

L'unique hôtel que je trouvai tolérable est celui de *las Diligencias*, tenu dans le style américain, que j'habitai durant mon séjour dans la capitale. Les prix étaient modiques, eu égard à la cherté générale qui existe dans cette ville. On paye pour une chambre à coucher, pour deux repas et le thé, 50 *pesos* (275 fr.) par mois, non compris la boisson, car le prix des vins y est très-élevé.

La nourriture était à la mexicaine et à l'américaine. Le *puchero*, macédoine de di-

verses viandes et légumes, comme l'*olla podrida* des Espagnols, y est un plat de rigueur. Les viandes ne sont pas bonnes au Mexique; celle du porc y joue le rôle principal, et la graisse remplace le beurre dans la cuisine. Les volailles sont excellentes, surtout les *pavos* (dindes), et leur prix est très-modique. Les fruits qu'on y consomme sont, ou propres aux pays tropiques, ou originaires d'Europe, et cultivés sur les terrains élevés; mais ces derniers, par la transplantation, perdent de leur goût et de leur beauté. Un produit particulier au Mexique, c'est la *tuna*, fruit d'un cactus, du nopal, qui est d'un goût exquis, mais recouvert d'une multitude de petites épines.

Celui qui ne voudrait pas se faire à la nourriture du pays, trouverait bien difficilement à s'en procurer une meilleure. Il n'y a point de restaurants au Mexique, à moins qu'on ne veuille donner ce titre à certaines gargotes, la plupart à l'espagnole.

Il existe cependant une excellente cuisine

française chez le principal marchand de comestibles de la ville, unique ressource pour les dîners diplomatiques du Mexique, mais dont le gastronome isolé ne peut jouir.

Il est dans l'usage qu'un grand dîner se compose presque entièrement de conserves. L'amphitryon s'adresse donc simplement à la maison que je viens de citer, commande le dîner pour tel nombre de personnes, et fixe le jour et l'heure.

Les prix sont : 16 *pesos* (88 fr.) par tête; les vins se payent à part, le champagne, 3 *p.* 4 *r.* (20 fr.); porto ou madère, 2 *p.* 6 *r.* (15 fr.); le vin le plus ordinaire 1 *p.* 4 *r.* (8 fr. 25 c.) Calculez maintenant un dîner pour vingt-quatre personnes, et allez en donner un au Mexique.

Il y a à Mexico plusieurs cafés, dont quelques-uns sont bien tenus; on y trouve d'excellentes glaces et des sorbets faits avec de la neige tirée du volcan Popocatepetl. Le café principal est celui de la *Sociedad de comercio* (Société de commerce), formée par

les principaux négociants, où l'on trouve beaucoup de journaux politiques et feuilles littéraires de l'Europe et de l'Amérique. L'étranger qui y est introduit par un des membres peut s'y présenter pendant un mois; ce terme expiré, il est obligé de prendre un abonnement. Cette *sociedad* est tenue avec beaucoup d'ordre, meublée avec un goût et un luxe rares au Mexique, et est presque l'unique passe-temps qu'y trouve l'étranger. Il y a plusieurs billards, jeu aussi en vogue au Mexique qu'en Europe.

On fabrique actuellement des meubles dans cette ville, mais les plus élégants sont importés de l'Angleterre ou des États-Unis.

Tout ce qui est manufacturé est du prix le plus élevé; les marchandes de modes, toutes étrangères, et les tailleurs y réalisent des bénéfices énormes, car leurs prix sont à peu près les mêmes qu'aux États-Unis, quoiqu'au Mexique la vie soit moins coûteuse.

Tout article de luxe est aussi du prix le plus exorbitant; j'eus à payer 6 *pesos* (33 fr.)

pour une centaine de cartes de visite. Les objets même les plus nécessaires, tels que des médicaments, la poudre à canon, sont hors de prix : la livre de poudre anglaise se vend 3 *pesos* (16 fr. 50 c.); il y a cependant un grand nombre de pharmacies, dont une seule appartient à un Français.

Les bains de Mexico sont très-propres et bien tenus. On a la coutume, comme je l'ai dit, de se frotter la peau, après le bain, avec des petites pelotes faites avec les fibres de l'aloès, pour rendre la peau sensible, l'élévation de la ville et la rareté de l'air qui en résulte, étant un obstacle à la transpiration.

L'industrie nationale n'y a fait que peu de progrès; on ne s'occupe guère que des articles qui se fabriquaient déjà du temps des Espagnols, tels que des étoffes communes en laine, des *rebosos* (châles communs), des *serapes* (sorte de manteaux), du drap des plus grossiers, etc., et encore ces articles se confectionnent-ils plutôt dans des villes de province. Il existe plusieurs teintureries.

Grand nombre de personnes exercent à Mexico le métier d'orfévre, et rien cependant n'y est produit qui mérite d'être mentionné; la fabrication des galons d'or et d'argent est la seule partie dans laquelle les ouvriers indigènes excellent.

On compte au nombre des commerçants et des ouvriers du Mexique une quantité considérable d'étrangers, qui s'y sont établis depuis que les règlements qui leur interdisaient l'entrée de la contrée, sous le régime espagnol, ont cessé d'être en vigueur.

La loi accorde aujourd'hui à l'étranger sa protection pour le commerce ou l'industrie qu'il veut exercer; l'unique formalité qu'il a à remplir est de se procurer *una carta de seguridad* (permis de séjour) du ministre de l'intérieur, qui lui est de suite délivrée sur la demande du ministre de sa nation.

Il jouit alors des droits nationaux, et doit contribuer aux charges de l'État; mais il ne peut acquérir de biens sur le territoire de la république qu'en cas de naturalisation.

Les entraves qu'il rencontre naissent autant de la haine de la population et du mauvais vouloir des autorités subalternes, que des stipulations onéreuses des traités de commerce faits par les Anglais avec le gouvernement du Mexique et suivis par les autres puissances européennes qui se sont mises en rapport avec la république.

Quelle que soit la supériorité que les Anglais déploient dans leurs relations diplomatiques ou commerciales, et qui n'a d'équivalent que leur propre méfiance, les Mexicains, au moment seulement d'entrer dans la ligne des nations indépendantes et sous un chef paraissant aussi peu redoutable par ses talents politiques que l'était Victoria, ont fait preuve de cette même adresse ou plutôt de cet esprit de ruse qui semble appartenir aux républiques de l'Amérique, et que l'on distingue dans les États-Unis sous le titre de *yankee-trick*.

D'après le traité de commerce conclu entre l'Angleterre et la nouvelle république, les

Anglais qui habitaient le Mexique devaient être exempts des emprunts forcés que le gouvernement a le droit d'exiger des nationaux lors des guerres ou plutôt à chaque changement de système. L'expression d'emprunt n'est, du reste, qu'illusoire, puisque c'est une contribution qui ne diffère des impôts ordinaires qu'en ce que le gouvernement, ou plutôt le chef qui s'en empare, ou dans la capitale, ou à la faveur d'un *pronunciamiento* dans les provinces, répartit les sommes sur les contribuables, non d'après une certaine échelle, mais selon sa volonté ou son caprice. L'un aura donc à payer seulement 500 *pesos* (2,750 fr.), tandis que l'autre, bien moins riche, mais appartenant au parti qui aura succombé, sera taxé à 10,000 *pesos* (55,000 fr.).

Il importait donc essentiellement de garantir de cette sorte de rançon les étrangers que leurs affaires commerciales attirent dans la république. Aussi l'article 10 du traité conclu avec l'Angleterre était-il conçu dans

les termes suivants : *No forced loans shall be levied upon them.* (Aucun emprunt forcé ne leur pourra être imposé.) (Aux Anglais, s'entend.) Mais nos bons Mexicains, comptant sur le peu de talent linguistique des Anglais et surtout sur leur orgueil, qui les porterait à croire que jamais on n'oserait défigurer le sens des conditions qu'ils avaient imposées au gouvernement mexicain, traduisirent cet article dans la version espagnole par : *No se les impondran* ESPECIALMENTE *a ellos prestamas forzadas.* (On ne leur (aux Anglais) imposera pas des emprunts forcés SPÉCIALEMENT.) C'est-à-dire que l'on n'établirait pas pour les étrangers de taxes particulières; et il en résulte, comme on se tient au Mexique au texte espagnol et non au texte anglais, « que les Anglais n'ont à payer ni plus ni moins que les autres. »

Tous les traités de commerce avec les autres nations ayant été faits depuis sur des bases semblables, cette même clause existe pour toutes, ainsi que les autres stipulations

si peu favorables aux étrangers et à leur commerce avec la république[1].

Les Français forment le plus grand nombre des étrangers établis dans la capitale; on y en compte de 2,600 à 2,800, négociants ou artisans, et la plus grande partie du commerce d'importation est dans leurs mains. Le débit de soieries de Lyon est très-considérable, ainsi que celui d'objets de bijouterie; les autres articles qu'ils importent sont des toiles de Bretagne, des livres, des comestibles, et surtout des vins de France, dont il se fait une consommation énorme, quelque coûteux qu'ils soient. Le bordeaux le plus ordinaire, qu'on y connaît sous le nom de *vino tinto*,

[1] On est surpris du peu de précautions que l'Angleterre avait prises, pour la sûreté de ses sujets et de son commerce au Mexique.

La demande faite depuis par la France, pour que la juridiction sur ses nationaux établis dans la république fût exercée par les consuls français, et non par les autorités mexicaines (précaution qui n'a lieu qu'en Orient), me paraît, dans les circonstances actuelles, aussi prudente que juste.

On a de même négligé de fixer d'une manière convenable, dans les traités de commerce, le mode d'après lequel l'évaluation des marchandises importées au Mexique devait avoir lieu; actuellement elle se règle uniquement d'après le caprice des préposés de la douane mexicaine, sans contrôle ni appel quelconque.

se vend 10 réaux (7 fr. 87 c.) la bouteille. Parmi les comestibles, les sardines à l'huile sont très-demandées, quoiqu'une boîte y coûte plus de *pesos* qu'elle ne vaut de francs à Paris. Malgré l'extension du commerce français au Mexique, on n'y trouve cependant que peu de maisons de commerce de quelque importance.

Lors de mon séjour, les Français y étaient très-mal vus à cause des mésintelligences entre les deux gouvernements. Le ministre de France avait quitté la capitale et se trouvait à bord d'un bâtiment de guerre français à l'ancre près de l'île de *los Sacrificios*.

Les mauvais traitements que beaucoup de Français avaient subis au Mexique, et que la déplorable magistrature du pays, loin de les réprimer, avait, au contraire, aggravés par des actes arbitraires, avaient donné lieu aux réclamations du ministre français, qui, étant toujours restées sans satisfaction, furent enfin appuyées par des démonstrations hostiles, des vaisseaux de guerre français se rassemblant à Vera-Cruz.

Tel était l'état des relations avec la France lors de mon arrivée au Mexique. Toute la haine que les Mexicains éprouvent pour l'étranger s'était concentrée sur *los Franceses;* mais ils traitaient cette affaire avec la dernière légèreté et de ce ton glorieux ou moqueur qui masque trop souvent la faiblesse.

Le gouvernement mexicain, dans cette situation précaire où le plaçaient son peu de consistance et les menées du parti opposé, croyait conserver le pouvoir en flattant la présomption de la nation; mais cet aveuglement eut les suites les plus funestes.

Aux avances que fit l'amiral français pour terminer les différends, le gouvernement mexicain répondit d'une manière évasive sur la justice de sa cause et sur sa force pour la soutenir, et poussa même la mauvaise volonté, ou plutôt la maladresse, jusqu'à envoyer comme négociateur le même ministre dont les lenteurs avaient été une des causes principales de la mésintelligence survenue entre les deux nations.

Les événements prirent donc une tournure de plus en plus grave, et se terminèrent par cette leçon sévère, mais méritée, que les Mexicains reçurent par la suite à Vera-Cruz.

Les Allemands établis dans la capitale sont au nombre de 300 à 350. La plupart sont citoyens des villes Anséatiques, comme de Hambourg ou de Brême, qui y ont un consul, ainsi que la ville de Francfort.

La Prusse a un ministre et un consul à Mexico. Son commerce principal y consiste en toiles de Silésie. Les Autrichiens, dont le gouvernement, ainsi que celui de la Russie, n'avait pas reconnu la république, y sont au nombre de 25 à 50, qui importent, par la voie de Hambourg, les produits de leur patrie, qui consistent en draps de Bohème et de Moravie, toiles de Rumburg et verroterie de Bohème, surtout les vitres et une quantité immense de perles fausses de Venise pour les Indiens. Si une communication directe s'établissait entre Vera-Cruz et Trieste, un débouché considérable s'ouvrirait pour nombre

d'autres articles, tels que les clavecins, la musique, et surtout pour les objets de fer et d'acier de la Styrie et du Milanais.

Le grand nombre de Saxons employés dans les mines mexicaines sont placés sous la protection d'un consul général.

Parmi les Allemands établis à Mexico, douze à peu près y ont des maisons considérables.

Les Anglais, quelque limité que soit leur nombre, puisque les banquiers, négociants, commis et artisans établis dans la ville ne s'élèvent qu'à 135, y possèdent cependant les trois maisons de banque les plus considérables du Mexique; l'exploitation qu'ils font des principales mines du pays, telles que celles de Real del Monte, de Guanaxuato, leur donne la plus grande influence. Les affaires de banque et celles qu'occasionnent les mines les occupent principalement. Ils importent de Liverpool des articles en métal, des cotonnades de toutes sortes, des draps fins, des objets en fer et en acier (*hardware*), comme

couteaux, armes, instruments, etc., des cordons, du linge de toile, mais en petite quantité, et des étoffes de laine.

Les étrangers des autres nations sont trop peu nombreux pour faire ici le sujet d'un article à part. Je dois cependant en excepter les Italiens, dont le nombre s'élève à peu près à 100, dont la plupart sont médecins, artistes ou artisans. Quelques-uns, entrés au service militaire de la république, se sont fait naturaliser.

La Belgique entretient un ministre au Mexique quoiqu'elle n'y ait que peu de sujets.

Les Suisses, au nombre de 50 environ, rentrent, par la nature de leurs affaires, dans la catégorie des Français.

Nos anciennes connaissances, les Anglo-Américains, dont on compte une quarantaine, n'ont pas encore pu envahir cette contrée selon leur désir : leurs différends avec la république à cause du Texas, ainsi que leurs menées politiques, qui ont eu une influence si funeste pour le repos de la contrée, les

rendent des hôtes trop suspects pour être bien vus dans ce pays. La plupart d'entre eux sont employés dans l'entreprise des diligences, d'autres sont maquignons.

Malgré l'antipathie si prononcée et si bien fondée qu'ils inspirent aux Mexicains, cette nation inconséquente et légère était toute disposée, lors des hostilités avec la France, à se jeter à bras ouverts dans l'alliance si dangereuse des États-Unis.

Mais la solution si rapide de cette question par le bombardement de Vera-Cruz, a empêché les Américains de donner d'autres preuves de leur tendre sollicitude à leurs voisins, que de leur demander des lettres de marque en cas de guerre avec la France.

Les Espagnols affluent au Mexique, surtout depuis que la république a été reconnue par l'Espagne; mais ils sont si mêlés avec les Mexicains, que je ne crois pas devoir en parler distinctement.

CHAPITRE VI.

Gouvernement.

Depuis que le système d'administration aussi injuste que pernicieux, mais suivi avec énergie et persévérance par l'Espagne au Mexique, pendant près de trois siècles, a cessé d'exister, plusieurs constitutions nouvelles ont été successivement adoptées.

Je n'esquisserai que les institutions politiques en vigueur lors de mon séjour. Le peu de stabilité de ces innovations qui changent selon le parti qui se trouve au pouvoir, ne me permet point de les présenter comme lois fondamentales d'une société réglée, mais seulement comme essai de théories dont la pratique démontre la faiblesse.

Au moment même où je mets sous les yeux du lecteur le tableau du gouvernement mexi-

cain en 1838, des événements récents, en faveur du parti de Santa Ana, me font supposer que ce dernier système a déjà succombé comme les autres, et qu'on ne peut plus le considérer que sous le point de vue historique comme une suite nécessaire des convulsions qui, depuis la révolution, agitent ce pays, et dont on ne peut espérer la fin que par un gouvernement en harmonie avec le caractère, les coutumes, le degré de civilisation et les antécédents de la nation mexicaine.

Le premier gouvernement sorti des événements qui arrachèrent la colonie à l'Espagne fut la dictature qu'un des derniers acteurs de la révolution sut établir sur les ruines de l'ancienne monarchie. Une usurpation que les antécédents du nouveau chef de l'État, qui avait été un des officiers les plus fanatiques de l'Espagne, devaient rendre odieuse, ne pouvait se soutenir. La valeur militaire, les talents qu'on accorde à ce soldat ambitieux ne purent suffire pour ceindre sa tête de l'auréole sous laquelle le Mexicain était habitué

à se figurer le souverain qui ordonnait de ses destinées du fond de l'Escurial. Une révolte émanée du même pouvoir qui avait servi à l'élévation d'Iturbide dans l'armée, dirigée par deux hommes si inférieurs à l'éphémère empereur, autant par les talents que par les connaissances, suffit pour renverser un pouvoir qui n'offrait aucune compensation pour tant de sacrifices. La nation crut trouver la liberté, l'indépendance pour laquelle elle avait combattu, dans la forme d'une république calquée sur celle des États-Unis du Nord. Le système fédératif fut donc établi, et l'un des moteurs de la dernière révolte placé à sa tête[1].

Ce gouvernement eut les suites les plus funestes; il porta le désordre dans toutes les administrations et la désolation dans le pays entier.

Le système fédératif renferme toujours en

[1] Je désignerai les deux partis opposés du Mexique sous les noms de *centralistes* et *fédéralistes*, et non par *Escosesos* et *Yorkinos* qui sont les dénominations établies dans le pays.

lui-même le germe de sa destruction. C'est à ce système qu'il faut attribuer l'état compliqué des affaires des États-Unis du nord de l'Amérique ; il empêche toute solution des questions vitales qui agitent cette nation, telles que les finances et l'esclavage. Chaque État de l'Union songe à ses propres intérêts, et non à ceux de la contrée. Toute idée d'une portée générale ne saurait s'exécuter.

Les pouvoirs exécutif et législatif s'exerçant exclusivement dans chaque État et séparément, il en résulte que les parties d'une même contrée ont des lois différentes.

Telle action, aux États-Unis, est punie dans un lieu comme crime, qui, dans l'autre, n'est considérée que comme une légère contravention. L'individu inculpé n'a qu'à se réfugier dans l'État où son délit n'est pas considéré comme tel, pour y jouir de l'impunité ; car son extradition souffrirait, par la séparation du pouvoir exécutif, autant de difficultés que s'il s'était réfugié sur le territoire d'une puissance étrangère.

Un système que des conséquences si graves accompagnent même aux États-Unis, fut encore plus destructeur pour le Mexique. Les liens de l'ordre furent brisés, toute sûreté s'évanouit, tous sentiments d'honneur et de religion furent perdus.

Des maux si grands, des dangers si pressants amenèrent une sorte de réaction. Le gouvernement central fut organisé en 1836, soutenu par des hommes dont les bonnes intentions et les talents auraient porté des fruits bienfaisants, sans les demi-mesures qu'ils étaient forcés d'adopter et qui les laissent à la merci de factions un moment étourdies, mais non écrasées, et qui continueront à déchirer ce malheureux pays, tant qu'un gouvernement sage et ferme, qui maintenant paraît incompatible avec le système républicain, si déplacé dans cette contrée, ne s'y sera pas établi.

Le Mexique était divisé, sous la domination espagnole, en douze *intendencias* (provinces); comme république fédérative, il se composait de vingt différents *Estados confede-*

rados[1] et de cinq *territorios*, dont l'un était formé par *el distrito federal*, qui, à l'imitation des États-Unis, contenait la capitale.

Sa division, depuis le 30 décembre 1836, où le gouvernement central fut établi, se compose de vingt-quatre *departamentos* (départements), tels que Aguas Calientes, Nuevo-Méjico, Texas, las dos Californias, Sonora, Sinaloa, Chihuahua, Coahuila, Tamaulipas, Durango, Nuevo Leon, Zacatecas, Jalisco, San Louis, Guanaxuato, Michoacan, Queretaro, Méjico, Puebla, Vera-Cruz, Oaxaca, Tabasco, Chiapas, Yucatan. De ces vingt-quatre départements, le Texas est aujourd'hui entièrement perdu; les deux Californies sont abandonnées, on pourrait dire à qui en veut, les Russes, sans autre cérémonie, s'étant établis non loin de Monterey. Le Chiapas, Tabasco et le Yucatan se sont déclarés ou indépendants du gouvernement mexicain, ou sont disposés à s'en séparer.

[1] On trouve ordinairement dans les géographies dix-neuf États, où les deux États de Sonora et de Sinaloa se trouvent réunis au lieu d'être séparés.

Chacun de ces départements est administré par un *gobernador* et *una junta departamental* (un conseil de département).

Le pouvoir suprême (*el supremo poder nacional*), aussi nommé *gobierno republicano representativo popular*, se compose de quatre pouvoirs, qui sont le législatif, l'exécutif, le judiciaire et le conservateur. Ce dernier est particulier à cette contrée, ou plutôt au gouvernement central. *El poder legislativo* consiste dans *el congreso general de la nacion*, autrement les deux chambres : celle des sénateurs, composée de vingt-quatre membres élus pour six ans, mais se renouvelant partiellement tous les deux ans, et celle des représentants, dont le nombre est illimité, puisque 150,000 hommes, ainsi que les fractions de 80,000, et chaque département, quand même il ne contiendrait pas ce nombre, élisent un député pour quatre ans, la chambre se renouvelant par moitié tous les deux ans. On élit avec chaque député son remplaçant en cas de mort, etc. Parmi les

conditions exigées des candidats à la députation, on remarque les suivantes :

D'être né au Mexique, ou dans une des parties aujourd'hui indépendantes de l'Amérique, qui en 1810 étaient sous la domination de l'Espagne, et, si on se trouve dans ce dernier cas, d'avoir été au Mexique lors de la déclaration de l'indépendance, d'avoir trente ans accomplis et de posséder un revenu annuel d'au moins 1500 *pesos* (8,250 fr.)

Pour être électeur, il faut avoir 100 *pesos* (550 fr.) de rentes annuelles, être né Mexicain, ou dans les conditions qui remplacent cette qualité; avoir un état, ne pas être mineur, ni domestique, ni accusé d'un crime.

La nomination des sénateurs se fait par trois pouvoirs : la chambre des députés, le gouvernement et la cour suprême de justice, à nombre égal. Les candidats doivent avoir l'âge de trente-cinq ans et un revenu annuel de 2,500 *pesos* (13,750 fr.).

El poder ejecutivo (le pouvoir exécutif) est placé dans les mains du président, comme

premier magistrat de la république; il conserve ce poste pendant huit ans (sous le gouvernement fédératif, cette charge suprême n'était que de quatre ans, comme aux États-Unis). Les revenus annuels du président sont de 36,000 *pesos* (198,000 fr.), auxquels il faut ajouter 4,000 *pesos* (22,000 fr.) pour frais de représentation et de table.

L'élection du président se fait en dernier lieu par les *juntas departamentales* (conseils de département), à la pluralité des votes. Trois candidats leur sont présentés à cet effet par la chambre des représentants, qui les choisit parmi neuf individus élus par le gouvernement (le conseil d'État et les ministres, le sénat et la haute cour de justice, chacun présentant trois individus).

Les conditions pour être électeur sont du reste à peu près les mêmes que celles qui donnent la qualité de *ciudadano mejicano* (citoyen mexicain), et qui sont de professer la religion dominante, d'avoir 100 *pesos* (550 fr.) de revenu, et de savoir écrire après 1846, etc.

Le président a quatre ministres : *del interior* (intérieur), *de relaciones exteriores* (affaires étrangères), *de hacienda* (finances), et *de guerra y marina* (de la guerre et de la marine réunies). Ces quatre ministres sont choisis par le président, et leur traitement est de 4,000 *pesos* (22,000 fr.) par an.

El poder judicial (le pouvoir judiciaire) du pays est administré par une cour suprême (*la corte suprema de justicia*) composée de onze *ministros* (juges suprêmes), contre le jugement desquels il n'y a plus d'appel, et d'un *fiscal*, dont les fonctions sont celles du procureur du roi en France. Le tribunal suprême, entièrement indépendant du pouvoir exécutif, doit veiller à ce que les tribunaux et les cours de justice des départements soient occupés par des magistrats et juges qualifiés pour ces fonctions, et que la justice soit rendue avec légalité et promptitude.

El supremo poder conservador (le pouvoir suprême conservateur), particulier au gouvernement central du Mexique, est composé de

cinq individus élus à ces fonctions par des électeurs nommés par les juntes départementales. La durée de cette dignité, qui rapporte la somme annuelle de 6,000 *pesos* (33,000 fr.), est fixée à dix ans, et un des membres est renouvelé tous les deux ans, après l'expiration de son mandat.

Les attributions du pouvoir conservateur consistent dans le contrôle des trois autres, dont il peut annuler les décisions.

Sur la demande du gouvernemeut de la législature de la cour suprême de justice ou même des juntes départementales, il s'unit avec le pouvoir qui requiert son assistance pour suspendre par son véto les décisions de l'autre.

Il suffit de huit à dix membres de la législature pour annuler, à l'aide du pouvoir conservateur, les lois ou ordonnances sorties de sa propre enceinte, si elles étaient contraires à quelque article de la constitution. Ce pouvoir, sur la réquisition des juntes départementales, peut forcer le président à changer de minis-

tère, et même, uni au *congreso general* (les deux chambres), déposer le président en cas d'incapacité morale ou physique ; mais son droit le plus étrange, c'est de pouvoir reconstruire constitutionnellement un des trois pouvoirs qui aurait été détruit par une révolution.

Après ces quatre pouvoirs, qui forment le *supremo poder nacional*, il y a encore la *corte marcial* (cour martiale) et un *consejo de gobierno* (conseil de gouvernement), destinés à veiller à l'exécution des lois tant militaires que civiles, et à l'ordre dans les affaires publiques. La cour martiale est composée de sept *ministros militares* de première classe (de généraux), et le conseil de gouvernement, de treize conseillers inamovibles, dont deux ecclésiastiques, deux militaires et le reste appartenant au civil.

Il résulte des éléments hétérogènes dont le gouvernement mexicain actuel est composé, une complication qui nuit à son maintien.

Le système démocratique veut la séparation des pouvoirs de l'État. Les auteurs de la

constitution mexicaine de 1836, n'osant les unir ostensiblement, imaginèrent la création d'un quatrième pouvoir destiné à mettre l'équilibre parmi les autres; mais ils ne réussirent par là qu'à semer la méfiance, à rendre nulle, l'action d'un gouvernement dont aucune des parties ne peut agir avec indépendance et n'ose développer l'énergie nécessaire dans ses fonctions. Il en résulte que tous gouvernent au Mexique, excepté ceux qui devraient gouverner.

CHAPITRE VII.

Population. — État militaire.

Une opération importante, mais qui partout, et plus particulièrement au Mexique, présente de grandes difficultés, est un relevé exacte de la population. Dans ce pays, le manque d'ordre dans l'administration s'oppose à ce qu'on puisse asseoir les calculs sur des bases solides; aussi, tous les nombres que l'on a présentés depuis la révolution, ne reposent-ils que sur des suppositions.

La conséquence de ces calculs sans chiffres est d'amener à des résultats tout à fait opposés à ceux des recensements qui, pour l'ordinaire, sont au-dessous du nombre effectif[1];

[1] J'ai remarqué que c'est précisément dans les pays où le recensement se fait avec le plus d'exactitude et de sévérité, par rapport au recrutement, qu'un plus grand nombre d'habitants parviennent à s'y soustraire, en quittant le lieu natal et se portant sur les capi-

tandis que les évaluations que j'appellerai arbitraires, sont presque toujours exagérées, par ce penchant qu'ont tant d'hommes à grossir ce qui peut flatter leur amour-propre; et les Américains et surtout les Mexicains étant jaloux de passer pour plus nombreux qu'ils ne le sont en effet.

L'incertitude dans la statistique du Mexique est telle, qu'on ne pourrait, sans s'éloigner de la vérité, présenter des chiffres comme exacts. Les autorités y sont trop ignorantes ou nonchalantes, pour en fournir au voyageur.

Almonte, dans son *Catecismo de geografia*, ouvrage, comme l'annonce le titre, élémentaire et des plus abrégés, mais qui, vu le manque d'ouvrages statistiques sur la république mexicaine, passe pour une autorité, porte, en 1837, le nombre des habitants de cette contrée à 7,500,000 âmes, et justifie ce chiffre

tales, où les recherches ne peuvent se faire avec la même facilité que dans des villes peu considérables. Je suppose donc à plusieurs capitales de l'Europe un chiffre beaucoup plus élevé que celui accusé par les statistiques officielles.

par l'énumération de la population de chaque département.

Plusieurs données de M. Almonte sont exactes, comme j'ai pu m'en convaincre par des renseignements pris sur les lieux mêmes; mais la population des villes est généralement exagérée, et je crois qu'en diminuant son chiffre de la population mexicaine de 500,000 âmes, on approche davantage de la vérité. Le nombre de 7,000,000 correspond d'ailleurs avec celui donné, en 1831, par le ministre don Lucas Alaman, juge le plus compétent en cette matière.

L'armée mexicaine sur le pied de paix est évaluée à 20,000 hommes; mais en ajoutant divers corps de troupes établis sur les côtes, et une milice permanente (qu'il ne faut point confondre avec la garde nationale, qui est dissoute, et qui s'élevait de 10 à 20,000 hommes), on peut porter le nombre total à 30,000. Si on voulait établir le chiffre de l'armée d'après le nombre d'officiers supérieurs qui y figurent, on serait loin d'être

dans le vrai, puisqu'on n'y compte pas moins de 10 généraux de division (lieutenants généraux), et de 150 généraux de brigade (maréchaux-de-camp). Les titres de colonel et de lieutenant-colonel y sont semés encore avec plus de profusion, mais le grade de major n'existe point du tout. Le régiment ne consiste qu'en un seul bataillon, fort de huit compagnies, dont six de fusiliers, une de grenadiers et une de chasseurs.

Le régiment de cavalerie est divisé en quatre escadrons, formés chacun de deux compagnies. Il y a dans chaque compagnie d'infanterie un capitaine, un lieutenant et un sous-lieutenant. Ce dernier grade, dans la cavalerie, est remplacé par un *alférez* (enseigne). L'armée mexicaine au complet se compose de douze régiments d'infanterie, de douze de cavalerie légère (dragons), d'un corps d'artillerie, d'un autre formé du génie et des sapeurs, et de la milice du Commerce, ainsi nommée parce qu'elle est entretenue aux frais des négociants de la capitale pour leur sûreté.

L'ajustement de la troupe est presque partout des plus négligés. Son uniforme consiste en une veste courte et un pantalon dont il serait difficile d'indiquer la façon.

Le bleu à revers et à raies rouges est la couleur adoptée pour l'infanterie; la bandoulière est blanche; le tschaco, énorme, est surchargé de bouffettes et d'ornements, et souvent même surmonté d'un panache tricolore. La cavalerie est en vert également garni de rouge. Le casque est en métal et orné d'un plumet.

Les manteaux, qui ont ce petit collet à l'anglaise si gênant et de si mauvais goût, sont de couleur jaune pour la cavalerie; mais ils sont ordinairement remplacés dans l'infanterie par des *serapes* (sorte de couvertures de laine). Les armes sont, la plupart, de fabrique anglaise.

Les officiers subalternes, jusqu'au capitaine, portent des bandoulières en cuir blanc, ce qui leur donne l'air de sous-officiers.

La garde du président, que l'on ne voit que dans les grandes cérémonies, est composée

de deux pelotons de grenadiers, qui se distinguent du reste de la troupe par la richesse de leur ajustement et leur belle tenue.

L'artillerie, l'état-major et le génie ont conservé sous la république le privilége qu'avaient ces corps sous la domination de l'Espagne, de porter, comme appartenant à la maison du roi, des broderies en or sur leurs uniformes.

Les canons sont au Mexique du calibre le plus varié, quelques-uns sont d'une longueur aujourd'hui inusitée (des fauconneaux), et d'autres en fer; on n'y voit pas de batteries d'un calibre égal.

La plus grande réunion de troupes que je vis, fut celle qui eut lieu à l'occasion du *Corpus Domini*, où défilèrent environ 3,000 hommes, infanterie et cavalerie, qui devaient partir le lendemain pour être opposés aux Français, à Vera-Cruz.

L'équipement de ces troupes était presque entièrement neuf, car la plupart des soldats n'avaient été enrôlés et organisés que ré-

cemment, depuis que la guerre avec la France paraissait imminente.

La tenue de la troupe, en général, est loin de lui être avantageuse; quelques-uns des corps sont pourtant assez bien exercés, ce qu'on doit à des chefs et à un certain nombre de vétérans du temps des Espagnols, et qui sont encore au service.

Le mérite des soldats mexicains est de n'avoir que peu de besoins : une poignée de maïs ou de *frijoles* leur suffisent, et ils parcourent sans chaussures douze à quinze *leguas* pendant plusieurs jours de suite. En général, ils ne manquent point de valeur et formeraient, mieux disciplinés, mieux payés, et recrutés d'après un autre système, une bonne troupe.

Ce ne sont pas les règlements qui manquent au Mexique pour y soutenir la discipline militaire. La désertion, entre autres, est punie pour la première fois de cent coups de bâton (*palos*), et la seconde fois par l'incarcération au Presidio, prison de Vera-Cruz. Mais la lé-

gèreté et la nonchalance de la nation, qui se décèlent dans toutes les branches de l'administration, font que les lois pour le militaire s'exécutent aussi peu que celles instituées pour le reste de la nation.

Le mauvais état des finances de la république est une autre cause principale du triste état de l'armée mexicaine.

Le soldat, mal vêtu, mal nourri, ne reçoit pas même sa chétive solde, sort que partage, du reste, l'employé civil. Ni l'un ni l'autre ne touchent pour l'ordinaire d'argent comptant; on leur donne, sur le trésor, des billets qu'ils sont obligés de vendre à des spéculateurs avec des réductions énormes. J'ai vu un officier céder un pareil billet de 580 *pesos* (3,190 fr.) qu'il avait reçu comme solde de plusieurs mois, à 90 p. 0/0 de perte, c'est-à-dire pour 58 *pesos* (319 fr.) effectifs. L'acquéreur attend le moment favorable, et, partageant avec une administration corrompue, réalise son effet au détriment du malheureux soldat, sans que le gouvernement, qui perd

son crédit par ce procédé, en tire aucun profit.

Mais le chancre qui dévore le plus l'armée mexicaine, c'est le mal qui résulte pour son moral de l'usage si révoltant qui y existe, de recruter, dans des moments d'urgence, jusque dans les prisons. Est-on en droit, d'après cela, d'exiger un esprit d'ordre et des sentiments d'honneur dans des corps où de tels hommes peuvent être introduits?

Les révolutions qui, dans d'autres contrées, ont généralement développé des talents militaires cachés dans la foule, triste compensation pour les malheurs qu'elles entraînent, n'ont eu au Mexique d'autre résultat que celui de servir à des hommes dénués de talent et d'esprit militaires pour arriver par l'intrigue à des postes éminents.

La hardiesse, dans les *pronunciamientos*[1], et non la valeur, a servi de point de départ à des hommes médiocres pour arriver au poste

[1] *Pronunciamiento*, déclaration de révolte.

le plus élevé de la république et pour occuper le monde entier d'une renommée usurpée, qu'ils conservent même aujourd'hui, gardant une influence si funeste pour la tranquillité et le bonheur du pays, après des preuves si nombreuses d'incapacité administrative et militaire. Les véritables héros, les hommes de cœur et de génie, tels que des Bustamente, des Cortazar, des Paredes, qui feraient l'ornement des troupes les plus distinguées, restent dans l'ombre; leurs faits sont ignorés ou oubliés, et leur influence chez leurs concitoyens est momentanée et tout à fait locale.

La marine mexicaine est des plus faibles et ne consiste qu'en dix petits navires (brigantins et goëlettes). Il y manque, du reste, aussi peu d'officiers supérieurs que dans la troupe de ligne, et on voit se promener dans la capitale un nombre de *comandantes* (commodores) suffisant pour en fournir la marine la plus formidable.

J'ai vu à Vera-Cruz la coque d'une frégate coulée à fond, qui, je crois, avait été le vais-

caine cette prédilection pour les discussions théologiques, qui éveillées en Europe par la réforme y continuèrent jusqu'à la fin de la guerre de Trente ans, et ne cessèrent entièrement que vers le commencement du XVIII[e] siècle. Cependant, des ouvrages historiques qui, par leur importance, ont attiré l'attention de l'Europe, sont sortis des mains d'auteurs mexicains, et des savants dont le mérite reste souvent inconnu, recueillent dans le champ de la topographie, de la statistique, de la philologie et d'autres sciences des faits précieux.

On a ressenti au Mexique, surtout dans les sciences, les effets de la révolution, qui paralysa tout pendant quelques années. Ce n'est que dans ces derniers temps que les occupations littéraires, et les institutions scientifiques ont repris leur cours; mais, quoiqu'on puisse citer quelques spécialités distinguées, la marche générale vers le savoir n'est cependant que faiblement progressive.

Le musée formé récemment dans la capitale aux frais de l'État, et non par esprit de

spéculation, comme ceux des États-Unis, promet néanmoins à la science les résultats les plus favorables, l'étude d'un pays ne pouvant se faire avec succès que sur les lieux mêmes. Il présentera bientôt le résumé des plus intéressants objets d'antiquité et d'histoire naturelle dont cette contrée est remplie. Ces collections d'ailleurs engagent à conserver les objets auxquels se rattachent des souvenirs nationaux, qui jusque-là passaient en Europe, et sont un frein plus puissant que toutes les prohibitions de la loi qui en interdit l'exportation.

Le musée national, qui occupe un vaste édifice, est riche en objets d'histoire naturelle du pays, surtout dans les branches de l'ornithologie, de l'entomologie et de la minéralogie; mais sous le rapport des antiquités, il se ressent du peu d'importance qu'on avait jusqu'alors attachée à leur conservation. Les souvenirs les plus précieux des anciens Mexicains, sont sortis de la contrée, ou se trouvent dans les mains de particuliers.

Il n'y a que les curiosités d'un poids trop con-

sidérable ou d'une dimension trop forte pour pouvoir être enlevés, qui y soient en grand nombre. Parmi elles, on remarque la pierre *de Sacrificios*, et la statue monstrueuse du dieu de la guerre, Huitlipuchtli.

Le musée ne possède qu'un petit nombre de ces masques en pierre que les anciens Mexicains plaçaient dans les tombeaux, et qui décèlent un degré élevé de perfection, surtout quand on considère l'infériorité de leurs instruments, et aucun masque ni autre objet de quelque importance en obsidienne.

La collection de manuscrits des anciens Mexicains sur *maguai* (aloès), n'est pas considérable, mais elle en renferme du plus haut intérêt, tels que l'Émigration des Aztèques de la Californie, la Généalogie des souverains de la dernière race jusqu'à Montezuma II, et ces peintures célèbres, sur ce même tissu, qui représentent l'arrivée des Espagnols au Mexique, exécutées pour satisfaire la curiosité inquiète du dernier souverain indigène de cette contrée.

Un objet surtout attira toute mon attention,

m'inspira l'intérêt le plus vif : c'était un souvenir de l'homme extraordinaire qui conquit ce vaste empire, c'était l'étendard autour duquel Cortès rassemblait ses intrépides compagnons, avec lequel il les guidait à la victoire; ce simple étendard rouge, avec l'image de la Vierge, qui flottait triomphant lors de sa glorieuse entrée dans la capitale du nouveau monde.

On parcourt avec intérêt la salle où sont exposés les portraits des anciens vice-rois de la Nouvelle-Espagne, représentés avec les costumes de leur siècle.

Deux tableaux surtout attirent les regards des visiteurs; ils semblent peints d'après nature et furent donnés par le souverain le plus illustre de l'Espagne à son grand capitaine. Le premier représente Ferdinand le Catholique et la magnanime Isabelle, dont les traits si doux répondent à l'idéal que l'on se forme de cette grande et bonne souveraine, dont l'âme élevée sut concevoir et apprécier les projets de Colomb, et qui resta constante dans l'appui et la protection qu'elle avait

La perfection artistique de cette statue a été vantée avec exagération; les formes qu'elle présente sont, au contraire, ce que l'on peut voir de plus lourd dans ce genre.

Plusieurs particuliers possèdent, dans la capitale, des collections scientifiques très-riches. Celle du comte de Peñasco est la plus considérable; elle consiste en appareils de physique, de chimie et d'histoire naturelle. La partie des antiquités nationales y est des plus intéressantes, et se distingue surtout par un masque en obsidienne, objet de la plus grande rareté; comme le reste, ces antiquités sont rangées avec goût et choisies avec discernement, le propriétaire de cet établissement remarquable ayant plus d'égard à la qualité qu'au nombre.

Le comte de Regla a rassemblé plusieurs objets variés et curieux, mais rangés dans un ordre moins scientifique.

Le comte de la Cortina possède, en fait d'armes et de tableaux, des collections intéressantes; il est également parvenu à compo-

ser une bibliothèque choisie, riche en livres et en manuscrits relatifs à l'histoire du pays. M. de la Cortina est un des hommes les plus aimables et les plus instruits de la capitale; il travaille avec succès aux progrès scientifiques du Mexique, et publie à cet effet la *Revista mejiçana*, écrit périodique aussi utile pour l'histoire et la connaissance du pays, que pour y faire apprécier les sciences.

Le goût que l'on trouve en général au Mexique pour les livres surprend, et cependant il est attesté par de nombreuses bibliothèques particulières : celle de don Lucas Alaman, dont le nom célèbre reparaîtra encore bien des fois dans ces souvenirs, contient les auteurs classiques et les ouvrages les plus variés sur les arts et les sciences, mais principalement sur l'histoire du pays, objet de prédilection parmi les études auxquelles cet homme supérieur s'est livré.

Lors de mon séjour on fit la vente de la bibliothèque d'un chanoine de la cathédrale; le nombre et la rareté des livres qui la com-

posaient la rendaient des plus intéressantes. On y trouvait la plupart des ouvrages imprimés au Mexique, ainsi qu'une des collections les plus complètes de Bibles en toutes les langues, que je vis à regret dispersées.

La littérature au Mexique, quoique peu avancée, en raison de la situation politique du pays, qui détourne les esprits d'études solides et les porte à s'exercer dans les champs d'une polémique dans laquelle ils ne sont cependant que des copies médiocres de celle de l'Europe, présente cependant quelques exceptions, parmi lesquelles on compte don Carlos Maria Bustamente, l'auteur le plus fécond du Mexique, dont les ouvrages sur l'histoire du pays, puisés aux sources les plus authentiques, offriront les matériaux les plus riches aux futurs historiens. Mais, dans ces ouvrages mêmes, on reproche à l'auteur trop de partialité pour l'opinion qu'il professe, qui est celle des Hidalgo et des Morelos. Ennemi d'une domination étrangère pour sa patrie, mais attaché à la religion catholique et à

l'ordre public, il est aujourd'hui un des soutiens les plus fermes et les plus dignes du parti conservateur.

M. Bustamente a puisé, pour composer la plupart de ses ouvrages, aux sources si riches que lui offraient les monastères. C'est surtout dans celui des Franciscains, fondé en 1524, que les manuscrits les plus importants pour l'histoire du pays furent conservés et le sont encore.

Les couvents des Carmélites et des Dominicains, qui s'y sont établis en 1526, ont beaucoup souffert dans les troubles civils; la crainte qu'éprouvent sans cesse les religieux de voir détruir les trésors d'arts et de science que la piété y avait amassés, et les pertes qu'ils ont eu à déplorer pendant les révolutions, les ont rendus indifférents à leur conservation, et des spéculateurs ont su tirer profit de cette disposition pour acquérir à vil prix les objets les plus intéressants; de sorte que des tableaux précieux donnés aux églises par les rois d'Espagne ont disparu. J'ai vu dans les mains d'un particulier deux tableaux, l'un de Ve-

lasquez, l'autre de Murillo, de la plus grande perfection, mais dans un état délabré, qui provenaient du cloître Santo Domingo. Les armes des conquérants qui y avaient été déposées ont été vendues presque au poids du fer. Je possède l'épée de don Pedro d'Alvarado, qui provient de ce monastère.

Les archives de l'État doivent contenir les pièces les plus précieuses pour l'histoire des Indes. J'y trouvai le manuscrit volumineux du procès intenté à Cortès par le commissaire impérial.

Il y a plusieurs imprimeries à Mexico; mais les ouvrages qui paraissent dans cette ville sont si coûteux qu'on préfère acheter ceux imprimés à Paris en langue espagnole, et dont il se fait un débit extraordinaire.

On publie dans la capitale plusieurs journaux, dont la plupart sont des plus démagogiques, et funestes pour un peuple qui a si peu de principes et que l'on mène si facilement vers le mal.

La principale librairie mexicaine est celle

de Galvan, connu surtout par son *calendario*, où l'on s'efforce d'introduire des connaissances utiles et populaires. Parmi les librairies étrangères, celle d'Eschenburg est la plus considérable; elle possède un choix d'auteurs classiques de tous les pays, traduits en espagnol et imprimés à Paris. Il y a en outre beaucoup de bouquinistes, chez lesquels on trouve les principaux ouvrages sur l'histoire des Indes, comme Solis, Herrera, et même les historiens et chroniqueurs de l'Espagne les plus rares. On recherche beaucoup les grammaires et vocabulaires des idiomes mexicains, ainsi que les catéchismes et ouvrages élémentaires pour les Indiens. Le *Dictionnaire de la langue mexicaine et espagnole* d'Alonso de Molina, de 1571, est un des livres les plus rares et le premier qui ait été imprimé en Amérique.

La *Mineria* (l'École des mines), qui, du temps des Espagnols, jouissait d'une célébrité bien méritée, a beaucoup perdu de son importance. Elle tire aujourd'hui son plus grand lustre du savant professeur espagnol Anto-

nio del Rio, digne disciple de Werner, et célèbre par nombre de découvertes importantes dans la géologie et la minéralogie, mais entravé dans sa sphère par le peu d'appui que le gouvernement est à même d'accorder aujourd'hui à cet institut.

La littérature, les sciences et les arts n'ont donc rien gagné depuis la révolution. L'Université, la *Mineria*, datent du temps espagnol; les hommes les plus éminents ont été élevés à cette époque, où l'étude des sciences, quoique restreinte, portait cependant ses fruits.

CHAPITRE IX.

Hôpitaux. — Cérémonies religieuses.

Les établissements de bienfaisance du Mexique, comme les institutions scientifiques, ont souffert des troubles civils.

Le sentiment religieux, auquel ils doivent leur existence, se perd journellement, et n'est pas encore remplacé par cet esprit philanthropique qui lui a succédé dans les idées modernes.

Je fus cependant aussi surpris que touché de la manière humaine et de la sollicitude avec laquelle les pauvres et les orphelins y sont traités par les dignes ecclésiastiques auxquels les soins de ces hospices sont confiés, guidés dans ces fonctions bienfaisantes par don Lucas Alaman, dont l'activité se manifeste partout où il s'agit du bien-être de ses concitoyens.

La nourriture, l'habillement et les bons traitements que les pauvres reçoivent dans ces établissements, surpassent ainsi que les soins et l'instruction qu'on y donne aux orphelins, tout ce qu'on peut attendre d'une contrée qui a eu tant à souffrir des guerres civiles, et dont l'insuffisance des moyens qui en est résultée, se manifeste sous tant d'autres rapports.

L'hôpital *de la Purisima Concepcion de Jesus* est le plus remarquable de ces établissements, autant par l'ordre et la libéralité qui y règnent, que par le nom de son illustre fondateur.

Cet hôpital, construit aux frais de Cortès sur le lieu même où il fut reçu par Montezuma lors de sa première entrée à Mexico, a été soutenu jusqu'aujourd'hui par les dotations que l'illustre conquérant affecta dans son testament à cette œuvre pieuse.

Cet établissement fut reconstruit, durant mon séjour, par don Lucas Alaman, plénipotentiaire du duc de Monteleone, descendant

et héritier du célèbre fondateur, qui depuis la révolution vit à Naples.

L'hôpital ne contient qu'un nombre peu considérable de malades, mais ils y trouvent tout ce qui peut adoucir leur infortune.

Deux vastes salles, séparées l'une de l'autre par une chapelle, sont affectées chacune au service d'un sexe différent. Les lits sont en fer, et placés à une distance convenable les uns des autres. Le plus grand soin y est donné à la propreté, et tout est calculé pour la commodité des malades.

On conserve dans cet établissement, si digne de son célèbre dotateur, le portrait original du pieux héros.

Cortès y est représenté en pied et complétement armé, si ce n'est la tête, dont les cheveux gris attestent autant l'âge déjà avancé que les soucis qui alors accablaient cet homme extraordinaire. La physionomie présente un air de mélancolie et de mécontentement. Dans ces yeux, qui paraissent errants, on ne retrouve plus ce feu qui devrait déceler le ca-

ractère de ce héros homérique, qui alliait la valeur et la persévérance à l'esprit le plus subtil; on ne voit que l'image d'un homme cassé par les travaux et les chagrins, et chez lequel les souvenirs d'une vie illustre n'ont laissé qu'un sentiment de dégoût des vanités humaines.

Jusque dans ces derniers temps l'hôpital *de la Purisima Concepcion de Jesus* possédait les cendres de Cortès, qui, comme Colomb, avait choisi sa sépulture sur les lieux de son illustration; mais ce dépôt sacré dut aussi souffrir de la fureur des factions. Le parti fédéraliste, dont la cupidité convoite les biens que Cortès légua à ses descendants, et qui, faible récompense de son insigne mérite, lui avaient été accordés par son souverain, ameuta contre le souvenir du grand homme une populace fanatique, et profita de son ignorance pour lui représenter le héros comme son premier et son plus ancien oppresseur.

Une masse stupide et aveugle allait profa-

ner les cendres du plus grand et, malgré les défauts du siècle, du plus noble caractère que l'histoire de la conquête du nouveau monde nous présente; mais cet acte inouï de vandalisme fut arrêté par le dévouement d'un homme qui a voué un culte profond à la mémoire du héros, et qui parvint à soustraire à des mains sacriléges ces restes précieux, dont depuis on ignore l'asile.

L'influence bienfaisante du clergé pour les œuvres de charité n'a point diminué, malgré les changements survenus dans ses ressources. Quand on considère les bienfaits qui, dans des siècles reculés, ont uniquement émané des ecclésiastiques, on comprend leurs efforts pour acquérir le pouvoir et en même temps les moyens de satisfaire les devoirs pieux qu'ils s'étaient imposés. Il ne faut pas que notre siècle ingrat oublie que c'est au clergé catholique, et surtout aux ordres monastiques, que nous devons la diffusion des connaissances dans les temps du moyen âge; que c'est leur zèle qui nous a conservé tout

ce qui nous reste de souvenirs des anciens; que ce sont eux qui ont posé les fondements des sciences, et rassemblé les matériaux sur lesquels l'étude et les connaissances s'appuient même de nos jours. Pardonnons donc si tant de mérites ont été obscurcis dans des contrées éloignées et dans des temps reculés par l'esprit resserré qui régnait alors, d'autant plus qu'ils en ont recueilli eux-mêmes les fruits les plus amers!



Il est d'une triste évidence que les nations chez lesquelles le bigotisme a pris la place de la religion, sont celles qui sont tombées dans les plus grands excès.

L'Espagne, le Portugal, le Mexique, siéges d'une inquisition sanglante, ont été les pays où les droits sacrés de la religion ont été le plus méconnus. L'Italie, la France, l'Allemagne catholique, où la censure théologique ne fût que rarement exercée, et presque toujours sans violence, où des persécutions pour cause de religion ne se présentent que comme des faits isolés et qui

répugnent à la masse, ont souffert des secousses religieuses, mais elles s'en sont toujours relevées.

Ce n'est pas le fanatisme espagnol que l'on doit le plus reprocher au clergé de Mexico; l'inquisition y existait, mais moins terrible qu'en Espagne. Son tort principal, c'est d'avoir choisi pour amener l'Indien au culte chrétien, une voie louable dans son intention, puisqu'elle avait pour but de gagner au Christianisme le cœur des hommes, que les missionnaires d'une autre croyance, si répandue aujourd'hui, repoussent par leur austérité; cette voie cependant devint pernicieuse puisqu'ils négligèrent de pénétrer ces hommes, attachés à l'idolâtrie, de la sublimité que le catholicisme présente à l'esprit en même temps que ses formes attachent le cœur.

Le rite latin si entraînant, qui captive l'âme la plus légère, qui émeut le cœur le plus dur, perd au Mexique cette simplicité touchante par un appareil, dont les formes, sans conséquence dans les contrées où la re-

ligion est établie depuis des temps reculés, sont dangereuses dans ce pays, où elles flattent la propension qu'a pour les dehors du culte l'Indien, qui y borne ses devoirs, et en néglige la substance : conséquence des plus funestes sur ce continent, où la religion est menacée par tant d'ennemis ouverts et cachés.

Le caractère des cérémonies religieuses au Mexique, diffère essentiellement de celles de tous les pays catholiques de l'Europe, par le contraste triste et frappant qui existe entre les lieux où la croyance est innée dans les cœurs, et une contrée où la masse ignorante n'en observe que les formes et n'y voit qu'un objet de curiosité et d'amusement. C'est dans les nombreuses processions, que cette tendance se manifeste le plus, et leur fréquence nuit surtout à leur but.

Les plus solennelles auxquelles j'assistai furent celles de la *Madona de los Remedios* et du *Corpus Domini*.

La *Madona de los Remedios*, patronne du Mexique, avait été transportée, lors de la



guerre avec la France, comme dans tous les dangers imminents, de son sanctuaire qui est hors de la ville, dans les principales églises et couvents de la capitale, où on la présentait alternativement à la vénération. Sa translation d'un lieu à l'autre ayant toujours lieu le soir, avec une solennité dont il est difficile de donner une idée, dura plusieurs semaines.

L'image miraculeuse était conduite dans un char attelé de quatre chevaux, et accompagnée de tout le clergé, des généraux et officiers supérieurs, et suivie d'une masse innombrable de peuple. L'illumination de toutes les fenêtres des rues où la procession passait, et surtout les milliers de lanternes que portait le cortége, présentait un coup d'œil éblouissant.

On déploie pour la procession du *Corpus Domini* un luxe vraiment extraordinaire. Celle qui eut lieu durant mon séjour, était des plus brillantes, quoique les circonstances devaient en avoir amoindri l'éclat habituel.

On y voyait ces ordres religieux si célèbres, qu'on ne retrouve plus aujourd'hui en Espagne.

Les Franciscains, cet ordre si utile, dont les missions répandues sur tant de parties du globe, et surtout en Orient, y enseignent l'Évangile au milieu des dangers et des privations, et dont l'hospitalité touchante s'étend sur tout pèlerin, sans considération de religion ou de patrie, marchaient en tête, vêtus d'un froc bleu, et non brun comme en Europe.

Je vis avec intérêt les moines de l'ordre bienfaisant *de la Merced*, institués pour le rachat des esclaves chrétiens dans les États barbaresques. Ils étaient suivis par ceux de *Santo Domingo*, de cet ordre autrefois si redouté, dans les mains duquel reposaient les terreurs de l'inquisition; puis des Carmélites avec leur excellent prieur don Manuel de Jesus, dont l'amitié me fut si agréable et si utile.

Nombre de congrégations différentes sui-

vaient le cortége, mais composées de peu de religieux[1].

Les ornements sacerdotaux du clergé étaient remarquables par leur magnificence. Le Saint-Sacrement était porté par le vicaire général de l'archevêché, le dernier archevêque, Fonte, s'étant retiré en Espagne depuis la révolution, sans cependant donner sa démission, qui n'eut lieu que lorsque l'indépendance mexicaine fut reconnue par l'Espagne. Le Saint-Sacrement était suivi par le président de la république, accompagné de trois de ses ministres, et d'une suite assez brillante de généraux et d'officiers, tous vêtus des uniformes les plus riches et chamarrés d'or. Venaient ensuite la garde du président, avec le bonnet à poil pendu sur le dos au moyen d'une courroie attachée autour du cou, et plus de 3,000 hommes de troupes différentes avec 30 pièces de canon.

[1] On compte au Mexique quatorze paroisses, treize couvents de religieux, vingt-deux de religieuses, et six églises qui n'ont pas le titre de paroisses.

Par toutes les rues et places où passe le cortége, il est garanti du soleil ou du mauvais temps par un baldaquin de toile blanche, à franges rouges, large de plus de quatre mètres, qui est attaché à des crochets fixés dans le mur ou à des poteaux plantés sur les places. Il est tendu à une élévation telle du sol, que l'on peut voir la procession jusque du second étage des maisons.

On peut juger, par cet arrangement dispendieux, qui date des temps espagnols, de la magnificence qu'on déployait autrefois dans tout ce qui avait rapport aux cérémonies religieuses de la colonie. Ce luxe et cette pompe qu'un gouvernement arbitraire étalait autrefois au peuple pour le distraire de sa servitude, sont continués aujourd'hui pour lui dissimuler les plaies que le culte a souffertes.

Des églises ont été saccagées, des couvents démolis par ces mêmes hommes qui, lors du passage du clergé, se roulent devant lui dans la poussière.

Non, la religion ne demande point un vain

étalage de richesses dans un moment de misère pour se faire aimer et respecter.

Des concessions politiques, lors du gouvernement espagnol, avaient fait du clergé l'instrument du bras séculier. Le méridien tracé pour doter l'Espagne d'un monde entier, l'avait été par le chef de l'Église.

La révolution du Mexique, en secouant le joug étranger, brisa les liens qui l'unissaient au saint-siége.

Une main généreuse a renoué ces liens; elle a répondu par sa sollicitude, émanée d'un intérêt paternel et non d'un esprit de suprématie, à l'abandon d'un peuple égaré. Grégoire XVI, en rattachant la république du Mexique au sein de l'Église, et sacrifiant les scrupules de la politique au bien-être de l'humanité, a rétabli le premier, par cette marque de sympathie, l'espoir d'un avenir plus heureux pour cette contrée, basé sur la religion et la morale, précurseurs de l'ordre public.

CHAPITRE X.

Mexico. — Séjour.

Quelque intéressante que soit la ville de Mexico, il n'y a rien de moins attrayant que son séjour prolongé pour l'étranger que des affaires fixes n'y retiennent pas. Les relations sociales y sont très-limitées. Accueilli par les Mexicains avec défiance et un certain embarras dans leurs *tertulias* (assemblées), l'étranger ne s'y trouve pas à son aise, et, de plus, ne peut prendre aucun goût au ton monotone qui y règne. Les rapports avec les étrangers établis dans cette capitale offrent encore moins de ressources : peu d'entre eux appartiennent aux classes élevées de l'Europe, dont ils s'efforcent cependant de copier les allures en affectant des prétentions déplacées ; défaut, du reste, général dans les colonies.

L'étranger reste donc abandonné à ses propres ressources, et, les merveilles de ce lieu célèbre une fois vues et revues, réduit aux distractions, la plupart insipides, offertes au public de cette ville.

Les promenades sont encore ce qu'il y a de plus agréable; chaque ville mexicaine, à l'imitation de l'Espagne, a la sienne dans son enceinte ou dans son voisinage, où l'on trouve quelques allées d'arbres et un peu de verdure.

La promenade favorite des habitants de Mexico est l'Alameda, qui y jouit de la même célébrité que le Prado en Espagne. L'Alameda a ses habitués qui la visitent alternativement à des heures fixes. Dans la matinée, de sept à neuf heures, elle est le rendez-vous des hommes d'État, des savants, des généraux sans armée et des commodores sans flotte. A neuf heures, le jardin perd ces hôtes illustres et se trouve envahi par une foule de nourrices, de bonnes d'enfants et d'Indiens en haillons ou dans un costume encore plus naturel, qui, grâce au système d'égalité, y portent

avec autant de droits les parfums qu'ils exhalent, que ceux qu'ils ont relevé y avaient promené leurs idées philosophiques et héroïques. Enfin, de six à huit heures, la promenade atteint son plus grand lustre par le beau monde qui la parcourt tant en équipage qu'à cheval ou à pied.

L'Alameda, située à l'ouest de la ville, présente un carré oblong entouré d'une allée pour les voitures et les cavaliers, qui s'étend tout le long du mur qui en forme l'enceinte. De petites allées pavées et coupées dans le taillis parcourent symétriquement l'intérieur du jardin, et aboutissent à sept ronds-points où se trouvent des bassins à jets d'eau ou des colonnes.

Le principal rond-point, qui se trouve au milieu, est également orné d'un bassin qui entoure un monument de forme carrée, où on voit l'effigie de la liberté avec quatre lions en bronze. Deux inscriptions en lettres d'or y rappellent, l'une, le nom de Miguel de Hidalgo, qui, le premier, leva le drapeau de

l'indépendance au Mexique, et l'autre,..... celui d'Agostin de Iturbide, dont la conduite despotique et l'usurpation se trouvent fort peu propres pour faire briller son souvenir comme héros de la liberté, qui ne fut pour lui que la marche pour monter sur le trône. Le goût dans lequel ce monument est exécuté est digne de l'idée que l'on y trouve énoncée.

Les autres promenades les plus fréquentées sont le Paseo Nuevo et celle des Vigas; mais elles ne satisfirent nullement mon attente.

Le Paseo Nuevo, situé près de la ville, dans une plaine sablonneuse, est exposé à la poussière. Il ne consiste que dans quatre rangs d'arbres, dont la plupart sont nouvellement plantés, avec trois ronds-points ornés de bassins en pierre.

La promenade des Vigas n'offre qu'une seule allée très-large, dont l'unique agrément est le voisinage du canal de Chalco.

Comme en Europe, les promenades de Mexico ont chacune leur saison, d'après des lois établies par la mode.

La promenade des Vigas est donc fréquentée depuis le premier dimanche de carême jusqu'au jeudi de l'Ascension. Le reste de l'année, jusqu'au carnaval, on se rend au Paseo Nuevo ou à l'Alameda, à l'exception des jours de Pâques et de la Pentecôte, où l'on va à la campagne, surtout à San Agostin de las Cuevas, à quatre *leguas* de la capitale.

Toutes ces promenades, l'Alameda exceptée, ne présentent par elles-mêmes que peu d'attraits; mais elles offrent à l'étranger le tableau le plus frappant, surtout par son contraste, de la population mexicaine. Là se trouvent réunis le fier propriétaire de mines, dans son magnifique équipage, et l'humble Indien dans son canot, sur le canal; le riche *hacendero* (propriétaire), monté sur son étalon de race andalouse, avec la bride et la selle garnies d'argent, et le pauvre *ranchero* (fermier) sur son bât à fibres de *maguai*.

Le costume national a subi au Mexique, comme partout, des changements par l'introduction des modes françaises; mais ces

progrès n'y ont été que lents et incomplets, et on retrouve encore les costumes et le luxe du moyen âge dans l'habillement chevaleresque du Mexicain espagnol, et surtout dans le harnachement de ses chevaux.

Quelles que soient les institutions politiques que l'on a greffées sur cette nation, ses mœurs et ses coutumes sont restées presque les mêmes qu'elles étaient au temps de la conquête. Éloigné pendant trois siècles de tous rapports avec le reste du monde, par la politique ombrageuse de l'Espagne, le Mexicain, plus qu'aucune autre nation, a gardé les dehors, mais non l'esprit chevaleresque des anciens temps.

Les classes basse et moyenne, les *rancheros*, les *hacenderos*, dans la campagne, ont conservé le costume si pittoresque du XVIe siècle.

Le costume national du Mexique consiste en une veste courte, et en un large pantalon ouvert sur les côtés et orné d'aiguillettes d'argent : ces vêtements sont brodés de soie, d'argent ou d'or, et reliés entre eux par une

ceinture de soie. Le chapeau mexicain est en laine de vigogne, brun, à larges bords, et entouré d'une banderole d'or ou d'argent. Les jambes sont généralement enveloppées dans des *botas vacqueras*, morceaux de cuir ornés de dessins imprimés au moyen de formes en bois. Les souliers ou bottines, en cuir non verni, sont garnis d'immenses éperons.

Pour les chevaux, c'est toujours la selle si lourde et si compliquée du chevalier, ce mors énorme et si fort, qui permet, comme en Orient, d'arrêter le cheval tout court, même dans la course la plus rapide.

Le mexicain est excellent cavalier quand il se trouve sur sa selle si commode; mais il ne saurait faire usage d'une selle à l'anglaise.

Il excelle dans certains exercices à cheval, tels que *torear*, terrasser à cheval un taureau, en le saisissant par la queue, se désarçonner l'un l'autre avec les genoux, et prendre des chevaux ou taureaux au moyen de la *reata*, du

lazo (nœud coulant); mais ils ne savent franchir ni les barrières ni les fossés.

La selle mexicaine, surchargée comme elle l'est d'ornements en argent et de broderies, avec son pommeau et son dos si élevés, est pour l'ordinaire trois fois aussi lourde qu'une selle anglaise. Les étriers sont d'une forme différente des nôtres, et garnis de cuir qui garantit le devant du pied du cavalier. Un accessoire particulier, c'est un morceau de cuir qui couvre la croupe du cheval.

Ces selles sont très-coûteuses : garnies d'argent, elles reviennent de 160 à 200 *pesos* (880 à 1,100 francs chacune); mais leur commodité est telle, que les étrangers même les adoptent.

Les carrosses mexicains sont ce qu'il y a de plus lourd et de plus informe. Ils n'ont point de siége pour le cocher, et les mules sont guidées par un postillon. Les harnais sont massifs et d'une forme toute particulière, surtout la partie où l'on renferme la queue de l'animal, qui est en forme de sac et ornée de métal.

Le plus petit carrosse est à six places, mais on y entasse généralement un plus grand nombre de personnes. C'est par la peinture seule que brillent ces voitures, les portières étant ornées de figures mythologiques auxquelles on donne, autant que possible, la forme d'écussons. Quant aux livrées des domestiques, elles sont aussi mal faites que mal choisies.

Les dames de Mexico, quand elles vont à la promenade, ce qui a toujours lieu en carrosse, sont coiffées en cheveux et vêtues de robes d'étoffes claires de différentes couleurs. Mais allant à pied, le matin, pour se rendre à la messe, elles ont conservé la mantille, ce costume noble et élégant, et des vêtements de couleur noire ou foncée. Une mantille avec de belles blondes revient, dans ce pays, de 120 à 150 *pesos* (660 à 825 fr.).

Contrairement à la règle générale, le costume des hommes a subi au Mexique plus de changements que celui des dames. Les hommes qui appartiennent aux classes supé-

rieures ont adopté l'habit français, le chapeau noir et les bottes cirées pour aller en société : innovation qui ne date que de dix à douze ans. Avant cette époque, la veste courte en toile de coton à fleurs, le chapeau de vigogne et les souliers en cuir sans aucun vernis, étaient la toilette la plus élégante. Aujourd'hui ils ne conservent cette mise favorite que chez eux ou lorsqu'ils se rendent, le soir, couverts de leurs manteaux, dans des cercles familiers. C'est, du reste, le costume de rigueur pour monter à cheval ; mais la veste de coton à fleurs a entièrement disparu et est remplacée par une veste de toile blanche ou de drap.

Leur toilette de spectacle est aussi peu soignée que celle de la promenade. Ils y restent enveloppés de leurs manteaux et dans un nuage de fumée de *cigarritos*.

Leur goût pour le spectacle n'est, du reste, pas trop prononcé ; et l'opéra, quoiqu'il possédât quelques sujets distingués, n'était que faiblement soutenu. Les représentations n'ont

lieu que deux ou trois fois la semaine, et sont entièrement interrompues pendant une partie de l'année.

Le principal amusement de la populace mexicaine, ce sont les combats de taureaux et de coqs. Ces récréations vulgaires inspirent du dégoût à l'étranger partout où elles ont lieu; au Mexique elles révoltent d'autant plus, que la timidité et la faiblesse des taureaux indigènes en font une boucherie.

Les combats de taureaux (*toros*) ont lieu, à Mexico, dans un cirque construit en charpente et haut de trois étages, dont l'intérieur, disposé en amphithéâtre, peut contenir de 15,000 à 20,000 personnes.

Ces sortes de spectacle sont, au Mexique, sous la protection spéciale du président; mais je dois faire remarquer, en faveur des classes supérieures, qu'elles n'y assistent que rarement, et que les loges qui leur sont destinées ne sont remplies que dans les occasions extraordinaires.

Les combats sont à peu près les mêmes que

ceux qui se donnent en Espagne : les *toreadores* viennent tous de ce pays, et sont vêtus du costume que Figaro nous a rendu familier; l'unique différence me paraît provenir de la pusillanimité des taureaux mexicains, qui ne sont ni aussi forts, ni aussi farouches que ceux d'Europe. Souvent la terreur ou la lâcheté du *toro* est telle, que le *matador*, celui qui doit l'achever, ne peut parvenir à le faire arriver contre son épée. Dans ce cas, le public mexicain déclare le *toro* indigne de l'honneur de mourir par la main du *matador*, et les cris réitérés, de *¡ Lazo! lazo!* retentissent de tous les points de l'assemblée.

Les *toreadores* alors se retirent pour faire place à deux cavaliers montés sur des chevaux vifs et fougueux et armés seulement de leurs *lazos*. Les deux nouveaux acteurs cernent l'animal dans la course la plus rapide, tournant autour de lui dans des cercles de plus en plus étroits, et, avec la rapidité de l'éclair, entourent de leurs *lazos* les jambes du taureau, qu'ils terrassent avec une facilité surprenante. Un

matador finit alors les tourments du malheureux animal, que trois mules richement caparaçonnées traînent au galop hors de l'arène, aux acclamations les plus bruyantes du public.

La passion pour les combats de taureaux a diminué chez les Mexicains, mais tous sont enthousiastes des combats de coqs, depuis le président jusqu'au dernier *lepero*. Le héros du Mexique, Santa Ana, que la faveur publique, en récompense de ses goûts si nationaux, a désigné de nouveau pour la présidence de la république, possède cette passion à un degré peu commun.

Les gageures dans la capitale et même dans les provinces, lors de ces combats, sont immenses; des malheureux en haillons y portent de l'or, fruit de leur bonheur au jeu, ou de leur audace dans le vol.

Les coqs, avant que l'on arme leurs ergots d'éperons, sont lâchés l'un sur l'autre comme pour essayer leurs forces et offrir aux connaisseurs le moyen de les apprécier et de se régler dans leur choix.

Les paris une fois réglés, le silence le plus profond s'établit dans l'arène. Sur un signal du juge, les champions, armés de leurs éperons, s'élancent l'un sur l'autre, et, le combat terminé, le coq vainqueur est proclamé avec enthousiasme et examiné avec les plus tendres soins par son heureux propriétaire, qui s'empresse de panser ses blessures.

Outre les combats qui ont lieu les jours de fête en public, en présence du gouverneur, du commandant et des autres dignitaires de la ville, il y en a de particuliers, où des virtuoses ambulants, leurs coqs sur le bras, viennent risquer leur fortune, sans cependant munir d'armes meurtrières les combattants, dont la conservation leur est trop précieuse.

Et c'est à cette occupation que se passe la vie entière d'un grand nombre des habitants de la république; le vol, le brigandage sont la suite de ce désœuvrement et de cette passion frénetique des paris et du jeu.

CHAPITRE XI.

Mœurs mexicaines.

La description du sol, l'énumération des produits, ne suffisent point pour juger d'un pays; c'est la connaissance de la nation qui l'occupe, celle de ses mœurs et surtout de son caractère, qui doivent régler les relations que l'on projette avec elle.

Si l'état moral du Mexique avait été suffisamment connu lorsque cette contrée tant vantée devint, par ses mines, la scène d'entreprises hasardeuses, qui entraînèrent à leur ruine la plupart de ceux qui s'y étaient intéressés, bien des existences en Europe n'auraient pas été compromises, bien des fortunes réelles n'auraient pas été perdues pour des profits imaginaires!

La tâche du voyageur qui s'occupe princi-

palement des mœurs et des coutumes d'un pays est pénible.

Les travers de l'homme ou ses vices, bien plus fréquents que ses vertus, offrent un champ vaste, mais triste à parcourir. En traçant le tableau d'une nation, on est souvent blâmé d'avoir dévoilé la vérité, et on recueille plus de lauriers à ne s'occuper que de faits et d'objets pour lesquels la franchise tire moins à conséquence.

On ne connaît plus aujourd'hui au Mexique cette division en castes qui existait sous le régime espagnol, où l'on distinguait les *Gachupines* (Espagnols), *Criollos* (descendants d'Espagnols, nés au Mexique), *Mestizos* (descendants d'Espagnols et d'Indiens, etc.; il n'y a que deux classes, *los Mejicanos*, désignation sous laquelle on comprend tous les blancs ou ceux qui en descendent, quelque mêlés qu'ils soient avec les Indiens ou les nègres, et *los Indios*, autant ceux qui ont conservé leur race pure, que ceux issus de leur commerce avec les nègres.

Cette classification n'est, du reste, que nominale, puisque, les droits politiques étant égaux pour tous, l'Indien, s'il est riche et s'il peut changer ses haillons contre le costume de la ville, est considéré comme aussi bon Mexicain que les autres.

Il n'y a que peu de familles qui aient conservé le type espagnol; la plupart ont le caractère de physionomie mexicain, qui est tout à fait oriental, et qui ferait présumer que beaucoup de familles mores et israélites, exilées de l'Espagne sous les Philippe, se sont fixées au Mexique, malgré la défense de Charles V, qui interdisait aux Mores, Israélites ou convertis, jusqu'au quatrième degré, de s'établir aux Indes.

La taille du Mexicain est généralement moyenne. Il est pour l'ordinaire maigre; dans le cas contraire, son embonpoint ressemble à la bouffissure. Ses yeux, qui sont noirs et perçants, ont quelque chose d'inquiet; ses traits sont prononcés et saillants, mais sans régularité. Son teint est

dre incarnat sur les joues, et sa chevelure noire. L'alliance des Mexicains avec les Indiens ne change que peu le caractère de leur physionomie, le type oriental existant chez les uns et chez les autres.

Les dames mexicaines, même les plus jeunes, ont toutes de la disposition à l'embonpoint. Leurs formes, naturellement très-prononcées, sont encore augmentées par leur toilette ; leur taille est courte, mais gracieuse. L'usage des corsets n'est introduit que depuis peu, quoiqu'ils soient presque inutiles, puisqu'elles conservent la beauté et la régularité des formes, même dans un âge avancé.

Le teint des dames est rehaussé, dans la jeunesse, par des couleurs vives, mais une teinte de jaune y domine toujours.

Elles apportent un soin particulier à leur chaussure, et s'efforcent d'introduire leurs pieds dans des souliers très-courts, ce qui les fait paraître petits mais ramassés. Les bas, qui presque toujours sont couleur de chair, ne doivent pas faire le moindre pli. Ceci, du

reste, n'a lieu que quand elles sortent; car elles ne sont pas trop scrupuleuses dans leur intérieur sur les soins de leur parure, et on les trouve pendant la matinée, qui pour elles se prolonge d'ordinaire jusqu'au soir, dans des négligés qui épargnent les bas et les peignes. Aussi, les dames mexicaines ne reçoivent-elles que dans la soirée, excepté les dimanches, où la messe les force de faire toilette de meilleure heure.

Quand la maîtresse de la maison ne veut pas recevoir, les domestiques ne se servent point de prétexte comme chez nous; ils disent alors simplement : *La señora está ocupada* (Madame est occupée), ce qui équivaut à la phrase : « Madame est sortie. »

Quant aux occupations des créoles, elles consistent, toute la journée, à débiter entre elles des petits cancans familiers, assises sur des tabourets pas plus élevés que des marchepieds, et à fumer des *cigarritos* (usage général chez les deux sexes et à tout âge), qu'elles tiennent avec de petites pinces en argent;

suspendues à leur cou avec une chaîne, pour se garantir les doigts des marques peu élégantes que la fumée y laisse.

Les dames ne mangent presque rien aux repas, attendu qu'elles ne font que goûter d'une chose ou d'une autre tout le long de la journée. Les Mexicains, en général, quelqu'élevé que soit leur rang, ne trouvent de leur goût que la nourriture si peu soignée de leur pays. Quand ils sont seuls, ils mangent un peu à la turque; les *tortillas* (sorte d'omelette de maïs), servant en guise de fourchette ou de cuillère pour saisir les viandes, cuites la plupart en ragoût, à la sauce de *chile* (sauce au piment), ainsi que les *frijoles*.

Ils sont très-sobres pour la boisson, et l'eau ou le *pulque* leur suffit.

Ces coutumes, qui étaient encore générales, il y a peu d'années, dans toutes les classes de la société, même du rang le plus élevé, commencent à disparaître dans quelques familles distinguées, où on retrouve le ton de la bonne société de l'Europe, et l'at-

tention la plus soignée pour l'éducation de la jeunesse. Il est à regretter que les familles où se trouvent ces exceptions honorables, au lieu de servir d'exemple aux autres, sont pour l'ordinaire les moins populaires.

Il n'y a que peu de ménages où le père, après avoir vaqué aux soins de son état, jouisse du bonheur de l'intérieur de sa famille. La dissipation et le jeu absorbent la plus grande partie de son temps. L'enfant croît sous l'influence de ces mauvais exemples du père, et reste uniquement confié à la nonchalance et à l'incapacité de la mère pour guider et surveiller son éducation.

L'intérêt ou des convenances de famille dictent seuls les mariages au Mexique. Les deux époux observent une certaine politesse mutuelle; mais la fidélité, du moins du côté du mari, n'entre aucunement en considération. Je doute qu'il existe un pays qui se dise civilisé où le culte de Cythère soit suivi aussi ouvertement qu'au Mexique. Ce déréglement des mœurs vient principalement de la facilité

avec laquelle les mères des classes communes se prêtent, par l'amour du gain, au déshonneur de leurs filles.

Une circonstance qui frappe l'étranger, c'est que, malgré le nombre de ces victimes, on ne rencontre que rarement dans les rues des villes ces malheureuses dont les capitales de l'Europe fourmillent. Leur tenue y est décente, et jamais elles ne se permettent d'attirer l'attention du passant, soin qu'elles laissent à une sorte de duègne qui les accompagne.

Dans aucun pays les maladies qui résultent de ces mœurs dissolues ne possèdent un caractère aussi tenace et aussi dangereux qu'au Mexique, ce qu'il faut attribuer au climat ou à la médiocrité des médecins qu'on y trouve. Du reste, on ne cache nullement une pareille indisposition, qu'on y regarde comme la chose la plus naturelle.

Un des défauts les plus communs du Mexicain, c'est son penchant à la prodigalité, qu'il cherche à atténuer par une avidité toute

particulière pour le gain. Tel individu qui dissipe des sommes énormes de son revenu, s'attache à l'affaire la plus insignifiante qui lui promet quelque profit, pourvu qu'elle soit en dehors de ses occupations accoutumées. J'ai vu un médecin des plus en vogue de la capitale, négliger pendant trois jours ses malades, pour gagner une vingtaine de *pesos* en faisant le courtage de quelques marchandises anglaises.

On s'étonne au Mexique du talent qu'ont ses habitants de se défaire de leur argent, sans que les sommes qu'ils prodiguent leur procurent la moindre jouissance, ou même seulement l'avantage de faire parler d'eux. Mais la passion pour les jeux de hasard, qui se trouve parmi tous les états, est plus que suffisante pour absorber leurs fortunes. Les Mexicains les plus avares, et cette classe est nombreuse dans cette contrée où les extrêmes de dissipation et de parcimonie sont les seuls qui règnent y portent leur tribut dans l'espoir d'augmenter leurs trésors, aussi bien que le

prodigue, qui y cherche de quoi alimenter ses goûts de dissipation.

C'est surtout les jours de la Pentecôte que les habitants de la capitale ont consacrés à satisfaire ce penchant dans toute son étendue. Tous se rendent alors à la petite ville de San Agostin de las Cuevas, près de la capitale, qui, pendant les trois jours que durent les fêtes, est presqu'entièrement désertée par ses habitants pour des saturnales dont le jeu est autant le prétexte que le but principal.

Chaque maison de San Agostin a son *monte* (sa banque); il y en a d'établies jusque dans les rues. Ici, sont des banques où on ne joue que de l'or; là, d'autres où l'argent roule; plus loin, celles pour les pauvres, où on ne voit que du cuivre.

Il circule, pendant ces trois jours, plus de 23,000 *onzas* (2,150,500 fr.) dans cette petite ville. Le cours de l'*onza*, qui, lors de mon séjour, était de 16 *pesos* 1/4, augmenta durant ces fêtes jusqu'à 17 *pesos*. On y accourt de cent et même de deux cents *leguas* de di-

stance, comme de Xalapa, de San Luis Potosi, etc. Le visiteur, arrivé dans l'espoir de faire fortune, ne garde souvent pas même les frais de retour.

Il est rare qu'un joueur ait du bonheur au *monte*, jeu qui n'offre, pour l'ordinaire, de chances favorables qu'au banquier; mais il y a des exceptions. On me parla, entre autres, d'un médecin qui, dans l'espace d'une demi-heure, gagna 1,200 *onzas* (112,200 fr.) avec un enjeu de 4 *onzas* (375 fr.).

Le Mexicain est joueur par excellence; il reste indifférent au gain ou à la perte, et il allume son *cigarrito* avec le même sang-froid lorsqu'il a perdu jusqu'au dernier sou, que lorsqu'il emporte des masses d'or. Il est tranquille, il calcule ses chances, et sa routine au jeu, étude principale de sa vie, est telle, qu'un faux joueur serait découvert sur-le-champ.

Ce sont les aubergistes et les propriétaires de diligences qui, après les banquiers du *monte*, font les meilleures affaires lors des fêtes de San Agostin. On paye, dans les hôtels,

pour un lit dans une chambre commune, 5 *pesos* (27 fr. 50 c.), et autant pour un couvert à la table d'hôte. Une bouteille de bière, dont le prix, à Mexico, est de 2 réaux (1 fr. 40 c.), coûte 2 *pesos* (11 fr.) à San Agostin; la bouteille de bordeaux s'y vend 3 *pesos* (16 fr. 50 c.). Tous les prix sont dans cette proportion exorbitante, et une place dans l'omnibus qui conduit à Mexico, c'est-à-dire à 4 *leguas*, se paye 2 *pesos*.

Cette passion pour le jeu est, dans les provinces et particulièrement sur les côtes de la mer, aussi prononcée que dans la capitale, et bien des familles sont accoutumées à le regarder comme leur meilleure ressource : souvent même mère et enfants partagent les périls et la gloire du chef de la maison, ou du moins ne trouvent à redire à cette manière solide d'administrer leur fortune que lorsque le sort s'est tourné contre lui.

J'ai vu un employé de la douane, dans un des ports de la république, qui avait été assez heureux pour gagner, en fermant les yeux

sur une partie de la cargaison de plusieurs navires, la somme de 7,000 *pesos* (38,500 fr.). C'était un beau commencement qu'il se mit en tête d'augmenter, et le voilà donc à jouer. Sa femme trouve cela tout naturel et rêve un coche roulant dans la capitale. Sa fortune varie; il gagne un soir, l'autre il perd. Il rentre tard toutes les nuits. S'il fait sonner l'or qu'il a gagné, sa femme le reçoit avec amabilité, l'entoure de soins et lui prépare un petit souper; mais s'il revient les mains vides, monsieur n'a qu'à se glisser bien doucement dans son lit et à se boucher les oreilles. La veine se déclare enfin constamment en sa faveur; en moins de quinze jours, il double son trésor, et l'heureux époux dépose 14,000 *pesos* (77,000 fr.) aux pieds de sa tendre moitié. C'est une petite fortune. Un coche, deux mulets, une mantille de blonde en perspective, enfin tout ce que vous voudrez. Il perd tout cela dans une seule nuit. Jugez du souper qu'il trouva !!!

J'ai reproduit ce fait, qui n'offre rien de

particulier dans la vie d'un joueur; mais il est caractéristique au Mexique, où le gain provenant du jeu et d'opérations illicites, est considéré comme aussi honorable que celui qui est dû aux efforts d'une vie laborieuse, et où le joueur de profession n'est point blâmé pour cette malheureuse passion répandue dans la nation presque entière, mais uniquement pour son manque de réussite.

CHAPITRE XII.

Suite des mœurs.

L'étranger est accueilli, dans un petit nombre de familles, avec cette politesse franche qui distingue la bonne société; mais dans la plupart des maisons, sa réception est accompagnée de ces phrases banales qui, par leur trop d'amabilité, témoignent du désir qu'on a de se défaire au meilleur marché possible de celui qu'on en accable.

L'hospitalité n'existe au Mexique que pour le voyageur; le peu de commodités qu'offre le pays, rend nécessaire l'exercice de cette vertu, qui d'ailleurs est dictée par l'intérêt. Mais dans la capitale et les villes où ces considérations n'existent point, l'étranger n'est reçu qu'à contre-cœur, même dans les *tertulias*, où cependant il ne leur occasionne point de frais.

La *tertulia*, l'intéressante *tertulia*, c'est là que l'on se trouve à même d'étudier le caractère mexicain, par l'abandon qui règne alors dans leurs entretiens et dans leurs manières.

Vous entrez. — Les dames sont assises sur le sofa et sur leurs petits tabourets le long du mur, chacune le *cigarrito* à la bouche. Leurs têtes se tournent vers celui qui entre, mais l'étiquette ne permet point le moindre mouvement, le moindre signe.

Il n'y a que la maîtresse de la maison qui, sans se déranger le moins du monde, gratifie l'étranger d'un déluge de phrases, qui sortent comme un torrent de sa bouche, et commencent par *¿Es V. sin novedad?* (Rien de nouveau?) et finissent par le refrain américain : *¿Cómo guste á V. la ciudad?* (Comment trouvez-vous la ville?) Puis, sans attendre de réponse du visiteur, elle l'invite à s'asseoir (*Siéntese V.*) et, quelquefois, à déposer son chapeau : recommandation inutile pour le Mexicain, qui le jette en entrant, sans cérémonie, sur une chaise, mais qui garde son

manteau si sa visite doit être courte, c'est-à-dire ne doit pas durer plus de deux heures. Quant à la maîtresse de maison, son compliment à l'étranger une fois achevé, elle continue la conversation dans laquelle elle a été interrompue, s'entretenant généralement toute la soirée avec la même personne, sans plus s'inquiéter des autres visiteurs.

Le nouveau venu n'a donc plus à espérer qu'elle lui adresse la parole, et, s'il est étranger, il joue vis-à-vis de la société un rôle assez embarrassant jusqu'à son départ, où la *señora* le congédie en lui débitant une autre série de phrases, mais beaucoup plus empressées qu'à son entrée, telles que : *Este casa es suya* (Cette maison est à vous); *V. tiene una criada* (Je suis votre servante), etc. Les autres dames passent tout le temps de la soirée dans le plus profond silence, écoutant la conversation principale sans s'y mêler, et ne bougeant que pour allumer les *cigarritos*, qu'elles tirent de leur sein, l'une ou l'autre faisant tout au plus à l'oreille de sa voisine

quelque remarque intéressante, par exemple sur la prononciation comique de l'étranger, si celui-ci est assez maladroit pour ouvrir la bouche.

S'il y a un clavecin dans le salon, l'une des demoiselles s'y place sans beaucoup de façons, et vous écorche les oreilles de son mieux. Car il faut accorder aux Mexicaines le mérite, qu'elles ne cherchent pas à se montrer précieuses. Celles qui ne connaissent que trois notes essayent volontiers de les produire; quelquefois même leur talent convie à un petit bal où les dames mexicaines valsent non avec la grâce et la vivacité que les Espagnoles déploient dans leurs danses, mais avec tout l'aplomb et la lenteur américains.

Lorsqu'une des dames est sur le point de se retirer, toutes les autres se lèvent, et chacune reçoit debout, devant son tabouret, l'accolade de celle qui va partir, en déployant autant de solennité qu'un ancien chevalier qui reçoit le baiser de fraternité d'un nouveau membre de l'ordre.

L'embrassement des dames mexicaines ne consiste, du reste, que dans la cérémonie d'approcher leur sein l'une de l'autre, et d'entourer mutuellement leur taille avec les bras, sans cependant que les visages se touchent; de sorte que cet acte de tendresse à l'air passablement faux. Si le nombre des dames est considérable, ou que plusieurs d'entre elles se retirent en même temps, c'est à n'en plus finir.

Les conversations dans ces *tertulias*, n'attachent que peu l'étranger, puisqu'elles ne roulent que sur des sujets d'un intérêt local, que l'on y discute cependant avec moins de malice qu'on ne le fait habituellement en Europe. On ne peut nier cependant que les Mexicains des deux sexes ne possèdent beaucoup d'esprit naturel, quelque négligée que soit leur éducation.

Le manque de toute instruction nuit au développement de leurs facultés, et leur porte le plus grand préjudice; mais aujourd'hui du moins ils possèdent l'avantage de sentir ce

défaut eux-mêmes, et cherchent à y remédier par la lecture.

Cette méthode un peu tardive, cette quasi-étude dans un âge déjà trop avancé, présente le même inconvénient qui résulte chez nos jeunes étudiants en philosophie, qui, par cela seul qu'ils s'occupent de connaissances abstraites, se croient à même d'étendre la force de leurs syllogismes sur tous les actes de la vie, dont ils possèdent si peu d'expérience.

Le Mexicain, sans autre instruction que celle que lui procure une lecture souvent frivole, se croit à même de juger en dernier ressort sur tel objet dont il ne possède que les notions les plus générales et les plus incomplètes.

Il ne manque cependant pas au Mexique d'hommes instruits, qui cherchent dans les sciences leur délassement le plus agréable; et là, comme partout, la modestie est l'attribut du véritable savant. Sa conversation est sans prétentions; et il ne blesse ni par ses connaissances approfondies, ni par la supé-

riorité de son esprit. Les Mexicains qui ont eu occasion de développer en Europe leurs dispositions naturelles, et de s'y former dans la bonne société, se distinguent autant par leur savoir que par leurs manières.

Mais tel n'est pas le grand nombre d'entre eux, qui, ne possédant qu'une teinte superficielle de connaissances, qu'ils ne doivent le plus souvent qu'à la lecture de pamphlets, se croient à la hauteur de toute tâche, qu'elle soit législative, administrative ou de toute autre nature. Ce sont eux qui s'emparent de la conversation, sur quelque sujet qu'elle roule, et maintiennent l'opinion qu'ils énoncent avec l'obstination de l'ignorance.

L'étranger qui a assez peu de tact pour entamer une discussion avec des hommes qui récitent en professeurs leur leçon du jour précédent, s'attire ou leur haine s'il détruit leurs faibles arguments, ou leur mépris s'il cède à leurs sophismes.

L'idée de leur propre supériorité combinée avec la haine contre tout ce qui est étran-

ger (sentiments caractéristiques qu'ils partagent avec tous les peuples où la civilisation n'a fait que de faibles progrès), les rend très-sensibles à la moindre censure. Les Mexicains, comme leurs voisins du Nord, attendent de l'étranger l'approbation la plus complète sur tout ce qui a rapport à leur contrée, et ils se trouvent blessés par toute observation franche. En somme, rien n'égale la présomption du Mexicain sur ses propres lumières, sur la force de sa nation, sur sa valeur, que le dédain avec lequel il regarde tous les autres peuples.

Parvenu à briser, par la force des masses et sous des circonstances favorables, la chaîne d'un maître faible et éloigné; vainqueur de l'Espagne, que rendaient alors impuissante des guerres civiles ou l'ineptie de son gouvernement, le Mexicain se croit aujourd'hui l'égal des premières puissances de la terre. Aussi, les différends entre la France et le Mexique, qui, durant mon séjour, prenaient un aspect alarmant, n'inquiétaient-ils nullement ces fiers républicains.

Les ports de l'Atlantique étaient bloqués, le commerce souffrait, les forces navales de France devant Vera-Cruz augmentaient continuellement; quelques provinces, comme le Yucatan, saisissant l'opportunité des circonstances, se déclaraient pour l'institution fédérative, et cependant on traitait toute l'affaire dans la capitale avec la dernière légèreté; on recrutait nonchalamment, on raccommodait quelques vieilles armes, et le gouvernement se contentait de donner par des proclamations pompeuses et des bulletins insignifiants, l'exemple de ce ton guerrier et des menaces ridicules formulées par toute la nation contre la France.

Siempre alegre, telle est la devise du Mexicain si insouciant, si présomptueux. Toute l'attention de la capitale, à cette époque, se portait sur l'affaire si importante d'un combat d'animaux annoncé pour un des derniers jours d'avril, et qui, lorsqu'il eut lieu, prit une tournure politique si originale, et si propre à former une juste idée du caractère

mexicain, que je crois devoir en donner le détail.

Le dimanche 29 avril, la foule se pressait sur la place de *los Toros* pour assister au combat entre un taureau mexicain, et un tigre du Bengale qui appartenait à la ménagerie de deux Américains.

L'amphithéâtre était occupé par une foule immense, et les loges, cette fois, étaient garnies de dames habillées avec élégance ou plutôt avec richesse.

Le président parut avec sa suite, sans exciter la moindre sensation, et il n'y eut que la troupe qui, en présentant les armes et entonnant une marche guerrière, annonçât l'arrivée du premier magistrat de la république.

Les Mexicains jusqu'à ce jour ne possèdent point de chant national; le sublime *Yankee Doodle* si caractéristique de leurs confrères du Nord, *Five time five, is twenty five*, etc., n'ayant pas encore été traduit dans leur langue.

Les dispositions de l'arène étaient chan-

gées ce jour-là, et il s'y élevait une immense cage en poutres d'une circonférence de 20 à 22 mètres.

On tortura, comme prologue, et à la manière accoutumée, trois pauvres taureaux, qui, mieux choisis cette fois, éventrèrent quelques chevaux.

Enfin parurent les acteurs principaux. Le tigre, un des plus grands que j'aie encore vus, fut le premier introduit dans la lice, et s'étendit fièrement dans la cage. Le taureau, qui vint ensuite en trottant d'une manière toute gracieuse, fit un mouvement rien moins que belliqueux lorsqu'il se trouva en présence de son dangereux antagoniste.

....A ce trait-là je reconnais mon sang!

Ne voilà-t-il pas que le public, d'un mouvement spontané, s'avise de regarder ce combat comme ceux que, dans les anciens temps, l'on appelait le jugement de Dieu. On se plut donc à considérer le taureau, né sur le sol mexicain, comme le champion de la nation,

et le tigre, venu de pays étranger, comme celui des Français.

Le combat qui s'engagea bientôt, fut donc suivi avec un intérêt toujours croissant, et jamais encore le public ne s'était montré si impatient d'en connaître l'issue.

Les chances pour le champion de la république n'étaient pas les meilleures. Comme de coutume, on lui avait coupé le bout des cornes. Dans le sentiment de son infériorité, il chercha à éviter par une prompte retraite le héros du Bengale, qui, d'un saut, l'arrêta dans ce prudent parti, et, enfonçant ses dents dans sa chair, le força à changer de tactique. Deux fois le taureau réussit à s'arracher des griffes du tigre, mais celui-ci revenait toujours à la charge.

La douleur arrachait des mugissements horribles au pacifique habitant des prairies, que son farouche ennemi avait saisi de la gueule à la nuque, et retenait comme cloué au sol. Le sang ruisselait en abondance, les plaintes du taureau devenaient plus faibles;

peu d'instants encore, et il devait succomber.

Une sorte de terreur s'était emparée de l'assemblée en voyant la défaite si imminente, si peu glorieuse du champion national. Le silence le plus absolu y régnait, et je crois que l'ultimatum français présenté dans ce moment eût été accepté.

Déjà depuis plus d'une demi-heure le taureau se trouvait torturé par son superbe adversaire; tout semblait fini, lorsqu'il se releva tout d'un coup avec la force que la douleur donne même au faible. Une lueur d'espoir ranime les spectateurs; le parterre monte sur les bancs; les têtes s'allongent hors des loges.

Le taureau est debout, mais malgré les efforts violents qu'il fait pour se débarrasser de son vampire, le tigre reste attaché à sa nuque, suspendu de tout son poids sur sa tête; lorsque soudain, d'un saut violent, le taureau s'élance vers la cage et presse de sa tête, de ses cornes le corps du tigre contre les poutres qui la composent.

La bête féroce, étourdie, brisée, lâche alors sa proie et tombe anéantie à ses pieds.

Un cri, un délire s'élève dans l'assemblée; les *leperos* hurlent, le beau monde s'égosille; les mouchoirs, les châles flottent dans l'enceinte; la musique entonne une marche triomphale.

¡Viva el toro! vivan los Mejicanos! Mueren los Franceses! (Vive le taureau! vivent les Mexicains! Mort aux Français!)

Le taureau cependant, en guerrier consommé, poursuivait ses succès, faisant sentir à son tour à son adversaire renversé la puissance de ses pieds et de ses cornes. Las enfin d'avoir usé de sa victoire, et meurtri lui-même de cruelles blessures, il abandonne le tigre à son sort, malgré les efforts que faisait le public pour l'encourager à achever son antagoniste.

¡El toro! traed el toro! (Le taureau! amenez le taureau!) crie-t-on de toutes parts; et on le sort, au moyen de *lazos,* hors de la cage pour le traîner dans l'arène, malgré tous ses efforts

pour se soustraire, en acteur modeste, aux bravos frénétiques d'un public reconnaissant.

Les *picadores*, les *matadores*, le voyant sur leur terrain, croient leur tour venu d'achever ce que le tigre avait si bien commencé ; mais un sentiment magnanime, plus vif que celui de la pitié, inconnue jusqu'alors dans cette enceinte, s'empare du public ; à la conservation du taureau s'attache une idée nationale : *¡Que viva el toro, que viva! fuera los toreadores!* (Laissez vivre le taureau, laissez-le vivre! faites sortir les toréadors!) crie-t-on de toutes parts ; et, le premier de sa race, il trouve grâce dans cette enceinte. La reconnaissance des Mexicains, pour le bon augure qu'il venait de leur donner, ne se borna pas à lui conserver la vie et à soigner ses blessures ; une souscription s'ouvrit pour l'acheter au boucher qui en était le propriétaire, et l'offrir ensuite au gouvernement comme don national. . . . .

Mais, *ô dolor, ô lacrymæ!* ce héros, digne d'un meilleur sort, à la veille d'un avenir

tranquille et paisible, succomba
sures, et le champion des Françai
grâce à sa bonne nature, en sortit s

Quatre mois plus tard, Saint-J
fut pris et l'ultimatum accepté.

Ainsi finit l'histoire *del toro me*
tigre frances.

CHAPITRE XIII.

Les Indiens. — Les races mêlées.

Les Indiens sont, pour l'ordinaire, d'une taille moyenne et bien prise; leur physionomie est agréable : le nez aquilin, mais régulier; les yeux grands et noirs, avec les coins moins penchés que dans le Nord; les pommettes saillantes; les dents superbes. Leurs mains et leurs pieds sont petits et bien faits, ainsi que le reste du corps, si ce n'est les jambes, qui sont généralement torses vers les genoux, ce qui rend leur marche d'autant moins gracieuse qu'ils tiennent les doigts des pieds toujours en dedans. Leur chevelure, noire, est épaisse et lisse, et ils en forment de longues tresses que les deux sexes portent également. Leur teint varie depuis le brun foncé jusqu'à une certaine couleur cuivrée et

même plus claire. Chez ceux même qui se sont mêlés avec les nègres, le type américain domine, et l'origine africaine se manifeste moins par les traits que par une couleur plus foncée et une stature plus élevée.

On ne trouve le véritable Indien que dans l'intérieur du pays : là seulement la race primitive s'est conservée intacte; sur les côtes de l'Atlantique, aussi bien que sur celles de la mer Pacifique, ils sont mêlés avec les nègres.

A juger par les apparences, on croirait l'Indien d'une constitution faible; mais on reconnaît sa force, surtout par les fardeaux qu'il porte, et j'en ai vu marcher assez librement avec un poids de plus de 100 kilogrammes sur la tête, manière dont ils chargent les fardeaux, excepté dans les mines, où ils sont obligés de les porter sur le dos.

Il est, en outre, piéton infatigable, et la race des célèbres coureurs de Montezuma semble s'être perpétuée. J'ai vu, pendant mon séjour à Mazatlan, deux Indiens qui arrivaient de Durango portant les dépêches, et

qui avaient parcouru l'espace de cent vingt à cent cinquante *leguas*, qui sépare ces deux villes, sur les routes les plus difficiles de la cordillère, en cinq jours, trajet qu'un homme à cheval ne peut faire en moins de sept ou huit.

Leur costume varie selon le terrain et le climat; ceux des environs de la capitale portent généralement des vêtements en cuir brun.

La toilette de leurs femmes consiste en une chemise en lambeaux à manches courtes, et un jupon en étoffe de laine, dont la partie supérieure est blanche, et le bas de couleur bleue, qu'elles remplacent les dimanches par du rouge. Elles vont presque toujours pieds nus, si ce n'est quand elles sont en grande tenue; elles portent alors des souliers en soie bleue ou verte, mais pas de bas. Leur chevelure est dans ce gracieux désordre qui distingue celle des Furies, ou arrangée avec le plus grand soin, peignée et huilée, et divisée en deux tresses, avec le chapeau de paille par-dessus.

La toilette de leurs enfants leur occasionne peu de dépenses et de soins, puisqu'ils vont nus jusqu'à l'âge de dix ans.

Les Indiens sont loin d'être mélancoliques, et leur air timide et doucereux a pu seul induire en erreur ceux qui les dépeignent ainsi; ils sont, au contraire, légers, insouciants et, comme tous les sauvages, très-moqueurs.

Quelque porté que je sois à croire sanguinaires toutes les nations barbares, je doute cependant que cet instinct se trouve chez les Indiens-Mexicains, malgré leurs cruels sacrifices humains avant la conquête. Il est d'ailleurs probable que leurs habitudes pacifiques depuis près de trois siècles en ont étouffé le germe.

Mais ils ont tous une disposition des plus prononcées pour le vol, et rien ne saurait les en détourner. Je pourrais citer nombre d'exemples à l'appui de cette assertion; mais je me bornerai au fait suivant, qui témoigne en même temps de leur manque de gratitude.

Un de mes amis avait, lors du choléra, une servante indienne à son service, qui jusque-là s'était si bien comportée, que, contre l'usage du pays, où on ne s'inquiète guère de la santé des domestiques, il lui fit prodiguer les soins les plus assidus lorsqu'elle fut atteinte de cette maladie ; il alla jusqu'à lui faire donner un matelas. Elle guérit, et, pour témoigner sa gratitude à son maître, elle se sauva le premier jour de sa convalescense avec le matelas : dot magnifique pour une Indienne, et qui nécessairement lui procura un mari.

Le caractère de l'Indien-Mexicain ne présente point ces qualités énergiques et prononcées qu'offre celui de l'Indien du Nord ; il n'en a que l'obstination et la ruse. Toutes ses sensations sont extrêmes ; il rit sans motif, il pleure sans cause. L'amour n'est chez lui qu'une passion brutale à laquelle il s'abandonne sans gêne et sans réserve ; on voit les deux sexes, dans les rues de la capitale, marchant entrelacés dans les bras l'un de l'autre, et couverts du même *serape*, comme si le

monde autour d'eux n'existait pas. L'immoralité n'est poussée aussi loin chez aucune nation, si l'on en excepte peut-être les Chinois, et ces mœurs semblent avoir régné de tout temps, à en juger d'après les ouvrages du clergé destinés à y porter remède.

Quoique le christianisme soit introduit depuis trois cents ans parmi les Indiens, et malgré l'indulgence, portée peut-être même trop loin, que le clergé a montrée pour leurs opinions, ils penchent encore vers l'ancienne idolâtrie, et il n'est pas sans exemples qu'ils en suivent les rites dans des endroits cachés. Ils conservent avec le plus grand soin tous les souvenirs de leur religion primitive, autant par une prédilection secrète, que par l'idée que la possession de leurs anciennes idoles leur porte bonheur. Aussi les enfouissent-ils dans leurs champs de maguai qu'ils croient ainsi rendre fertiles, et aucune offre ne saurait les porter à s'en dessaisir, pas plus que de leurs anciens manuscrits.

Ils sont très-sobres dans leur nourriture, mais ils sont adonnés à la boisson du *pulque*.

L'Indien est hospitalier, mais surtout poli et aimant le cérémonial. Ces dernières qualités, si dominantes dans l'Espagnol, ont trouvé chez les Indiens un champ bien fertile. Avant la conquête, leur manière de se complimenter était de prendre la main l'un de l'autre, pour la presser contre le cœur et la bouche, et ils allaient jusqu'à s'agenouiller devant leurs supérieurs. Aujourd'hui ils ont adopté le style révérencieux des Espagnols, et n'y ont rien perdu.

Quand deux Indiens se rencontrent, homme ou femme, ils ôtent leur chapeau de paille à vingt pas de distance, et, après s'être abordés et donné des poignées de main, toujours chapeau bas, il s'engage entre eux un échange de compliments, pour s'informer de l'état de santé réciproque, et s'adresser les questions les plus tendres sur leurs familles et tout ce qui les concerne, comme sur le *señor marido* (monsieur), la *señora esposa* (ma-

dame), *el señor hijo* (le fils), *la señorita hija* (la fille), et même sur le *bonito pero* (l'excellent chien), *y el lindo gato* (le beau chat), etc., etc. Quelque pressés qu'ils soient, ils abandonneraient l'affaire la plus importante plutôt que de manquer à ces devoirs.

Le talent le plus prononcé parmi eux, c'est celui de l'imitation, qu'ils possèdent à un degré supérieur, et leurs ouvrages en cire, dont j'ai parlé plus haut, en fournissent la meilleure preuve. Je considère cette facilité pour l'imitation comme émanant d'une disposition particulière pour l'art plastique; il est néanmoins difficile d'en calculer l'étendue. Je n'ai jamais rencontré d'œuvre chez eux qui décélât le génie de la composition, ni le goût, qualités qui, du reste, ne sauraient se développer que par la théorie et les modèles classiques, qui leur manquent entièrement.

J'applique cette même remarque à leur aptitude pour la musique, qui me paraît être chez eux l'unique effet de leur mémoire et la conséquence de leur disposition à repro-

duire ce qu'ils ont entendu. Sans que je puisse contester leurs dispositions pour cet art, je les crois cependant incapables de tout ce qui est élevé et sublime, ainsi que de tout ce qui ressort d'un sentiment profond.

Le seul exemple de génie d'invention que je rencontrai parmi les Indiens, ce fut à Puebla, où je vis un vieillard aveugle, qui avait conçu et exécuté un instrument musical, sur les mêmes principes que celui inventé par Guzikoff, qui, uniquement composé de paille et de bois, fit tant de bruit par sa simplicité.

L'instrument de l'Indien de Puebla était encore moins compliqué, et ne consistait qu'en quinze à vingt petits bâtons carrés, de différentes longueurs, et plus épais d'un bout que de l'autre.

En frappant sur le plancher en brique de son humble demeure, tantôt avec une extrémité, tantôt avec l'autre de ces bâtons, il était parvenu à former son échelle diatonique, chaque bâton donnant, selon sa longueur et

le bout qui touchait le plancher, un son différent. Il exécuta, avec une précision vraiment surprenante, des airs de Rossini, des marches, etc.

Cet instrument, qui, malgré sa simplicité, produit les sons les plus harmonieux, demande autant d'adresse que de pratique; le pauvre aveugle les réunissait, et son invention lui aurait procuré un sort moins misérable dans tout autre pays que celui où il se trouvait.

Les Indiens jouissent dans plusieurs parties du Mexique d'une liberté plutôt illusoire que réelle, mais qui sonne bien dans les déclamations de ceux qui prônent l'indépendance dont les habitants de la contrée sont censés jouir.

L'esclavage des noirs y est entièrement aboli par la loi; mais certaines dispositions du code se prêtent à le remplacer par une servitude qui pèse principalement sur les Indiens.

Il existe au Mexique une loi, générale pour tous ses habitants, qui oblige le débiteur dé-

nué de toute propriété saisissable à s'acquitter de sa dette en travaillant pour son créancier, jusqu'à ce que le salaire, qui devrait lui revenir, s'élève à la somme due.

Cette loi, dont la rigueur s'étend sur le blanc aussi bien que sur l'Indien, n'est jamais appliquée au premier, et on ne la met à exécution dans plusieurs départements, tels qu'au Chiapas, à Tabasco, etc., que contre l'Indien, qui s'y prête autant par légèreté que par stupidité. Il en résulte pour lui une servitude qui continue dans toutes les générations.

Tout propriétaire d'une *hacienda* (d'un domaine) emploie un certain nombre de familles indiennes, qu'il oblige de travailler exclusivement pour lui, et qu'il peut traiter et même punir avec la plus grande sévérité. C'est la misère qui, comme en bien d'autres pays, réduit au Mexique l'Indien à cet état de servitude. Libre dans son village ou dans ses bois, il n'y gagne que le strict nécessaire, et son insouciance et sa nonchalance l'empêchent de penser aux éventualités. Il ne peut donc

faire face à aucune dépense imprévue; et c'est surtout arrivé à l'âge de se marier qu'il se trouve dans la nécessité de faire des emprunts. Comme il lui faut pour cette cérémonie 20 *pesos* (110 fr.) pour le curé et l'acte civil, et 10 *pesos* (55 fr.) pour le festin de noces, il a recours, pour se procurer cette somme, au propriétaire d'une des *haciendas* du voisinage. Celui-ci, en lui confiant les 30 *pesos*, passe un contract par lequel l'Indien s'engage à son service pour un salaire modique, par exemple à raison de 3 *pesos* (16 fr. 50 c.) par mois. L'Indien, d'après son calcul, croit qu'au bout de dix mois sa dette sera acquittée, et ne pense sacrifier sa liberté que pour ce temps. Le mariage fait, il vient donc s'établir chez celui qui est devenu son maître, avec sa femme, qu'on oblige à l'aider dans son travail, sans qu'elle reçoive le moindre salaire. On leur donne leur chétive nourriture et les vêtements tout à fait indispensables. Les dix mois écoulés, l'Indien se croit débarrassé de sa dette; mais on lui prouve

alors que, loin de là, elle s'est doublée par les habits, les aliments et l'abri qui lui ont été fournis, et qui n'étaient point stipulés dans le contrat. Il est donc forcé de rester chez son maître, la dette s'augmentant continuellement par les accidents, les maladies et surtout par les fêtes qu'il ne peut résister à donner dans des occasions solennelles, telles qu'au baptême de ses enfants, etc., etc. Cependant il n'essaye jamais de s'enfuir, retenu par l'attachement qu'il porte au sol où il est né; et comme toute réclamation auprès du juge est inutile, puisque celui-ci est toujours dans l'intérêt des propriétaires, il finit par devenir moins sensible à son état, et il s'accoutume au joug, sans cependant perdre l'espoir de s'en délivrer un jour. Aussitôt qu'il a des enfants, il court chez son patron et engage leur travail, espérant qu'à leur aide il parviendra enfin à se soustraire à sa triste position; mais ordinairement elle ne finit qu'avec sa vie.

Quoique la femme de l'Indien soit seule

responsable des dettes de son mari et non ses enfants, ceux-ci n'en restent pas moins dans l'état de servitude de leurs parents, sous le même prétexte des objets qu'on leur a fournis.

Ce n'est qu'avec difficulté que j'ai pu recueillir ces faits, que les Mexicains n'avouent pas; mais cette sorte d'esclavage n'est que trop constatée, et elle mérite d'autant plus cette désignation, que le maître peut céder à qui il veut les droits qu'il a acquis sur l'Indien, à moins que celui-ci ne trouve à se placer chez un autre propriétaire qui, en payant sa dette, achète en même temps ses services. De même que l'esclave à la Havane, l'Indien est autorisé parfois à demander un congé de quatre à huit jours, pour chercher un autre maître.

L'Indien, pour résumer ses qualités, est un être souverainement insouciant et léger, esclave de ses sens, voleur par nature, mais, quand il n'est pas de race mêlée, d'un caractère inoffensif.

Ce n'est pas chez les descendants des an-

ciens Mexicains, malgré leurs mœurs dépravées, qu'on doit chercher ce type de perversité, qui existe parmi les basses classes de cette contrée, mais dans les races mêlées avec le blanc, avec le nègre. C'est là que se recrute cette classe d'hommes oisifs, vivant de vol ou de rapine, forcenés dans leurs passions, les *leperos* mexicains. Adonnés à tous les vices, ils se glorifient du crime. Toute querelle finit par du sang; le couteau est dégaîné pour la moindre offense. Aussi voit-on passer plusieurs fois par jour, dans la capitale, des brancards sur lesquels on porte des hommes assassinés ou assommés, suivis de soldats qui conduisent les coupables en prison. Mais cet appareil de châtiment n'est qu'illusoire, car ils sont bientôt relâchés par le juge.

Je fus un jour témoin d'une rixe occasionnée par l'entêtement que mit un cocher à ne vouloir point faire place à un portefaix, quoiqu'il y eût assez d'espace pour tous les deux. Soudain ce dernier enleva de terre un énorme pavé, qu'il dirigea vers la tête du co-

cher, qui, s'il avait été atteint, aurait été tué sur place.

Le public n'intervient jamais dans de pareilles scènes, auxquelles il est habitué ; ou dans ce cas il prête toujours son appui au coupable et non à la justice.

Les meurtres, les assassinats sur les grands chemins sont fréquents ; et nombre de voyageurs, trop confiants dans la probité de leurs domestiques qu'ils croyaient avoir éprouvés par plusieurs années de bons services, ont payé cette sécurité de leur vie. L'étranger surtout doit se tenir sur ses gardes contre leur trahison, puisqu'ils se croient tout permis envers un hérétique. Combien n'eus-je pas à souffrir moi-même, dans mes courses, de la mauvaise foi de mes domestiques, que cependant j'avais choisis sur les renseignements les plus propres à me rassurer sur leur fidélité !

Les domestiques mexicains, surtout quand ils appartiennent aux races mêlées, sont le *nec plus ultrà* de la perversité. Quel que soit

le temps qu'ils aient passé dans un service, ils ne s'attachent jamais à leur maître, et, même après une vingtaine d'années, les dépouillent s'ils en trouvent l'occasion.

Ils sont d'une rouerie des plus dangereuses, ou d'une stupidité extrême, que parfois aussi ils affectent. Chaque parole qu'ils profèrent est un mensonge; mais cette mode est si générale au Mexique, même parmi la bonne société, qu'il ne faut pas trop la leur reprocher.

S'il existe bien des défauts et des vices dans les classes supérieures du Mexique, on y rencontre au moins nombre d'exceptions honorables; mais la populace n'y présente qu'un amas de crimes et les mœurs les plus honteuses, sans aucune bonne qualité qui puisse compenser tant de perversité. En elle se trouve accumulée toute la dégradation de l'esclave affranchi. Elle ne se plaît que dans l'anarchie des révolutions et dans l'anéantissement des lois, où elle a tout à gagner. Elle opprime enfin le pays, où l'ordre et la justice

n'existent que dans les programmes des diverses constitutions.

On connaît l'anecdote de l'aubergiste qui, cumulant l'office de juge avec sa profession, condamnait comme interprète des lois, ses propres méfaits comme hôte. On trouve au Mexique une semblable histoire qu'on pourrait intituler *le Brigand et le Juge en même personne*.

Un Anglais, homme robuste, fut attaqué par un *ladrone* (brigand) près de Queretaro; mais, plus fort que le maladroit voleur, il le désarme et le conduit devant l'*alcalde*, tout fier de son exploit. Mais quelle ne fut point sa surprise, lorsqu'en entrant chez le fonctionnaire, celui-ci se lève, et tend la main au prisonnier! « *Siéntese V., compadre* (Asseyez-vous, cher compère), lui dit-il affectueusement en lui offrant un *cigarrito;* qu'est-ce qui me procure l'avantage de vous voir? »

Le malencontreux Anglais, tout stupéfait, avait à peine ouvert la bouche pour conter son aventure : « Comment, s'écria l'*alcalde*,

comment, Monsieur, vous osez calomnier mon parent, mon compère, le témoin de ma femme! *Vaga V. con Dios*[1], ou.... » L'Anglais ne se le fit point répéter, et depuis il n'a plus conduit de *ladrones* aux juges mexicains.

[1] *Vaga V. con Dios* (Allez avec Dieu), formule polie usitée au Mexique pour mettre quelqu'un à la porte; ou pour refuser l'aumône à un pauvre.

CHAPITRE XIV.

Excursion aux ruines de Xochicalco et à la caverne de Cacahuamilpa.

L'état d'irritation des habitants de la république contre les étrangers, à cause des différends avec la France, rendait dangereuses les excursions éloignées de la capitale. Aussi me dissuadait-on d'en entreprendre, si ce n'est en nombreuse compagnie.

Peu au fait encore du pays, je me laissai persuader de m'associer à quatre étrangers pour aller voir la caverne de Cacahuamilpa récemment découverte[1], et que l'on considère comme le souterrain le plus étendu que l'on connaisse.

Ce petit voyage m'offrait en même temps l'occasion de visiter les *haciendas de azucar*

[1] En 1835.

(plantations de sucre), ainsi qu'une des antiquités les plus célèbres de la contrée, les ruines de Xochicalco.

On connaît les désagréments qui sont la conséquence d'une réunion trop nombreuse de voyageurs; on jugera des charmes que me procura la nôtre.

Nous partîmes de la capitale, mes quatre compagnons et moi, le 11 avril dans l'après-midi. Ces messieurs, dont un était Anglais et les trois autres Écossais, tous négociants, avaient choisi les vacances de Pâques pour admirer les merveilles de la grotte et se procurer une récréation.

Notre train consistait en six domestiques et deux mules pour le bagage. J'étais, selon ma coutume, armé jusqu'aux dents, et je vis avec satisfaction que ces messieurs avaient la plupart des fontes de pistolets à leurs selles.

On s'arrêta, le soir, à San Agostin de las Cuevas, à quatre *leguas* de la capitale, dans une assez bonne *posada*, pour y passer la nuit.

Mais ces messieurs ayant appris qu'un convoi partirait à onze heures du soir, pour Guernavaca, sous l'escorte de dragons, ne voulurent pas laisser échapper une rencontre aussi heureuse. On se remit donc en route, sans avoir égard à la fatigue de nos animaux.

Je vis alors à quels hommes j'avais affaire; mais, ne pouvant rien changer à l'état des choses, je me résignai à mon sort. Nous voici donc disposés en caravane, gravissant la cordillère sur des chemins impraticables, réglant notre marche sur le coche en l'honneur duquel l'escorte avait été requise. Mais le bon coche, quoique des plus solides et des plus lourds, ne put résister aux perfections d'une route mexicaine, et le voilà renversé et une roue en pièces.

Deux heures suffirent à peine pour aller chercher des *literas* à San Agostin, en remplacement du coche. Nous eûmes donc à attendre l'escorte, mes quatre compagnons s'obstinant à ne vouloir bouger sans leurs

vaillants protecteurs. Dans cet intervalle, j'eus l'occasion de m'assurer de l'état des armes que ces intrépides voyageurs portaient dans leurs fontes, car l'un d'eux en tira un petit flacon de brandy.

Nous passâmes, à trois *leguas* de San Agostin, au relais d'Ajusco, où on atteint le point le plus élevé de la cordillère; puis, à quatre *leguas* plus loin, dans un autre petit endroit nommé Guarda, célèbre par les brigandages qui se commettent dans ses environs. Il fallut traverser ensuite, après quatre autres *leguas* de marche, une forêt très-épaisse à Guichilaque. Quelque fatigante qu'ait été toute cette route, les quatre dernières *leguas*, de Guichilaque à Guernavaca, furent d'autant plus pénibles, que la fraîcheur de la nuit avait fait place à la chaleur la plus forte, et qui devenait d'autant plus insupportable que nous approchions des *tierras calientes*, en descendant la cordillère.

Enfin, nous arrivâmes, à onze heures avant midi, à la ville de Guernavaca, après avoir

fait avec les mêmes montures dix-neuf *leguas* en quatorze heures, sans leur avoir fait prendre un quart d'heure de repos durant les quinze *leguas* qui séparent cette dernière ville de San Agostin.

On se figurera facilement l'état dans lequel étaient ces pauvres animaux, quelque accoutumés qu'ils fussent à la fatigue. Car, quoique l'usage au Mexique soit de faire dix et même quinze *leguas* par jour avec la même monture, on ne les force pas au commencement du voyage, comme l'avaient fait mes vaillants touristes.

Les chevaux sont très-durement traités au Mexique, mais il semble que ce soit à leur avantage, puisqu'on en trouve de vingt-deux et même de vingt-six ans, aussi dispos et vigoureux que le sont chez nous ceux de six à huit.

La manière de voyager du Mexicain est de partir avant le jour, et de continuer sans relâche jusqu'à la station, qu'il tâche d'atteindre avant midi.

Une fois arrivé, on promène son cheval à peine deux minutes; on le débarrasse ensuite de sa selle et des autres parties de son harnachement, puis on le conduit, quelque échauffé qu'il soit, à la fontaine ou à une rivière pour y boire à volonté.

Rafraîchi, le cheval se roule sur le fumier ou sur le sable du *patio* (de la cour). On lui donne alors sans plus attendre sa ration de maïs, qui dans ce pays remplace l'avoine, et en même temps du foin. Ce pansement une fois fait, personne ne s'inquiète plus de l'animal jusqu'au lendemain matin. On lui donne alors une nouvelle ration, on le fait boire, et, après l'avoir essuyé avec un peu de paille, il est sellé, et ses fatigues recommencent pour ne cesser qu'à la station suivante.

C'est ainsi qu'arrivés à Guernavaca les *mozos* (domestiques) de nos quatre messieurs, après s'être occupés quelques instants de nos montures, s'étendirent sur leur *serapes*, et ne s'inquiétèrent plus ni d'eux ni de leurs maîtres.

La *mezon* (auberge) où nous descendîmes était des plus mal tenues; on ne pouvait pas même s'y procurer un verre d'eau. Entassés dans une seule chambre, nous étions loin de nous trouver à notre aise, surtout mes quatre compagnons, qui ne s'entretenaient que des mauvaises dispositions que les habitants de Guernavaca avaient de tout temps témoignées contre les étrangers.

Il est vrai que l'esprit de cette ville, qui peut contenir de 5 à 6,000 habitants, est des plus agités, et elle a été la scène de plusieurs *pronunciamientos* (révolutions).

Si l'état de nos montures l'avait permis, mes quatre héros auraient décampé sur-le-champ, ou plutôt rebroussé chemin pour la capitale, s'ils avaient retrouvé leur chère escorte.

J'étais surpris de cette pusillanimité dans des individus de deux nations aussi énergiques et courageuses que l'Angleterre et l'Écosse, et je fus à même de remarquer l'influence que les exemples du peuple chez

lequel on vit exerce sur les hommes même les plus jaloux de conserver leurs mœurs et leur caractère nationaux intacts.

Les alarmes de mes braves furent à leur comble, l'un d'eux ayant entendu un Mexicain s'écrier : *¡C-rr-jo, estranjeros!* Aussi un conseil fut tenu en mon absence, où l'on décida que l'on partirait le lendemain de très-bonne heure, pour se rendre directement à la caverne de Cacahuamilpa, sans s'arrêter pour visiter les ruines de Xochicalco.

Ce plan n'étant pas celui que je m'étais tracé, je déclarai nettement que je m'exposerais à voyager seul, plutôt que de renoncer à cette intéressante visite à cause de leur pusillanimité.

Nous partîmes, le 13, pour la *hacienda* de Temisco, distante de deux *leguas* de Guernavaca. Le chemin qui y conduit est un ravin profond que rendent encore plus difficile les pierres et les rochers dont il est obstrué.

Nous fûmes reçus avec prévenance par le propriétaire de cette *hacienda*, sur une lettre

de recommandation que lui présenta un de nous, et il nous montra sa belle plantation de sucre dans tous ses détails.

J'y trouvai une des nombreuses preuves qu'au Mexique c'est dans la fertilité du sol qu'il faut chercher la véritable richesse; c'est-à-dire dans l'agriculture qu'ont fait si long-temps négliger les mines sur lesquelles s'était portée toute l'industrie du pays.

Les troubles civils ayant diminué les produits qu'on trouvait dans l'exploitation des métaux, les mines sont aujourd'hui presqu'entièrement passées dans les mains de compagnies étrangères; il en résulte que toute la contrée se trouve exposée à sa ruine : conséquence qu'elle n'eût point eue à redouter, si les ressources moins brillantes, mais plus sûres, que présente la culture du sol n'avaient été de tout temps dédaignées.

Malgré des circonstances aussi défavorables, malgré l'anarchie de la contrée et l'oisiveté de ses habitants, on peut se former une idée des ressources que ce pays merveilleux

possède, en pensant qu'il existe de simples fermes, comme celle de Temisco, qui produisent chaque année jusqu'à 22,000 *panes de azucar* (pains de sucre), dont chacun pèse de 11 à 12 kilogrammes, et dont l'*arroba* (environ 12 kilogr. 5 hectogr.) se vend sur place, à raison de 2 *pesos* (11 fr.), ce qui donne un revenu brut annuel de 40,000 *pesos* (220,000 fr.). Cette plantation n'est même pas encore une des plus considérables; mais le sucre que l'on y produit est le plus blanc et le plus beau que l'on puisse trouver sans qu'il ait été raffiné, ce qui est particulièrement dû à la qualité de la terre dont sont faits les vases qui servent à le filtrer.

Les procédés suivis pour la fabrication du sucre sont les mêmes que ceux que j'ai décrits dans mon *Voyage à la Havane*, si ce n'est que les moulins de cette *hacienda*, qui se trouve située près d'une petite rivière, sont mùs par l'eau et non par des animaux.

La différence principale est dans les frais de production, les plantations de la Havane

étant cultivées par des esclaves, tandis que celles du Mexique le sont par des ouvriers libres, hommes des plus insoumis et des plus pervers, surtout dans cette partie du territoire, au midi de la capitale, foyer perpétuel de révolutions, et où les Indiens sont trop rusés pour se laisser prendre par les subtilités que les propriétaires employent dans les départements éloignés.

L'ouvrier ne travaille donc ici qu'autant que la faim l'y porte ; il ne reconnaît aucune supériorité à celui qui l'emploie, et l'abandonne ainsi que son travail, qu'il soit achevé ou non, dès qu'il peut se livrer à ses passions dominantes, le jeu et la boisson. Quiconque a été à même de connaître le caractère du bas peuple mexicain, trouvera la sévérité dont les Espagnols usaient envers eux, motivée sous bien des rapports, et ne s'étonnera pas que les hommes employés à la fabrication des objets de première nécessité, telle qu'à celle du pain, fussent traités en prisonniers, sans pouvoir sortir d'un pareil établissement.

Malgré toutes ces entraves, la différence entre la production de la Havane et celle du Mexique n'est que de 17 p. 0/0. Les frais de travail de l'esclave montent à 33 p. 0/0; ceux de l'ouvrier libre s'élèvent à 50 p. 0/0[1].

Notre hôte, après avoir fait les honneurs de son établissement, nous fit encore ceux de sa table, qui, en raison de la célébration du Vendredi-Saint, n'était servie que de maigre.

Nous assistâmes à Temisco aux cérémonies religieuses de ce jour, et ce fut avec regret que j'y remarquai la même pompe, ou plutôt l'étalage dont j'ai déjà parlé dans d'autres occasions, et qui, surtout dans les campagnes, se retrouve tel qu'il existait en Europe au moyen âge.

J'avais déjà pu faire ces observations, le soir précédent à Guernavaca, au sujet d'une procession où les costumes copiés de la Bible,

[1] A l'île de Cuba, on évalue le coût d'un esclave travaillant dans les plantations à 1 réal (68 cent.) par jour; tandis que le salaire de l'ouvrier libre dans les *haciendas de azucar* du Mexique s'élève à environ 4 réaux (2 fr. 75 c.)

pour représenter les mystères, étaient aussi fantastiques que l'habillement blanc des vierges indiennes était grotesque avec leurs visages basanés.

Je pris à Temisco la liberté de me séparer de mes aimables compagnons, que je devais retrouver à la *hacienda* de San Gabriel, éloignée de huit *leguas*, où ils voulaient se rendre directement, pendant que je ferais un détour de trois *leguas* pour voir les ruines de Xochicalco. Je laissai mon train avec eux, croyant épargner un peu de chemin à mes pauvres animaux, et je partis, à trois heures de l'après-midi, accompagné d'un guide que le *hacendero* m'avait fourni. Le chemin inégal et aride, au milieu de pierres et de rochers, sans arbre ni autre verdure, me rappelait les environs de Bethléem dans la terre sainte. Cette ressemblance devint des plus frappantes, lorsque je rencontrai dans ce désert, après un trajet d'environ deux *leguas* et demie, une petite rivière très-peu profonde, mais dont le lit était si large, qu'elle formait de petits

îlots qui, cultivés par les Indiens d'un village voisin, se présentaient comme des oasis, semblables à celles nommées les Jardins de Salomon, non loin des étangs célèbres creusés par ce roi dans les environs de Bethléem.

Quel contraste offre au milieu de l'eau cette verdure, avec les rivages arides et élevés de la rivière, qui cependant sont couverts de quelques arbres dont l'eau dans la saison des pluies a mis à découvert les racines énormes !

Enfin j'arrivai après un trajet de trois *leguas* de la *hacienda* à un endroit entièrement peuplé par des Indiens. J'eus beaucoup de peine à me procurer un guide pour les ruines, toute la population étant occupée à tresser des guirlandes de fleurs pour les fêtes. J'essayai d'engager par des prières le *juez de paz* qui dirigeait ce travail, de m'en procurer un; mais mes bons Indiens, malgré leur politesse, se mirent à me rire au nez : *No hay* (Il n'y en a pas), réponse favorite de l'Indien pour tout ce qu'on lui demande.

Je tentai alors un autre moyen qui m'avait

souvent réussi en Orient; je le pris sur le ton des bons vieux temps espagnols, et de suite j'en recueillis les fruits.

On fit donc appeler un Indien, mais des plus répugnants, couvert d'un exanthème bleu, maladie très-commune chez les Indiens, que l'on appelle alors *tintos*. Cette éruption est contagieuse et on ne connaît pas de remède pour la guérir. De même que chez les Indiens du nord de l'Amérique, il fallut passer par les poignées de main que le nouveau venu donna à toute la compagnie, en même temps qu'il récitait une sorte de chant auquel les autres répondaient alternativement, ce que mon guide de Temisco me dit être l'*Ave Maria* en langue mexicaine. Ces compliments et cérémonies achevés, et le prix que j'aurais à lui payer fixé, nous nous mîmes enfin en route, l'Indien avec ses sandales courant plus vite que nos animaux.

CHAPITRE XV.

Suite de l'excursion à Xochicalco et à Cacahuamilpa.

A une demi-*legua* du petit village indien nommé, je crois, San Agostin de Detlama, paraît au milieu d'autres montagnes plus élevées, celle sur laquelle est construit l'ancien temple fortifié de Xochicalco.

Cette montagne n'est pas, comme la pyramide de Cholula, un ouvrage de l'art; la main de l'homme n'a servi qu'à donner à Xochicalco une forme régulière, en y pratiquant les terrasses murées et pavées qui s'étendent obliquement en plusieurs étages le long de la montagne.

Arrivé avec assez de peine au sommet à travers les décombres, je fus surpris à l'aspect d'un monument dont la régularité, je puis même dire le goût, donnent une haute idée

du degré de perfection que la nation qui l'a élevé a dû posséder dans les arts, et dont les détails rappellent une certaine analogie avec les édifices des anciens peuples du nord de l'Afrique.

Ce monument, placé sur la plate-forme qui est au sommet de la montagne, consiste dans un édifice carré, composé d'énormes carreaux de basalte.

Sa forme est des plus régulières, et chacune de ses façades présente près de 19 mètres d'étendue. La hauteur de ce qui en existe encore est de 4 à 6 mètres, selon la quantité de décombres qui entourent sa base.

On dit que ce monument se composait, il y a encore peu d'années, de sept étages, dont les six supérieurs, construits avec les mêmes matériaux, étaient tout à fait de même forme, et offraient des sculptures semblables à celles du seul qui existe.

J'avoue mes doutes à cet égard, la paresse des Mexicains rendant improbable qu'ils eussent cherché à transporter en pareille quantité des pierres d'une aussi forte dimension,

puisqu'elles portent près de 2 mètres de longueur sur 1 mètre de hauteur; et celles qu'on voit sur le sol sont loin de suffire pour faire croire à une pareille élévation.

Les murs du monument sont couverts de figures d'hommes et d'animaux de grandeur naturelle, que je considère non comme des hiéroglyphes, mais comme les images de leurs souverains, de leurs prêtres et de leurs idoles. Le reste n'offre qu'une sorte d'arabesques, toutes égales entre elles, et qui ne sont que pour l'ornement, sans présenter aucun sens caché ou figuré. Ce qui me frappa le plus, c'est que les hommes sont représentés assis à l'orientale, ayant les jambes croisées.

J'aurai occasion de revenir sur les monuments antiques du Mexique, et sur la vraisemblance de relations directes, dans les temps les plus reculés, entre le nord de l'Afrique et le Mexique.

Mais il me paraît peu probable que la construction de ces édifices appartienne à une ère si éloignée.

Le monument de Xochicalco, quelle que soit sa perfection, ne décèle pas néanmoins un degré d'art plus élevé, que ne l'offrent les ouvrages des Aztèques, nation que les Espagnols trouvèrent occupant le Mexique lors de la conquête.

Les masques que l'on rencontre dans les tombeaux de ces derniers, sont travaillés avec autant et même plus de soin et d'art que les sculptures de Xochicalco, et la régularité dans la taille des pierres qu'on admire dans ce monument se retrouve dans d'autres ouvrages des Aztèques. C'est leur type que l'on reconnaît dans les figures sculptées sur les pierres de Xochicalco ; et la parure et les ornements sont les mêmes que ceux que l'on trouve à Mexico, sur la *piedra de Sacrificios* du temple de Huitlipuchtli, dieu de la guerre, et qui fut détruit par Cortès.

Je crois donc pouvoir attribuer ce monument aux Aztèques, ou du moins à une nation de race asiatique.

Je visitai ensuite les souterrains qui existent

au milieu de la montagne et que les Indiens disent très-profonds. J'y avançai autant que l'obscurité me le permit.

Les Indiens appellent les ruines de Xochicalco, *el Castel;* mais la destination probable de ce monument était sans doute, comme tous ceux de ce genre, de servir de temple.

Ayant encore huit *leguas* à faire pour me rendre à San Gabriel, et le soir approchant, il me fallut quitter ce lieu si rempli d'attraits.

La route passe par un terrain montagneux, mais couvert d'une végétation des plus riches, et plein de trésors pour le naturaliste.

Mais bientôt la contrée reprit son aspect stérile, et je reconnus sur mon passage les ruines immenses d'anciennes villes et habitations, par les fondements carrés, nommés *tortas*, dont le sol était couvert et qui ressemblaient parfaitement à ceux du même genre que l'on voit dans la capitale, près de la porte qui conduit à Guadalupe.

On peut juger par le nombre de ces ruines, qui se retrouvent encore dans d'autres parties

de la *tierra caliente*, de la population énorme que devaient renfermer ces contrées.

Je ne doute donc nullement de l'exactitude des assertions de Cortès, et des écrivains contemporains de la conquête, lorsqu'ils parlent des armées nombreuses d'Indiens que les Espagnols eurent à combattre, ou de celles qui leur servaient d'alliés.

Mais si la gloire des conquérants en reçoit un plus grand lustre, le blâme qui retombe sur eux et sur leurs successeurs, d'avoir changé en déserts des lieux habités par l'homme, n'en est que plus fondé.

Un orage qui approchait mit fin à mes réflexions.

Quiconque a été témoin, sous le tropique, de la force de ces phénomènes, des ouragans et des averses qui les accompagnent, de la fréquence et de l'éclat des éclairs, du bruit étourdissant d'un tonnerre continuel, comprendra nos efforts pour gagner un gîte. Nous le trouvâmes dans un village indien, où mon guide de Temisco avait heureusement un ami.

Il était impossible de nous mettre en route dans la nuit par ce temps affreux. Ces Indiens étaient de bonnes gens, mais des plus stupides, et don José, mon hôte, ne possédait, par un heureux hasard, rien de cette finesse dangereuse que l'on trouve parfois chez les Indiens, mais la remplaçait comme de droit par une *tonteria* (bêtise) sans bornes.

Après que sa femme m'eut préparé un petit souper à l'indienne, composé de *chile*, de *frijoles* et de *tortillas*, que la faim me fit trouver délicieux, il m'établit dans un trou, sorte de cave humide, où je trouvai deux bancs en bois dont je formai mon lit.

Don José me promit d'avoir soin de nos animaux, et la fatigue me fit bientôt oublier la douceur de mon lit et une collection entomologique des plus belles, qui aurait fait les délices de tout naturaliste. Vers minuit, je fus agréablement réveillé par un petit concert charmant de tous les chiens du village, dont chaque maison indienne possède généralement une demi-douzaine; je me crus transporté à

Constantinople, où un seul de ces artistes quadrupèdes réveille par un *solo* le talent de ses collègues, ce qui forme un *tutti* ravissant.

Le soleil, malgré l'orage de la veille, dorait déjà depuis longtemps l'horizon le plus pur, lorsque je quittai mes bons hôtes, qui restèrent satisfaits de ma reconnaissance. J'avoue que je payai moins le gîte qu'ils m'avaient accordé, que leur délicatesse de ne m'avoir pas dévalisé. En effet, malgré sa passion pour le vol et d'autres aimables qualités, l'Indien est moins à craindre que beaucoup d'habitants de la même contrée, au teint moins foncé, chez lesquels on ne pourrait sans danger dormir isolé comme je l'avais été chez le bon don José.

J'arrivai de bonne heure, sans autre aventure, à la *hacienda* de San Gabriel, plantation de sucre appartenant au même propriétaire que celle de Temisco, et d'un produit encore plus considérable.

Malgré mon détour et mon arrivée tardive, je m'y trouvai avant mes compagnons, qui,

s'étant égarés de leur route dans la nuit, ramenèrent les animaux dans un état déplorable.

Mais aucune considération ne pouvait les arrêter; ils partirent le même soir pour le *rango* (ferme) de Michiapa, dont le propriétaire avait découvert la grotte. Je les suivis encore cette fois, mais fixé sur le parti que j'avais à prendre pour le retour.

Après une mauvaise nuit passée dans le *rango*, nous le quittâmes à l'aube du jour, pour nous rendre à la grotte, qui n'en était éloignée que de deux *leguas*.

L'entrée de la caverne se trouve au milieu des montagnes; elle est spacieuse, et une pente assez rapide, qui va en s'élargissant, conduit en peu d'instants dans le souterrain le plus colossal qui me soit connu. Rien n'égale les merveilles que présente son aspect, surtout près de l'entrée, où un reste de clarté permet d'admirer cette voûte immense dans son ensemble, tandis que plus loin, l'effet que produit la lumière des torches sur ces masses énormes, n'est que partiel.

La largeur du souterrain est à son commencement d'environ 90 mètres, en avançant dans ses immenses galeries elle ne diminue qu'insensiblement. Sa hauteur dans cet endroit m'a paru dépasser de beaucoup sa largeur.

Nous parcourûmes plus dix kilomètres de la grotte sans en trouver le fond; nous avions eu la précaution de nous munir de ficelles pour en retrouver la sortie. On y voit des stalactites énormes, de la plus grande blancheur et des formes les plus fantastiques. Le thermomètre, qui marquait 28° centigr. à l'entrée de la grotte, s'éleva, dans son intérieur, jusqu'à 33° à l'endroit le plus distant où nous étions parvenus. Nous passâmes près de quatre heures dans cette grotte immense; puis nous reprîmes la route de San Gabriel sans retourner au *rango*, et j'eus l'honneur d'y faire mes adieux à mes quatre intéressants compagnons de voyage, qui, pour éviter le terrible Guernavaca, se rendirent à la capitale par un détour.

Je ne voulus plus continuer ma route en compagnie de ces forcenés, et je préférais m'exposer à la rencontre de brigands qu'à leur société.

Le lendemain donc je repris lentement le chemin de la *hacienda* de Temisco, où je passai quelques heures, et j'arrivai le même soir à Guernavaca, d'où je partis à la fin du jour suivant, pour me rendre à la capitale.

J'avais eu l'imprudence de prendre avec moi, sur la recommandation de mon hôte de Guernavaca, une escorte de trois *mozos*, qu'il me donna pour des hommes sûrs, et qui me le prouvèrent en mettant à mes trousses des brigands avec lesquels ils s'entendaient, et qui, profitant de l'obscurité de la nuit, me suivirent, entre la Garda et Ajusco, pendant deux ou trois *leguas*, comme je pus le reconnaître à la lueur de leurs cigares.

Je n'évitai leur attaque qu'en faisant marcher mes trois hommes devant moi sur une seule ligne, et en les empêchant d'allumer leurs cigares, ce qui devait servir de signal aux autres brigands.

La crainte de mes armes, d
naçai au moindre signe de tr
reste, et j'atteignis sain et sauf S
las Cuevas, d'où je renvoyai ma

J'arrivai dans la matinée à l
une absence de huit jours, et j
quarante-huit heures mes co
voyage, malgré qu'ils eussent t
chevaux.

CHAPITRE XVI.

Excursion aux mines de Real del Monte.

Je visitai, au commencement de juin, les mines de Real del Monte, ayant à lutter, dans cette autre excursion, avec le mauvais temps, la saison des pluies ayant commencé. Les matinées sont alors des plus belles, mais la chaleur est étouffante. Vers les trois heures de l'après-midi le temps change, et il survient des orages accompagnés d'averses, qui ne cessent que dans la soirée.

Grâce à l'expérience acquise lors de la visite de la grotte, je me gardai bien d'aucune compagnie, et partis suivi d'un seul domestique. La route de Real del Monte passe par Santa Maria Guadalupe et San Cristoval; elle longe la rive du lac de Tezcuco à l'ouest. Là, le terrain est plat et pierreux, et la végétation chétive; on n'y rencontre que des cactus,

mais des formes les plus variées. Je m'arrêtai à onze *leguas* de la capitale, à Tecama, où l'eau me parut imprégnée de substances minérales.

A commencer de cet endroit le sol devient montueux et couvert de débris de pierres, de poterie et d'obsidienne, uniques vestiges laissés par les nombreuses populations indiennes qui, avant la conquête, couvraient ces parages, éloignés de deux ou trois *leguas* seulement des célèbres antiquités de San Juan de Theotihuacan, qui se trouvent à l'est de la route.

Je passai, à six ou sept *leguas* de Tecama, par San Mateo, village considérable, situé sur le bord d'une plaine très-étendue et entourée de montagnes. Il me fallut parcourir sept *leguas* pour la traverser.

J'eus occasion, dans ce long trajet, d'observer plusieurs de ces effets d'optique particuliers aux plaines. Je me croyais donc constamment au pied des montagnes qui forment la limite de cette vaste étendue, tandis que j'en étais encore à plusieurs *leguas*. Mais le phénomène

qui frappe le plus, c'est celui du mirage, qui fait paraître des lacs, des eaux là où peu après on passe à pied sec. L'illusion est si complète, que l'on croit voir le reflet des arbres, des maisons dans l'eau, qui s'évanouissent quand on s'approche.

Enfin nous atteignîmes, brûlés par le soleil, la fin de cette plaine interminable, le pied de cette cordillère dont l'aspect avait été si trompeur, et nous changeâmes les ennuis d'une route monotone contre la fatigue des montagnes. Nous eûmes à gravir pendant près de trois *leguas* par les ravines les plus difficiles. Laissant Pachuca à notre gauche, il fallut monter la Cuesta Blanca, rocher si escarpé, que nous fûmes obligés de descendre de nos montures et de les mener en lesse.

Après bien des difficultés nous arrivâmes au sommet de la montagne, qui présentait les sites les plus romantiques, pleins d'une beauté sauvage, qu'on ne voit que rarement au Mexique. Je trouvai, à ma grande surprise, après avoir franchi la cime de la montagne, une

chaussée construite avec toute la perfection que les Anglais ont coutume de donner à leurs routes. Nous la suivîmes, et elle nous conduisit dans une vallée, ou plutôt un caisson, qui renfermait le but de mon voyage : Real del Monte, entourée d'une riche verdure. Cette petite, mais jolie ville, est entièrement construite dans le style anglais, avec des combles à pignon et de hautes cheminées, et non dans le goût oriental si monotone des maisons mexicaines, avec leurs toits plats et leur fatigante régularité.

J'oubliai mes fatigues et l'exténuation occasionnée par la raréfaction de l'atmosphère, dans une élévation de plus de 2,700 mètres au-dessus de la mer. A cette vue désirée, je me croyais de retour en Europe, loin de ce nouveau monde si riche, si fertile, mais généralement d'un aspect si triste, si dénué des charmes de la variété.

Je dus à la complaisance de M. Rule, directeur des mines de la compagnie anglaise de Real del Monte, toutes les facilités pour

examiner l'intéressant établissement dont la prospérité, malgré tant d'entraves, est due à son activité et à son administration judicieuse. Ayant eu occasion, par la suite, de voir les mines de Guanaxuato, je me trouve à même de comparer les deux procédés différents suivis par les compagnies anglaises dans l'exploitation des mines du Mexique. Dans celles de Guanaxuato, sur lesquelles j'aurai occasion de revenir, on a continué le mode mexicain : mineurs, ouvriers, instruments, tout est du pays, et il n'y a que les principaux employés qui soient Anglais.

Les mines de Real del Monte, au contraire, sont entièrement établies sur le pied anglais, et on y emploie les ressources immenses que cette nation possède en mécanique et en industrie. Quoique la masse des ouvriers soit composée d'indigènes, ils sont conduits et surveillés par un certain nombre d'Anglais.

Sans faire pour le moment la comparaison de ces deux systèmes si différents, suivis à Guanaxuato et à Real del Monte, j'essayerai de

donner quelques détails sur celui mis en pratique dans ce dernier endroit.

Le plus grand obstacle dans l'exploitation des mines, est l'eau souterraine qui remplit les excavations aussitôt que l'on est parvenu à une certaine profondeur; il en résulte un travail continuel pour l'en retirer.

On emploie à cet effet, à Real del Monte, une pompe d'épuisement mue par la vapeur, en même temps que l'on a donné une issue encore plus simple à l'eau, par un canal percé dans la montagne où les mines se trouvent. Cependant, malgré ces précautions, elle s'élève quelquefois jusqu'au-dessus des genoux. Cette eau est des plus fraîches et des plus limpides.

On descend plus de 30 échelles, d'une longueur totale de 215 *varas*, dans le puits principal (perpendiculaire), avant d'arriver aux galeries (mines horizontales), appelées en anglais *cannons*, où on exploite le minerai; quelques-unes d'entre elles sont longues de plusieurs milles et communiquent avec les autres.

Ces mines sont classées d'après l'épaisseur de la veine et la richesse de la matière.

Il y a quatre galeries principales dans la mine de Dolores dont je m'occupe actuellement.

Le *cannon del Jubileo*, qui s'étend sur une veine large de 5 *varas*, composée de porphyre, de quartz et de sulfure d'argent.

Le *level de Guadalupe*, dont la direction est vers le sud, est à 12 *varas* au-dessus des premières.

Il faut encore descendre 42 *varas* pour arriver au *cannon de San Juan*, qui s'étend vers l'ouest dans une longueur de 90 *varas*, et où l'on trouve parfois l'argent natif; mais, pour l'ordinaire, il est mêlé avec les substances que j'ai citées en parlant du *cannon del Jubileo*.

Enfin, 27 *varas* plus bas, se trouve le dernier *cannon*, celui de *Santiago*, dont la veine est si dure, que la séparation de la roche offre le plus de difficultés.

Le puits perpendiculaire est creusé à 5 *varas* au-dessous du dernier *cannon*.

Les employés nommés capitaines des mines, qui en dirigent l'exploitation et sont chargés du contrôle, sont tous des Anglais du comté de Cornouailles, partie de l'Angleterre où l'on s'occupe le plus de métallurgie.

Les Indiens qui travaillent dans les mines y passent généralement de huit à douze heures par jour, et même plus. Leur salaire est, selon leur âge et leur force, de 2 à 8 réaux, mais le plus souvent de 4 réaux (2 fr. 75 c.). Ils reçoivent en outre la huitième partie du minerai qu'ils détachent, et de 10 à 120 *pesos* (55 à 660 fr.) pour chaque *vara* de profondeur qu'ils avancent dans le roc (la puissance du filon étant de 2 *varas*).

Cette récompense se règle sur la richesse de la veine, de sorte qu'elle augmente quand la veine est pauvre, pour dédommager les ouvriers du peu de profit qu'ils retirent du huitième qui leur revient.

Presque toujours cinq ou six ouvriers s'associent pour travailler ensemble à un filon, et ce nombre et la dureté du roc rendent

leur gain bien moins considérable qu'on ne le supposerait, d'autant plus qu'ils sont obligés de se fournir eux-mêmes de chandelle, et de poudre à canon pour faire sauter le roc.

Les instruments dont ils se servent sont tous de fabrique anglaise, et leurs longs marteaux, qu'il faut manier avec les deux mains, sont les mêmes que ceux dont on se sert dans les mines de l'Angleterre; il n'y a que les marteaux à manche court et les pointes au moyen desquelles on pratique dans le roc les trous pour la poudre qui doit le faire sauter, qui soient faits au Mexique.

On transporte le minerai le long des galeries, sur des brouettes, jusqu'au puits principal; là, on le monte dans des sacs à l'aide de la machine à vapeur.

La population entière de Real del Monte et de ses environs, forte de 2 à 3,000 âmes, ne tire son existence que du travail des mines et des établissements qui en dépendent. Aussi, depuis l'enfance, l'ouvrier passe presque sa

vie entière dans les ténèbres; car il ne sort que la nuit de ces souterrains, où il travaille à demi nu, et souvent une partie du corps dans l'eau.

On ne voit que peu de vieillards parmi eux, ce qu'il faut attribuer autant aux fatigues qu'aux dangers auxquels ils sont exposés. Il est rare, cependant, qu'ils soient victimes des éboulements; mais le peu de précaution qu'ils prennent pour faire sauter le roc leur est souvent funeste : si la poudre tarde tant soit peu à faire explosion, ils s'approchent pour s'assurer que la mèche qui doit l'enflammer n'est point éteinte, et ils en acquièrent bientôt l'affreuse certitude. Les accidents de cette nature sont si fréquents, qu'ils n'excitent aucune sensation, et que la direction se borne alors à payer 7 *pesos* pour l'inhumation.

Ces ouvriers, malgré leur vie pénible et leur état dangereux, sont gais et contents. Ils ont l'habitude d'attacher le visiteur à une échelle, pour l'obliger à leur faire un petit cadeau.

La veine principale qui forme la richesse

de Real del Monte s'appelle la *Biscayna*. Quoiqu'on l'exploite depuis deux siècles, elle est loin d'être épuisée.

Le minerai, détaché du roc et tiré hors des mines, est soumis aux procédés si intéressants au moyen desquels on sépare l'argent des autres substances avec lesquelles on le trouve combiné.

On appelle au Mexique les établissements où se fait cette opération, *haciendas de plata* ou *de beneficio*, pour les distinguer des *haciendas de campo*.

La plus considérable des *haciendas* de la compagnie de Real del Monte, est celle de Regla, éloignée de près de 5 *leguas* de la ville; on y parvient par une chaussée magnifique, qui ne le cède en rien aux meilleures routes (*turnpike-roads*) de l'Angleterre, et qui fut établie aux frais de la compagnie anglaise de Real del Monte.

La *hacienda* de Regla, située dans un ravin, dans un site des plus romantiques, est entourée de rochers immenses de basalte,

et près d'une petite rivière qui, à peu de distance de la *hacienda*, forme une des merveilles de la nature, la cascade de Regla.

Les eaux, ayant pris leur cours entre deux rochers élevés, tombent de la hauteur peu considérable d'environ 10 mètres, mais au milieu de fractions de rochers, qui par la forme qu'elles affectent et qui leur donne l'aspect de poutres longues et minces, ainsi que par le désordre imposant dans lequel la nature les a placées, doivent présenter un spectacle des plus frappants lorsque le tout est couvert d'une masse d'eau considérable.

Les fabriques de la *hacienda* de Regla, par leur étendue, sont dignes de la richesse des anciens propriétaires et des efforts que ne cesse d'y déployer la compagnie anglaise.

Il existe deux méthodes principales de traitement pour séparer l'argent des substances avec lesquelles il se trouve combiné. Toutes deux s'emploient à la *hacienda* de Regla.

La première est celle à l'aide du feu, telle

qu'elle est en usage dans les mines de l'Europe, où le minerai, écrasé en poudre et mêlé avec de la litharge, du fer, et d'autres substances, est soumis dans des fourneaux à l'action d'un feu de charbon, qui le fond et absorbe les autres parties, excepté l'argent, qui en sort mêlé avec le plomb, qu'on en sépare ensuite au moyen du procédé de la coupellation. Les Allemands, les Saxons surtout, sont fort experts dans cette méthode; aussi en sont-ils presque exclusivement chargés au Mexique. Elle est trop connue pour qu'il soit nécessaire d'entrer ici dans de plus grands détails; je remarque seulement que le fer qu'on emploie dans cette opération, est trouvé dans les environs mêmes de Real del Monte, où les 12 *arrobas* (à peu près 150 kilogrammes) ne coûtent que 12 réaux (8 fr. 40 c.); ce qui prouve que l'opinion répandue de la rareté de ce métal au Mexique est erronée.

L'autre procédé, qui est particulier à cette contrée, et dans lequel les Espagnols excel-

lent, est celui de l'*amalgamacion en el patio*, qui se fait principalement à l'aide du mercure, en raison de sa qualité de s'allier à l'argent préférablement à d'autres substances; de sorte qu'il ne reste plus ensuite qu'à opérer la séparation des deux métaux. Mais le prix élevé du mercure ne permet d'employer cette méthode que pour le minerai pauvre; celui où l'argent se trouve en quantité plus considérable, est exposé, avec plus de profit, à l'action du feu.

Le minerai est réduit en poudre comme pour la fonte, au moyen de pilons qu'un cylindre armé de pointes et mu par l'eau relève alternativement. On le soumet ensuite à l'action de deux rouleaux en métal, qui en perfectionnent le broiement; enfin, il reçoit le degré de ténuité nécessaire sur les *arastros* où on l'expose, mêlé avec de l'eau, au frottement de quatre pierres de porphyre que l'eau fait tourner sur des ronds en pierre de 2 à 3 mètres de diamètre.

On sèche ensuite cette masse dans des appareils nommés *lameros*, et ce n'est qu'alors que l'on peut juger de la proportion dans laquelle l'argent se trouve mêlé dans le minérai aux autres matières ; on règle là-dessus la quantité d'autres substances avec laquelle on doit agir pour opérer l'amalgamation de l'argent avec le mercure.

La poudre du minerai, détrempée de nouveau avec de l'eau, est donc mêlée, d'après ces indices, avec une certaine quantité de sel, de pyrite de cuivre calciné, et particulièrement de mercure.

On forme de cette masse des *tortas* (tourtes) de 20 à 40 mètres de diamètre, et de 30 à 60 centimètres d'épaisseur, que l'on étend dans une cour (*en el patio*). C'est pourquoi l'on désigne le plus souvent la méthode de l'amalgamation simplement par le nom de *el patio*.

Sur cette masse ainsi apprêtée ; l'on fait passer, après deux ou trois jours, une troupe de dix à douze mulets, qui la foulent et la re-

muent un jour entier avec leurs pieds, afin d'opérer le mélange intime des substances que l'on a jointes au minerai.

On répète cette opération, mais toujours à deux ou trois jours d'intervalle, durant lesquels les matières étrangères qui se trouvent combinées dans le minerai à l'argent, se décomposent, et permettent ainsi à ce métal de s'amalgamer avec le mercure, et de former ce qu'on appelle la *limadora* (l'union de ces deux métaux).

On continue ainsi pendant près de cinquante jours, durant lesquels la *torta* est alternativement foulée par les mules et abandonnée au repos, ou plutôt à l'action qui se développe dans la masse.

Pour connaître le point où en est l'opération, l'*azoguero* (l'employé qui la dirige) examine de temps en temps la masse, au moyen d'une écuelle en bois nommée *hicara*, dans laquelle il en détrempe une petite partie avec de l'eau. Il juge alors, par le plus ou le moins de *limadora* qui reste au fond, et par la quan-

tité d'autres matières qui surnagent et qu'on nomme *pella*, s'il doit encore ajouter de l'une ou de l'autre substance.

Les *azogueros* (du mot *azogue*, mercure) sont Espagnols ou Mexicains; car eux seuls ont l'expérience et le coup d'œil nécessaires pour juger des progrès d'une opération si coûteuse, et qu'il est urgent d'achever le plus tôt et avec le moins de frais possible. Ils doivent surtout chercher à économiser le mercure.

Lorsque l'*azoguero* reconnaît que *la torta es rendita* (que l'amalgamation est parfaite), il ajoute à la masse une nouvelle quantité de mercure, pour former *el baño* (le bain), c'est-à-dire pour réunir ensemble les différentes parties de *limadora* dispersées dans la masse.

On débarrasse ensuite l'amalgame d'argent et de mercure que l'on a obtenu, des autres substances avec lesquelles il se trouve mélangé dans la *torta*, en exposant toute la masse à l'action de l'eau dans des *lavaderos* (réser-

voirs carrés), où des hommes la foulent de leurs pieds. L'amalgame descend alors au fond de la cuve, tandis que les substances qui surnagent sont emportées par l'eau.

Il ne reste plus alors qu'à séparer l'argent du mercure. On arrive à ce but en comprimant ces deux métaux combinés dans des sacs de canevas d'une forme cylindrique. Le mercure, par l'effet de cette pression, sort en grande partie par les pores de l'étoffe. On fait ensuite, avec ce qui reste dans le sac, des pains de forme triangulaire, nommés *bollos*, que l'on expose à l'action du feu, puis à une sorte de distillation pour vaporiser complétement le mercure qui est encore uni à l'argent.

Chaque *bollo* tient cinq marcs et deux onces d'argent [1]. La perte du mercure dans le procédé d'amalgamation, à Regla, est des plus considérables, et elle est calculée à environ

[1] Le marc d'argent vaut 8 *pesos* 2 réaux (45 fr. 37 c.). Le titre de l'argent s'indique, au Mexique, par *dineros* à 28 *granos*.

80 p. 0/0, et celle de l'argent à 7 ou 8 p. 0/0.

Le mercure qui vient d'Espagne dans des bouteilles de fer, dont quatre en contiennent 75 livres (poids d'Espagne), se payait au Mexique 120 à 150 *pesos* (660 à 825 fr.) les 100 livres.

CHAPITRE XVII.

Retour de Real del Monte par San Juan de Teotihuacan.

La plupart des mines de Real del Monte et de ses environs appartiennent au comte de Regla, mais elles sont exploitées par une compagnie anglaise, qui doit supporter à elle seule les frais considérables que l'introduction du système anglais y occasionne.

Cette compagnie jouit de tous les revenus jusqu'à ce qu'elle soit rentrée dans ses fonds. Il n'y a que les profits éventuels qui devront être répartis entre le propriétaire et les fermiers, le comte ayant alors droit à treize parties sur vingt-quatre, et la compagnie à onze seulement.

Quoique cet arrangement paraisse favoriser la compagnie, les frais énormes dans les-

quels elle s'est vue entraînée, et que la riche Albion pouvait seule fournir, ne lui laissent d'espoir que de bénéfices dans l'avenir.

Le profit pour le comte est encore plus éloigné; mais il faut considérer qu'il n'aurait pu tirer aucun parti de ses mines, puisque la dépense pour les remettre en état était au-dessus des forces d'un particulier quelque riche qu'il fût, et que, d'ailleurs, l'affaire est sure pour lui ou ses héritiers, sans qu'il ait couru aucun danger, ni éprouvé de difficultés pour les capitaux. Ceux de la compagnie ont été absorbés par les frais d'achat, de transport et d'installation des machines à vapeur et des autres instruments; par l'établissement des routes, des usines pour la fonte et l'amalgamation; et par le nombre de mineurs anglais, qui, pour le sacrifice qu'ils ont fait en quittant leur patrie, avaient droit à une compensation généreuse.

La clause du contrat la plus favorable à la compagnie, est celle qui donne à l'exploitation une durée illimitée.

Grâce à l'excellente direction de M. Rule, l'entreprise commence à donner des produits et promet une prochaine compensation pour tant de sacrifices.

L'extraction du minerai augmente chaque jour au point que les établissements de la compagnie pour la fonte et l'amalgamation ne peuvent plus suffire, et que l'on est obligé d'y faire des agrandissements.

Si la compagnie des mines de Real del Monte a l'espoir fondé de réaliser avec le temps les fruits de son entreprise, par les clauses favorables de son contrat, qui lui ont permis de déployer l'énergie nécessaire dans toute grande entreprise, il n'en est pas de même des autres compagnies anglaises, qui ont perdu les millions qu'elles avaient placés avec trop de légèreté dans cette spéculation hasardeuse, ou plutôt dans cette loterie, dont le billet est généralement payé par la ruine de celui qui en est l'acquéreur.

La science n'y est pour rien ; elle peut indiquer la nature du roc dans lequel la veine

métallique pourrait se trouver, mais elle ne peut garantir qu'elle y existe en effet.

Que de travaux, que de frais pour creuser les mines, et la plupart du temps sans résultat! Et quand on rencontre enfin, après cent tentatives infructueuses, des traces du métal, la veine, le plus souvent par son peu d'étendue, ne satisfait que faiblement l'attente. C'est ainsi que des milliers d'individus sont tombés dans la misère, pour avoir sacrifié jusqu'à leur dernière obole, afin d'arriver à des trésors que la fortune jalouse n'accorde que rarement à ses favoris.

Aux obstacles dont la nature a environné l'exploitation des mines, tels que la dureté du roc, l'inondation des galeries, s'ajoutent encore, au Mexique, les difficultés et les dangers qui résultent de la mauvaise foi que les habitants de la contrée mettent dans toutes leurs transactions avec les étrangers.

L'histoire si intéressante d'Obregon, premier comte de Valenciana, a fait naître bien

des spéculations, a fait crouler bien des fortunes au Mexique. Mais c'est le pays des jeux de hasard. Qu'ils perdent leur argent au *monte* ou dans les mines, cela ne change rien à la chose.

Il est triste cependant que les exemples si rares où la hardiesse réussit aient dérangé tant de têtes en Europe et les aient poussées à ces associations malheureuses pour l'exploitation des mines, qui ont eu l'unique effet de les ruiner et de faire rentrer en Amérique une partie des fonds qu'on était autrefois accoutumé à en retirer.

C'est surtout à Guanaxuato que ces entreprises d'étrangers ont eu les conséquences les plus funestes, là où des contrats perfides ont privé les spéculateurs de toute chance de recouvrer la moindre partie de leurs sacrifices : ils déplorent aujourd'hui l'erreur cruelle, l'ambition fatale qui leur ont fait négliger des travaux dont le produit était certain, et rêver à la réalisation d'un conte pour les *Mille et une nuits*.

Je visitai à Real del Monte, outre les objets qui ont formé la matière du chapitre précédent, d'autres mines, mais dont l'intérêt n'est que dans le souvenir historique qui s'y rattache.

Ce sont les mines d'obsidienne de Wajolote ou Guajolote, d'où les Indiens, avant la conquête, tiraient la matière dont ils composaient leurs armes et leurs instruments.

Ces mines, que l'on nomme, comme tout ce qui a rapport aux anciens temps des Indiens, les mines de Montezuma, sont situées dans une forêt, et consistent dans des fosses de 1 à 2 mètres de diamètre, dont quelques-unes sont d'une profondeur très-considérable; d'autres, au contraire, ne sont excavées que de 1 ou de 2 mètres.

La plupart des pièces d'obsidienne que l'on trouve dans ces mines ne pèsent pas plus de 2 kilogrammes; mais j'en ai vu par la suite, sur la route de Tepic, des masses d'un poids très-considérable.

L'obsidienne, quand elle est longtemps ex-

posée à l'air, se décompose à sa surface et prend une teinte nacrée, qui, avec le temps, ressemble à une couche d'argent.

En visitant ces mines, on parcourt une partie de la belle chaussée établie par la compagnie, qui unit Real del Monte avec la route de Vera-Cruz à la capitale. Monsieur Rule, dont la complaisance ne se bornait pas seulement à cette hospitalité aimable et franche que le voyageur est si heureux de trouver en pays étranger, attira mon attention sur un groupe de rochers, dans le voisinage de cette route, dont les masses colossales et isolées, prises d'un certain point de vue, me frappèrent d'autant plus, que je crus y découvrir la ressemblance la plus frappante avec un moine, un chantre, et un bouledogue mordant un loup.

Je quittai à regret Real del Monte, après y avoir passé quatre jours, retournant par la Cuesta Blanca, et l'interminable plaine où est situé San Mateo. Je m'arrêtai dans cet endroit, contre l'usage du pays, qui est de ne

faire aucune station pendant la route. Ce court repos me valut une leçon de politesse mexicaine.

J'en étais à mon frugal repas, lorsqu'un jeune fermier, entrant dans la *posada*, jeta des regards passionnés sur le plat que j'avais devant moi.

Maladroit comme tout étranger qui veut copier les manières du pays où il se trouve, je lui dis avec toute la prévenance imaginable: *¿Gusta á V.?* (Voulez-vous goûter?) espérant le *Muchas gracias* (Mille remercîments), formule négative dont on se sert en pareille occasion. Mais mon drôle me prit au mot, et s'empara sans façon de mon rôti, qu'il dévora dans un clin d'œil, à l'aide des fourchettes naturelles en usage au Mexique. Je ressemblais un peu au pauvre Gil Blas, sorti à peine de la maison paternelle, vis-à-vis du parasite qu'il rencontra dans la première auberge. Mais au moins celui-là le gratifia d'un bon conseil; tandis que mon cher convive, le plat une fois vidé, but un coup de *pulque*, s'essuya

la bouche avec les fourchettes que j'ai décrites, et, se levant sans adieu ni cérémonie, m'apprit, à mes dépens, à être plus circonspect à l'avenir avec les *Gusta á V*.

Les Mexicains, tout en vous inondant des phrases les plus polies, manquent totalement des formes les plus simples dictées par la bienséance ou la reconnaissance. Jamais un aveu de services ne sort de leur bouche; le mot *merci* n'existe que dans le vocabulaire des mendiants, dont le pays fourmille, et qui, en même temps qu'ils vous récitent leur phrase, se moquent de vous si vous avez été assez niais pour leur donner une aumône. C'est, du reste, ce que fait au Mexique toute personne à laquelle, touché de ses belles paroles, on offre un cadeau quelconque.

Je quittai à San Mateo la route que j'avais suivie en venant, et je me dirigeai, avec un guide, vers San Juan de Teotihuacan et ses célèbres pyramides.

La distance était de cinq à six *leguas*, et la route des plus difficiles.

La vallée de San Juan de Teotihuacan charme autant par sa beauté, qu'elle intéresse par les antiquités qu'elle renferme.

Je visitai, le lendemain de mon arrivée, les deux pyramides principales, dont la plus grande, celle du Soleil, d'une hauteur d'environ 60 mètres, présente encore les quatre étages dont elle était primitivement composée. La plus petite, celle de la Lune, est moins bien conservée.

Ces deux pyramides sont entièrement élevées par la main de l'homme, et non taillées dans la montagne, comme celle de Xochicalco et celle que je découvris par la suite à Remedios. Elles sont composées de terre et de gravier, et non de briques séchées au soleil, comme celle de Cholula. Recouvertes autrefois entièrement de pierres, le temps les en a fait disparaître en grande partie; la plus petite surtout en est presque totalement dégarnie.

On ne connaît jusqu'à présent aucun souterrain dans la grande pyramide; mais on a

trouvé des galeries dans celle de la Lune. Arrivé au milieu de cette dernière, on entre par une ouverture très-étroite dans une galerie longue d'environ 48 mètres, dont la hauteur augmente graduellement à mesure qu'on avance. Vers son extrémité, où elle est haute de plus de 2 mètres, se trouve un puits, large de 2 mètres carrés, et qui paraît descendre juqu'à la base du monument, et s'élève probablement aussi vers son sommet. D'autres galeries qui s'embranchent à cette première, sont totalement encombrées par des pierres.

De ces pyramides on jouit d'une vue très-étendue sur la plaine de Teotihuacan, qui est couverte d'une quantité d'autres petites pyramides, ainsi que sur les montagnes qui l'environnent. Mes guides m'assurèrent qu'ils distinguaient jusqu'à la capitale; pour moi, j'avoue que cela me fut impossible.

Les Indiens m'apportaient nombre de petites têtes en *terra cotta* et des pointes de lances et de flèches en obsidienne.

Les pyramides de San Juan de Teotihuacan, ainsi que tous les autres monuments de ce genre au Mexique, servaient, selon mon idée, uniquement pour la célébration du culte, et je doute qu'on les ait employés pour sépultures, comme celles de l'Égypte. Cette opinion est partagée par don Lucas Alaman, qui a voué une étude particulière aux antiquités de sa patrie.

Ce juge, si compétent, considère les petites têtes en *terra cotta* que l'on trouve en si grande quantité près des ruines de San Juan de Teotihuacan, comme des *ex voto* que les prêtres indiens distribuaient aux nombreux pèlerins qui visitaient ces lieux de dévotion; les temples élevés sur la cime des monuments de San Juan de Teotihuacan possédant une renommée particulière de sainteté.

Je fis, de San Juan de Teotihuacan, une petite excursion au village d'Otumba, qui en est éloigné de deux *leguas*, et qui est devenu si célèbre par la bataille que Cortès gagna dans la plaine qui en tire son nom, où il fut attaqué

dans sa retraite, après la *Noche triste*, par les masses innombrables de Mexicains rassemblés dans ce lieu pour l'entière destruction de sa petite armée.

C'est là, qu'alliant la présence d'esprit qui le distingue autant que sa valeur, le héros décida le sort de la journée en abattant de son bras le chef ennemi, et en arrachant de ses mains défaillantes la bannière de l'empire des Aztèques.

Avec la perte de leur drapeau s'évanouit le triomphe des Mexicains; consternés, ils fuient le champ de bataille, et Cortès mène en vainqueur la faible troupe d'Espagnols que son génie a sauvés, au milieu de ses fidèles alliés, les Tlascaltèques. Il retourne ensuite avec des forces nouvelles à la conquête de l'empire le plus puissant du nouveau monde, et l'accomplit.

Je passai un jour à San Juan de Teotihuacan, d'où je pris la route située à l'est du lac de Tezcuco pour retourner à la capitale. Je parcourus en trois heures les cinq *leguas* qui me

séparaient de la ville de Tezcuco, dont le nom figure si souvent dans l'histoire de la conquête, et qui est située à peu de distance de la rive gauche d'une petite rivière où Cortès fit construire les brigantines qui lui furent si utiles pour la conquête de la capitale.

La ville de Tezcuco, où l'un des lieutenants de Cortès, Sandoval, avait établi son quartier général, était alors située sur les bords du lac; mais elle en est éloignée aujourd'hui de deux *leguas*, en raison de la diminution des eaux dans la vallée de Mexico.

On trouve dans cette ville et dans ses environs beaucoup d'antiquités, principalement sur la montagne de Tezcozingo, qui est à deux *leguas* de distance à l'est de la ville. Entre autres objets intéressants que l'on y voit, est un bassin de forme ronde en pierre avec un siége, que l'on a nommé le *baño de Montezuma*. Son diamètre est de 2 mètres, et sa profondeur de 63 centimètres seulement. On ne parvient qu'avec difficulté à la cime, en raison des ruines qui embarrassent

la marche ; mais, une fois arrivé, la vue dont on jouit sur les lacs, la capitale et ses alentours, est des plus belles et des plus étendues.

Les Indiens des environs de Tezcuco ne parlent que le mexicain, et ne connaissent que fort peu l'espagnol. Les sermons ainsi que les confessions s'y font en langue mexicaine, qui n'est rien moins que désagréable.

J'étais descendu à Tezcuco chez le barbier de l'endroit, qui en même temps tenait une sorte de *posada* (auberge). Mon cher hôte était le prototype du Mexicain.

Entreprenant toutes sortes d'ouvrages, il ne s'occupait d'aucun ; il laissait les soins de la *posada* à sa femme, et ne pensait à ses pratiques que lorsque le jeu et les combats de coqs lui en laissaient le loisir. Le jour que je passai chez lui, les mentons de Tezcuco ne furent point rasés, et leurs cheveux ni coupés ni frisés ; il préféra flaner avec moi dans les environs et gagner sa journée en me servant de guide. Après tout, c'était un bon garçon,

complaisant pour tout le monde, excepté pour ses pratiques.

Il est du reste rare qu'un Mexicain se fasse faire la barbe plus d'une fois par semaine, et quand il a un rhume ou toute autre indisposition, il reste des mois entiers sans se faire raser.

Mon hôtesse me prépara un bon petit dîner, tandis que son mari gardait les enfants avec une patience vraiment angélique.

Il fut distrait dans ces fonctions par l'arrivée de deux de ses camarades, aussi mauvais sujets que lui-même, qui se mirent de suite à rôder autour de ma table et à flairer mes plats. Mais, grâce à l'expérience que j'avais acquise à San Mateo, le *Gusta á V.* ne sortit pas de ma bouche, occupée à faire honneur au talent culinaire de mon hôtesse. Leur mécontentement fut à son comble lorsqu'ils me virent mêler de l'eau à mon vin, au lieu de le leur faire boire. Ils se levèrent indignés; mais mon barbier les consola en partageant avec eux un plat de sa façon : c'était un coq

qu'il avait eu le malheur de perdre la veille dans un combat et qu'il avait mis en fricassée.

Mon hôte m'avait tellement pris en affection, ou plutôt mes *pesos*, car il espérait en gagner encore un pour ce jour, sans exercer le malheureux métier pour lequel sa grande âme n'était point née, qu'il m'accompagna lors de mon départ, pendant quelques *leguas*, passant près de la grande *hacienda* de Chapingo.

Quoique la ville de Tezcuco ne soit qu'à quatre *leguas* de la capitale en ligne droite, il en faut faire dix par le détour qu'occasionne le lac. La route passe sur ses bords ou plutôt sur une grande partie de son fond desséché et couvert des matières salines que l'eau y a laissées.

Je vis à Tchimaloakan, sur sa rive méridionale, dix à douze arbres d'une grandeur immense. Après avoir longé les bords du lac, et être sorti à grand'peine de la fange qui se trouve dans cet endroit, et où s'enfonçaient nos chevaux, j'arrivai au Peñon

viejo, monticule isolé, d'où une excellente chaussée, longue de trois *leguas*, me ramena dans la capitale après neuf jours d'absence.

CHAPITRE XVIII.

Environs de la capitale. — Pyramides de Remedios et de Tepatitlan.

Un des lieux les plus fréquentés des environs de la capitale, c'est Tacubaya, où se trouvent l'habitation et le jardin de l'archevêque du Mexique. Un restaurant, tant soit peu à la mode française, y attire beaucoup les étrangers.

Une promenade, le long de l'aqueduc qui fournit l'eau à la capitale, conduit à Chapultepec (Chapultepetl), château des anciens vice-rois, à une *legua* de la capitale; on voit dans son parc quelques arbres immenses. Cet édifice est situé sur une hauteur isolée, mais considérable, d'où l'on jouit des points de vue les plus beaux sur la vallée de Mexico; mais il est actuellement dans un très-mauvais état, et occupé en partie par des prisonniers.

La célèbre église de Santa Maria de Guadalupe attire constamment les visiteurs, qui s'y rendent en pèlerinage. La chaussée qui y conduit, longue d'une *legua*, est une des mieux soignées autour de la capitale. L'église ne satisfit nullement mon attente, et elle n'est ni aussi belle ni aussi richement décorée que pourrait le faire présumer sa grande renommée, comme étant dédiée à la patronne du Mexique.

Près de la *garita* (porte de la ville) qui conduit à Guadalupe, se trouvent beaucoup de fondements d'habitations des anciens Mexicains. Le grand nombre de ces ruines, et le peu de place qu'occupe chacun de ces fondements que l'on appelle *tortas*, me font supposer que ce quartier n'était habité que par le bas peuple. Cette partie de l'ancienne ville, que couvrent des champs et non des constructions, est, du reste, la seule où l'antiquaire puisse encore espérer de trouver quelque butin.

Une des promenades les plus intéressantes pour tout ami de souvenirs historiques, c'est

la route si célèbre par la retraite de Cortès dans la *Noche triste*. Attaqué sur la digue qui conduisait à Tacuba, il ne s'arrêta que dans cette petite ville, à une *legua* de la capitale, où il rassembla le reste de sa petite armée échappé à une entière destruction, et où il eut le bonheur de retrouver l'intrépide Alvarado et la fidèle Marina.

On montre près de Tacuba un arbre sous lequel, selon la tradition, le conquérant passa le reste de cette nuit affreuse, dans des angoisses sur le sort de ses infortunés compagnons sacrifiés au culte barbare des Mexicains. Cet arbre immense, d'une circonférence de 11 à 12 mètres, est situé entre l'église et les ruines du monticule, construit, comme le monument de Cholula, en briques séchées au soleil, au sommet duquel était placé l'ancien temple (*teocalli*) de cette ville. On trouve parmi ces ruines des débris de poterie (*terra cotta*) sur lesquels on distingue encore des couleurs, et des morceaux d'obsidienne.

L'arbre de Cortès à Tacuba, quelque co-

lossal qu'il soit, est cependant surpassé par d'autres qui se trouvent dans les environs: un de ceux du jardin de Chapultepec a de 13 à 14 mètres de circonférence, et un autre, qu'on voit au cimetière d'Apopotla, à un kilomètre de Tacuba, a de 17 à 18 mètres. Ces arbres sont une sorte de cyprès.

A une *legua* de Tacuba, en suivant cette direction de la capitale, se trouve l'église de la Madona de los Remedios, qui est, après celle de Guadalupe, la patronne la plus révérée des Mexicains, et son sanctuaire un lieu favori de leurs pèlerinages.

L'édifice est situé dans une belle position, sur une des collines qui forment vers l'ouest les limites de la plaine de Mexico. Au milieu de l'église est une pierre avec une inscription qui indique que l'image miraculeuse fut trouvée sur cette place par un Indien en 1540.

La visite de ce lieu renommé, déjà si intéressante en elle-même, fut pour moi d'autant plus agréable, qu'elle m'offrit l'occasion de découvrir un monument pyramidal, qui, par

sa proximité de la capitale, donne lieu de former des conjectures sur l'âge de ces constructions.

M'étant informé, par hasard, près du sacristain de l'église, s'il possédait quelques antiquités mexicaines, il m'indiqua une montagne près de Remedios, qui portait le nom de Cerro de Montezuma, et sur laquelle devaient encore se trouver, selon lui, les fondements d'un palais de ce souverain.

Quelque porté que je fusse à considérer cette assertion comme une fable, n'ayant jamais entendu parler d'une pareille ruine si près de la capitale, je m'empressai cependant de m'en convaincre par moi-même. Je partis donc de suite pour examiner le fait, accompagné de deux guides indiens.

Une demi-heure de marche me suffit pour arriver au pied de la montagne, qui de loin déjà, par sa forme régulière, s'annonçait comme un ancien monument.

Je dus passer une petite rivière avant de la gravir. Les débris de pierres, de vases et d'ob-

sidienne que je trouvai sous mes pas, ne me laissèrent aucun doute que je me trouvais sur un terrain classique des anciens Mexicains.

Cette pyramide peut avoir de 80 à 100 mètres d'élévation, et elle se distingue des monuments pareils connus au Mexique jusqu'alors, en ce qu'elle est divisée dans toute sa surface par des marches hautes chacune de 1 mètre environ, tandis que les autres ne le sont ordinairement qu'en trois à quatre étages ou terrasses.

Cette pyramide paraissait avoir été complétement recouverte de pierres. Elle était très-difficile à gravir, autant par les pierres qui en sont détachées que par le nopal avec ses épines qui la couvre.

Aux deux tiers environ de sa hauteur, je découvris des ruines considérables en pierre d'une sorte de castel, parmi lesquelles je trouvai une pierre plate, haute de 2 mètres, sur laquelle on voyait, dans un diamètre de 89 centimètres, un dessin d'ornements sculpté avec la plus grande régularité. Il représen-

tait sur une sorte de bouclier, une croix à cinq branches, avec deux ronds au milieu, et deux raies sur les bords, recouvertes en partie par les branches de la croix, dont chacune est divisée en deux parties, et ornée de huit petits ronds.

Il doit exister des galeries souterraines dans ces ruines, puisque je parvins sans difficulté à y introduire une perche de 3 mètres environ.

Je suis persuadé que des excavations, que ni le temps ni les circonstances du moment ne me permirent d'entreprendre, conduiraient à la découverte de ces galeries, qui doivent être analogues à celles qui se trouvent dans le monument de Xochicalco et dans l'un de ceux de San Juan de Teotihuacan. Il faudrait diriger ces recherches près des ruines des murs où est placée la pierre sculptée que j'ai décrite.

On trouve sur le sommet un plateau assez étendu qui me parut de forme carrée, comme le reste de la pyramide, et d'où on

jouit d'une vue que je considère comme la plus belle des environs de la capitale.

Il n'existe sur ce plateau aucun vestige de ruines de constructions, quoiqu'il soit plein de débris de vases, comme tout le reste du monument, et que je ne mette pas en doute que l'édifice principal, le temple, dût se trouver sur ce sommet, et que le fanatisme des conquérants l'aura fait disparaître comme tous les autres souvenirs du culte des anciens Mexicains, surtout dans la capitale et ses environs.

Ce monument, malgré son voisinage de la capitale, et sa situation dans l'un des lieux les plus fréquentés de ses environs, était resté complétement inconnu aux Mexicains.

Une indifférence aussi étrange ne pourrait se concevoir dans tout autre pays, mais ici elle s'explique autant par l'apathie des habitants pour tout ce qui ne rentre pas dans la sphère de leurs habitudes journalières, que par le soin que prennent les Indiens de cacher ou du moins de ne rien divulguer sur

tout ce qui a rapport à leur ancienne histoire. Le propriétaire de la *hacienda* située au pied de la montagne, et qui venait de mourir une quinzaine de jours avant ma visite, ne permettait à personne d'y monter, et les Indiens, dans leur superstition, étaient persuadés qu'il connaissait l'entrée des souterrains qui, selon leur idée, devaient contenir des trésors.

Il faut un œil exercé pour reconnaître de pareils monuments et les distinguer des montagnes naturelles, qui, au Mexique, ont souvent une forme très-régulière. Je dus à l'expérience que j'avais acquise par la vue de la plupart de ces monuments, autant qu'au hasard qui semblait me favoriser dans ces circonstances, de faire par la suite une semblable découverte dans des lieux fréquentés avant moi par nombre de voyageurs. Ce fut lors de mon voyage aux côtes de la mer Pacifique, que je reconnus, dans une petite montagne non loin de Tepatitlan, à 1 mille au nord de la route de la capitale à

Guadalaxara, une autre pyramide. Cet ancien monument, situé à une distance de dix-huit à vingt *leguas* N.-E. de Guadalaxara, à une demi-*legua* d'un petit endroit nommé San José, qui lui-même est à une demi-*legua* de la ville de Tepatitlan et à six ou sept de San Antonio, aussi nommé la Venta de Pejeros, possède un intérêt particulier, en ce qu'il est l'unique antiquité de ce genre qui soit connue à l'ouest de la capitale, et surtout parce qu'il paraît être sur la route même que les Aztèques ont suivie lors de leur migration de la Californie au Mexique.

Cette pyramide, d'une élévation d'environ 30 à 40 mètres et d'une dimension bien moins considérable que celles du Soleil et de la Lune à San Juan de Teotihuacan, les surpasse cependant par l'élégance de sa forme.

Elle est divisée en trois étages et surmontée d'une élévation en rotonde qu'on pourrait comparer à un dôme, forme que je n'avais jusqu'alors remarquée dans aucun autre de ces monuments. On reconnaît par la base

qu'elle était de forme carrée, quoique, en l'examinant de son sommet, elle paraisse, vu son état de délabrement, de forme octogone.

La pyramide près de Tepatitlan est composée de terre et de gravier comme celles de San Juan de Teotihuacan; elle est encombrée à sa base d'une quantité considérable de pierres très-larges, avec lesquelles elle semble avoir été entièrement recouverte, comme celles de Xochicalco et de Remedios.

Toute la pyramide était plantée de maïs, et je ne pus y reconnaître aucune trace de souterrains.

Les Indiens que j'interrogeai sur ce monument, le nomment *Cerrito* (petite montagne) de Montezuma, le désignant de ce nom qu'ils appliquent à tout ce qui a rapport aux temps antérieurs à la conquête.

CHAPITRE XIX.

Remarques sur les pyramides mexicaines.

La rencontre des deux pyramides près de Remedios et de Tepatitlan me paraît de quelque importance pour la connaissance des anciens monuments de l'Amérique.

Je crois non-seulement que l'on peut y apporter l'intérêt que l'on attache à toute nouvelle découverte de restes importants des temps passés, mais que l'emplacement de ces monuments, surtout de celui de Remedios, dans le voisinage immédiat de la capitale, est propre à jeter quelque lumière sur l'époque de leur construction.

C'est particulièrement l'âge de ces monuments qu'il est intéressant d'approfondir, puisque l'analogie qui existe entre les pyramides du Mexique et celles de l'Égypte, par leur

forme et autres particularités, a fait naître l'idée qu'elles pourraient bien émaner non-seulement d'anciennes et directes relations entre la contrée de Montezuma et celle des Pharaons, mais même appartenir à ces âges reculés.

Cette supposition semble encore appuyée par d'autres considérations.

On a trouvé chez les Mexicains des connaissances inconnues aux autres nations de l'Amérique, et présentant une certaine analogie avec celles des anciens Égyptiens, telles qu'un calendrier, une mythologie, une sorte de caractères hiéroglyphiques, et jusqu'à un papier végétal pour les y représenter.

Aujourd'hui même il existe encore une similitude frappante dans les matériaux et la forme des habitations mexicaines placées entre la capitale et la côte de l'Atlantique, et de celles de l'Égypte moderne.

Le type asiatique de l'Indien-Mexicain avant la conquête est en outre bien moins prononcé que celui de l'Indien du nord de l'Amérique, dont l'origine, purement asia-

tique, me semble ne pouvoir être douteuse pour quiconque a eu occasion de comparer les habitants de certaines parties de l'Asie avec ceux de l'Amérique, et qui, s'attachant principalement aux faits généraux que présentent le physique, le caractère et les habitudes, fixe ses idées d'après ces impressions, sans s'arrêter aux exceptions que la science soulève parfois en voulant être trop systématique, et en s'appuyant de faits isolés qui, la plupart, doivent leur existence au temps et au climat.

L'Indien-Mexicain présente, en général, ce même type asiatique de l'Indien des régions de l'Amérique du Nord; mais ses traits portent moins l'empreinte caractéristique de cette origine, et sa figure plus diminutive semble indiquer que cette sorte de dégénérescence est l'effet d'une fusion des races, plutôt que celui d'un climat plus méridional.

Son caractère diffère de même essentiellement de celui de l'Indien du Nord, quoique la douceur qui semble caractériser le Mexi-

cain soit plutôt apparente que réelle, de même que celle qu'on remarque dans l'Africain.

Dans le Mexique, où un certain degré de civilisation a permis de conserver quelques traditions vraisemblables et même des manuscrits[1] jusqu'aux temps de la conquête, tous ces documents s'accordent pour attribuer une origine asiatique aux différentes nations qui passent pour avoir peuplé cette contrée, depuis les Tultèques jusqu'aux Aztèques, c'est-à-dire du septième siècle au douzième.

Les antiquités mexicaines, et surtout les pyramides, restent donc, à défaut d'autres données plus positives, les bases principales des rapports supposés avec le nord de l'Afrique.

Tout en admettant que les analogies que l'on trouve au Mexique avec l'Égypte puissent avoir pris leur source dans un contact quelconque, peut-être opéré par les vents alisés, avec cette dernière nation ou même avec leurs voisins les Phéniciens, on reconnaît ce-

[1] Comme celui de *la Migration des Aztèques de la Californie au Mexique.*

pendant, par l'examen des pyramides mexicaines, que la plupart ne peuvent devoir leur construction qu'aux races asiatiques qui, les dernières, peuplèrent le Mexique, et non à un peuple analogue à celui qui construisit les édifices merveilleux des bords du Nil.

Les pyramides mexicaines d'ailleurs diffèrent essentiellement par les matériaux dont elles sont composées de celles de l'Égypte, et même des monuments entièrement en pierres de taille que l'on trouve sur les bords de l'Atlantique, comme à Palenque, au Yucatan et au Guatemala, contrées que je n'ai pas visitées, mais où des traces plus distinctes d'un peuple africain, ou du moins d'une nation dont l'architecture était plus perfectionnée, semblent exister.

Les matériaux qui entrent dans la construction de ces monuments au Mexique, sont ou des briques séchées au soleil, comme on le voit par la pyramide de Cholula, ou du gravier et de la terre glaise recouverte avec une couche de pierres, comme en offrent

des exemples celles de San Juan de Teotihuacan et de Tepatitlan; ou enfin le sol même de la montagne, à laquelle on a donné en la taillant, la forme requise, et qu'on a recouverte ensuite de même de pierres : les pyramides de Xochicalco et de Remedios appartiennent à cette dernière classe.

Leur forme varie de même de celles de l'Égypte, dont une seule, près de Saccarah, présente les étages ou terrasses dont les pyramides mexicaines sont formées. Elles se composent généralement de trois à quatre étages horizontaux, ou obliques, comme celle de Xochicalco, dont les divisions sont plus nombreuses. Il n'y a que celle de Remedios qui diffère, les terrasses y étant tellement multipliées, qu'elles ressemblent à des marches. Mais ce qui les distingue particulièrement, c'est qu'elles sont toutes tronquées, avec une plate-forme sur le sommet, excepté la pyramide de Tepatitlan, qui est surmontée d'un monceau circulaire, en forme de dôme, mais d'une dimension assez considérable pour qu'on puisse y

supposer un temple, puisque leur destination semble avoir été uniquement de servir de base à la construction d'une monument religieux, et non de tombeau comme en Égypte.

Il ne peut exister de doute sur cette destination religieuse d'une partie des pyramides du Mexique, entre autres de celles de San Juan de Teotihuacan et de Cholula, qui étaient l'objet d'un culte particulier des Mexicains lors de l'invasion des Espagnols.

Pour toutes les autres, leur forme particulière, et leur position qui est constamment à proximité des lieux les plus peuplés, semblent de même indiquer qu'elles ont également servi au culte des populations immenses qui habitaient dans leur voisinage, et dont j'ai reconnu particulièrement les traces dans les fondements d'habitations si nombreuses près de Xochicalco et de San Juan de Teotihuacan [1].

Ces remarques sur la composition et la des-

[1] Voyez, sur les ruines de fondements (*tortas*), près de Xochicalco, le chap. XV, et sur celles dans le voisinage de San Juan de Teotihuacan, au bord du lac de Tezcuco, le chap. XVI.

tination différentes des monuments du Mexique avec ceux du nord de l'Afrique, indiquent suffisamment qu'on ne peut admettre la supposition qu'ils ont été exécutés par une nation analogue à celles des anciens Égyptiens.

On est donc porté à attribuer ces ouvrages aux peuples asiatiques dont on a conservé le souvenir, et dès lors la question devient plus circonscrite.

D'après la tradition, ces monuments, du moins ceux de Teotihuacan, de Cholula et de Papantla, existaient déjà au douzième siècle de l'ère chrétienne, lors de l'arrivée des Aztèques, qui attribuaient leur construction aux Tultèques.

Quelque difficile qu'il puisse paraître de déterminer des époques dans une question où les données sont si vagues, je crois cependant possible d'en fixer une partie.

Les monuments pyramidaux du Mexique semblent appartenir à trois catégories différentes, représentées exactement par les trois pyramides que la tradition nomme.

Dans la première, je range les monuments élevés sur la côte de l'Atlantique, ces édifices décrits comme construits en pierres de taille et présentant une certaine perfection architectonique, comme ceux de Palenque, etc., au nombre desquels il me semble pouvoir comprendre la pyramide de Papantla, autant parce qu'on la dit construite avec des matériaux semblables, que par sa position près de la côte de l'Atlantique dans l'État de Vera-Cruz [1].

Je ne parle, du reste, de cette classe d'édifices, que je n'ai pas visités moi-même (ce qui doit rendre très-circonspect le voyageur qui ne possède point la latitude du géographe dont il ne prépare que les matériaux), que sur les données qui en existent, et sur lesquelles un savant aussi illustre que protecteur zélé des découvertes géographiques [2] a attiré l'attention qu'ils méritent.

Je classe dans les autres catégories les mo-

[1] Toutes les pyramides mexicaines que l'on connaît se trouvent dans un rayon de vingt *leguas* de la capitale, excepté celles de Papantla et de Tepatitlan.

[2] M. Jomard.

numents que j'ai été a même d'examiner, réservant pour la seconde ceux en briques séchées au soleil, comme la pyramide de Cholula, et pour la troisième, les pyramides composées de terre argileuse et de gravier, ou taillées simplement dans la montagne, telles que celles de San Juan de Teotihuacan, de Tepatitlan, de Xochicalco et de Remedios.

La distinction que j'établis entre ces deux dernières catégories tient à la comparaison que j'ai été à même de faire, en traversant le continent du Mexique, des côtes de l'Atlantique jusqu'à celles de la mer Pacifique, entre les deux systèmes de construction si différents que l'on y met en pratique.

Les habitations et autres édifices qui se trouvent entre la côte de l'Atlantique et la capitale, portent tous un certain cachet oriental. Elles sont construites de ce même matériel de briques séchées au soleil, comme en Égypte, et leur style plus soigné, ainsi que leurs toits plats, sont tout à fait analogues à ceux de cette dernière contrée.

L'ouest du Mexique, au contraire, cette partie, entre la capitale et la mer Pacifique, qui probablement fut visitée par les Aztèques lors de leur migration de la Californie, ne présente dans la demeure des habitants que le degré d'art le plus imparfait.

Les huttes de l'Indien surtout ne se composent que de pierres amoncelées, ou de terre argileuse recouverte d'une sorte de toit à pignon.

Je crois donc trouver dans la seconde catégorie un rapprochement très-prononcé avec le style oriental ou plutôt africain, ce qui me fait supposer que les Tultèques, ou toute autre nation asiatique qui la première se serait rendue au Mexique par le nord ou le nord-ouest, auraient adopté les mœurs et coutumes trouvés par eux sur les bords du golfe du Mexique, et qui paraîtraient s'y être introduites de l'Afrique.

Le style de construction africain s'est conservé jusqu'à nos jours, et il paraît que les Aztèques, dernière nation qui peupla le

Mexique, le tenaient, ainsi que l
mes, notions et connaissances qu'
daient, des nations asiatiques qu'ils
placées, de même que je suppos
dernières les avaient acquises dans
lations avec une nation africaine.

Les Aztèques ayant donc adopt
servé le mode de construction afric
bien que les races asiatiques qui l
dèrent, et les fondements du temp
cuba, par exemple, étant de briqu
au soleil comme la pyramide de Ch
pourrait considérer cette dernièr
appartenant à la même époque qu
numents en gravier et en terre, et
taillés dans la montagne.

Mais je fonde la distinction de la
de Cholula, que j'ai placée à par
deuxième catégorie, non-seuleme
composition différente de celle des m
de la première et ceux de la troisi
encore sur ce que l'époque de sa co
ne peut être approfondie; tandis q

avoir trouvé, par la découverte des pyramides de Remedios et de Tepatitlan, surtout par la première, des preuves qu'une partie de ces monuments peut être attribuée aux Aztèques, et notamment tous ceux que j'ai classés dans la troisième catégorie.

Le monument de Remedios, à deux *leguas* seulement de la capitale, qui fut construite par les Aztèques, dernière nation qui habita le Mexique, où elle se rendit de la Californie, doit nécessairement son origine à ce peuple, et non aux Tultèques ou aux autres nations qui les précédèrent, et dont le séjour dans la vallée de Mexico n'avait pas été fixe.

Il n'y aurait pas la moindre vraisemblance à faire remonter l'existence de cette pyramide avant la fondation de la capitale; elle ne peut être que la suite de l'établissement de cette dernière.

La pyramide de Tepatitlan, l'unique édifice de ce genre que l'on connaisse du côté de la mer Pacifique, à l'ouest de la capitale, dont elle est éloignée d'environ cent vingt

leguas, se trouve dans une partie de la contrée où n'existe[1] aucune autre trace de monuments ni de coutumes analogues avec celles de l'Afrique et où nulle autre population que celle des Aztèques ne semble avoir habité.

Mais je fonde la possibilité et même la vraisemblance que toutes les pyramides de la troisième catégorie appartiennent à l'ère des Aztèques, principalement sur l'indication qu'en donne celle de Remedios, et je termine cette petite digression en rappelant seulement encore au lecteur les remarques présentées lors de la description des pyramides de Xochicalco et de San Juan de Teotihuacan, sur la probabilité qu'elles appartiennent à l'ère des Aztèques.

En assignant une époque à la construction d'une partie de ces monuments, que l'antiquaire désirerait sans doute savoir appartenir à des temps plus reculés, je ne crains

[1] On ne trouve près de Guadalaxara et sur les côtes de la mer Pacifique, que des antiquités indiennes dans le style le plus barbare.

point de leur avoir fait perdre quelques siècles d'antiquité, si j'ai réussi à rendre vraisemblable l'époque que je leur assigne, bien convaincu d'ailleurs que l'intérêt qu'on attache à un monument ne consiste pas dans les ténèbres de son origine, mais qu'il ne prend de valeur pour la science qu'autant qu'on arrive à le classer.

CHAPITRE XX.

Hommes d'État et militaires célèbres.

J'ai parlé, dans une autre partie de cet ouvrage[1], de quelques hommes distingués dans les sciences et les lettres, peu connus en Europe, puisque la tendance de notre époque à tout sacrifier à la politique ne nous a fait connaître, en fait de célébrités mexicaines, que ces chefs de guérillas qui, du commandement d'une bande d'insurgés, ont su monter au gouvernement d'une nation entière. Les hommes d'État et les guerriers d'un mérite réel nous sont peu connus.

Je tracerai donc l'esquisse des principaux d'entre eux, ainsi que de ces célébrités dont la renommée a passé les mers.

[1] *Voyez* le chapitre VIII.

Les changements continuels qui s'opèrent dans cette contrée anarchique font à tout moment monter sur la scène politique de nouveaux acteurs et en disparaître aussi vite. Telle apparition semble destinée au premier rôle, qui s'évanouit entièrement; telle autre descend à un rôle secondaire.

A la tête du Mexique, lors de mon séjour, se trouvait don Anastasio Bustamente, comme président de la république. Homme probe, et soldat intrépide, il était digne, par ses qualités, du poste suprême qu'il occupait; mais il ne possédait point la même énergie dans les débats politiques qu'il déployait sur le champ de bataille.

D'un caractère franc et loyal, il n'opposait aux attaques et aux intrigues des partis, ni la force ni la méfiance nécessaires.

Ami sincère et dévoué, il s'abandonnait avec trop de confiance aux conseils des personnes dont il s'était entouré sans mesurer leur capacité ni leur sincérité.

Chef du parti centraliste, d'hommes indé-

cis qui ne songeaient qu'au maintien du *statu quo*, sans moyens de le consolider, et qui, par leurs bravades envers la France, dont ils devaient, au contraire, rechercher l'appui, travaillaient pour la cause de leurs adversaires politiques : Bustamente succombe même aujourd'hui, non sous les efforts de cet ennemi naturel, mais sous ceux d'un chef de prétoriens, qui lui est inférieur sous tant de rapports, et qui, pour arriver au pouvoir, emprunta le masque de ces mêmes opinions que Bustamente ne sut pas soutenir.

Le parti conservateur, au Mexique, composé d'ecclésiastiques et d'hommes enfin éclairés sur l'abîme où les a plongés l'établissement d'un gouvernement démocratique, incompatible avec la situation de l'Amérique espagnole, possédait des hommes instruits mais timorés, qui, tout en soupirant après un état de choses conforme aux besoins du pays, n'osaient avouer leurs vues, honteux d'avoir été les moteurs principaux des événements qui, en arrachant le Mexique à la domina-

tion étrangère, objet de leurs efforts, les a placés sous le despotisme d'une masse effrénée.

L'homme le plus influent de ce parti, était don Lucas Alaman, descendu d'une noble famille espagnole. Doué d'un esprit et de talents supérieurs, il se montra l'homme d'État le plus capable du Mexique, lors de son ministère, les premières années après la chute d'Iturbide, et se trouva exposé, comme tous les amis de l'ordre, aux persécutions des démocrates lors de leur triomphe. Fatigué de voguer au milieu de l'anarchie, il n'occupa depuis que des postes moins apparents, et se vouait principalement, lors de mon séjour, à la tâche si difficile du développement de l'industrie dans sa patrie, se distinguant autant par l'hospitalité et l'appui qu'il donnait aux étrangers, que par la profondeur et la variété de ses connaissances.

A la tête du parti démocratique, de ce parti destructeur qui, sous le prétexte de l'établissement de principes nouveaux, cache

des idées d'intérêt et d'ambition personnelles, l'ancien vice-président Gomez Farias s'était placé ostensiblement, tandis que le général Gomez Pedraza, qui restait dans le fond, en était l'âme.

Le premier de ces deux hommes est un révolutionnaire de l'école de la Terreur : il fit preuve de la nature de ses dispositions, en exilant, faute de mieux, tant d'hommes respectables, lorsqu'il se trouva au pouvoir; ce qui, du reste, lui fut rendu, puisqu'il dut passer quelques années aux États-Unis lors de la chute de son parti. Le second passe pour un homme qui possède de l'esprit et de l'instruction.

Le parti démocratique est soutenu par les Anglo-Américains, auxquels le système fédératif, à l'établissement duquel ils travaillent, promet des avantages par les désordres qu'il amène.

Santa Ana était alors le chef d'un autre parti, sans aucune couleur prononcée, mais visant à la dictature militaire, sous un titre

plus brillant. Quoiqu'il ait perdu par ses revers au Texas, une partie de l'auréole dont il avait su s'entourer, il avait néanmoins encore beaucoup d'appui dans l'armée et dans le *verdadero mejicano*. Il a beaucoup de dispositions naturelles, même du génie, mais il est dépourvu de talents militaires et sans aucune instruction. Il est fier, et sait imposer. Je le crois cruel et sacrifiant tout à son intérêt. Arrivé au pouvoir, son règne ne peut être que temporaire.

Le général Louis Cortazar est un des hommes les plus remarquables du Mexique par son caractère; militaire aussi distingué qu'administrateur habile, il a combattu avec éclat et prouvé ses talents comme homme d'État, par le gouvernement ferme et florissant qu'il a établi dans le riche département de Guanaxuato, qu'il régit.

Partisan d'idées libérales, mais modérées, ami avant tout de l'ordre et de la justice, il a réussi à établir, au milieu de l'anarchie, un gouvernement consolidé.

D'un caractère trop généreux pour suivre la

route de ces soldats ambitieux, qui arrivent par la gloire à des postes qu'ils ne peuvent soutenir, trop sensé pour ne pas sentir l'impossibilité d'établir dans sa patrie la liberté telle qu'il l'entend, je le considère pour l'avenir comme le soutien le plus ferme d'un gouvernement sage et éclairé, comme l'appui d'un trône posé sur des fondements solides, tel qu'il le faut pour le Mexique.

Depuis mon départ de ce pays, le bruit m'était parvenu de la mort de cet homme distingué; mais je fus heureux de voir cette nouvelle démentie par un article de journal, qui le faisait secourir Santa Ana dans sa dernière prise de possession du gouvernement mexicain, quoique je dusse regretter de rencontrer ces deux noms ensemble.

Parmi les militaires, l'un des plus distingués est le général Parédés, dont le corps criblé de balles et déchiré par tant de blessures, atteste une valeur peu commune. Ce général possède des connaissances étendues, et emploie ses moments de loisir à des travaux

scientifiques. Son caractère énergique le porte à appuyer tout ce qui paraît propre à consolider l'ordre dans sa patrie. Il serait à regretter qu'il employât son nom et son bras au soutien d'une cause qui présente aussi peu de chances de stabilité que celle qui a triomphé dans les derniers événements du Mexique. Le temps n'est plus où des hommes tels que Santa Ana et Victoria peuvent espérer de conserver le pouvoir.

Le général Victoria est aussi célèbre par ses faits d'armes dans la guerre de l'indépendance, que par les aventures romantiques dont il sut les envelopper.

Il renversa, conjointement avec Santa Ana, l'empire éphémère d'Iturbide, auquel il succéda pendant plusieurs années dans le gouvernement, comme le premier des présidents de la république.

Il possède au plus haut degré la politesse cérémonieuse du Mexicain, sa finesse, ses ruses et son ignorance.

Ce fut sous sa présidence que les relations

avec l'étranger furent renouées, que des traités de commerce furent établis, où certaines stipulations, ou plutôt leur interprétation, témoignent de la tournure d'esprit du chef de la république.

Le général Victoria est un exemple frappant de l'inconstance de la faveur populaire. Naguère l'idole du peuple mexicain, il est tombé dans l'oubli le plus complet; et quoique ses talents comme homme d'État n'aient pas répondu à l'attente que ce peuple volage en avait conçue, ses mérites lors de la guerre de l'indépendance et même le poste éminent qu'il a occupé lui donneraient droit à quelques égards.

Une preuve encore plus éclatante de l'inconstance du peuple se trouve dans l'histoire d'Agostin de Iturbide.

Aux talents et au courage militaire, cet homme célèbre alliait l'ambition la plus démesurée, qui le portait aux cruautés quand il attendait sa fortune de l'Espagne, qui l'enivra lorsqu'il fut arrivé au pouvoir.

Instrument des oppresseurs de sa patrie, il les trahit, lorsque le moment de travailler à sa propre élévation lui parut opportun, sous le masque d'embrasser les intérêts de ceux qu'il avait persécutés durant sa vie entière.

Mais, découvrant son caractère plutôt que la prudence ne le permettait, il périt.

La mort de cet homme remarquable, exemple singulier des caprices du sort qui le laissa jouir du fruit de ses crimes et le punit pour des fautes, seule peut réconcilier son souvenir avec l'humanité, mais non désarmer le burin de l'histoire.

On reproche à don Carlos Maria Bustamente, qui avait eu à souffrir des essais du despotisme du nouvel empereur, d'avoir dépeint le caractère d'Iturbide, dans son *Quadro historico de la Revolucion de la America Mejícana*, sous des couleurs trop noires et empreintes d'un esprit de parti; mais cet écrivain a puisé la plupart des faits qu'il énonce dans les journaux officiels des Espagnols, où Iturbide se glorifiait de voir

publier les preuves de son dévouement à leur cause.

Deux faits, dont le premier se trouve consigné dans l'histoire que je viens de citer, sont imputés à Iturbide, et possèdent une notoriété triste, mais trop publique pour être révoqués en doute.

Le premier est celui du massacre de dix-huit insurgés prisonniers qu'il fit fusiller un Vendredi-Saint, mais plaçant dans ses bulletins le nombre de 300; l'autre, l'exécution d'un curé, pris les armes à la main, mais qui, confiant dans son ancienne liaison avec le commandant espagnol dans les mains duquel il était tombé, passa la soirée avec lui sans crainte pour son sort. Ils soupent ensemble, se rappelant diverses particularités de leur jeunesse.

Le lendemain, de grand matin, on entendit le bruit d'une détonation d'armes à feu, et un corps sanglant gisait sans vie! C'était celui du curé. Le commandant espagnol était Iturbide.

Et malgré qu'il se soit baigné dans le sang

mexicain, ce fut lui que ce même peuple choisit pour le poste suprême.

Abusant de l'Espagne, qui lui avait confié ses meilleures troupes, il retourna à son pays natal, en manquant à ses devoirs de soldat. Déployant un talent, une politique inconnus aux rudes chefs des insurgés qui avaient payé de leur sang leurs efforts pour l'indépendance de leur patrie et leur manque d'expérience, il prépara, par un traité simulé, avec un proconsul novice, le rétablissement du trône, pour y monter lui-même à l'aide du bouclier prétorien, qui s'élève si rapidement, dont l'appui est si faible et la chute si terrible.

Arrivé au pouvoir au nom de la liberté, son premier acte fut de la fouler aux pieds, et d'opprimer les délégués de la nation, ceux mêmes dont l'appui devait consolider son trône.

Déployant la fierté, l'orgueil caractéristiques du parvenu, il écarta de lui ses amis; ses lieutenants devinrent ses ennemis, et,

suivant son propre exemple, levèrent l'étendard de la révolte.

Banni du pays, scène de ses cruautés, de ses talents, de sa gloire, il voulut suivre l'exemple de l'homme des siècles, que son génie immense avait élevé sans souillure, mais qu'un seul crime, aussi inutile que cruel, avait rendu odieux.

Iturbide tombe victime de sa présomption par ceux mêmes qui peu avant l'avaient élevé.

Sa mémoire est aujourd'hui, chez les Mexicains, celle d'un martyre. Ils ont oublié ses cruautés et déplorent la leur. J'honore ce sentiment d'humanité; mais que l'exemple de son sort ne soit pas perdu pour ceux que l'ambition conduit sur ses traces, et que son souvenir empêche ce peuple si léger, si inconsidéré, de laisser établir une dictature là où il peut jouir des bienfaits d'une monarchie!

CHAPITRE XXI.

Départ de la capitale.

Mon séjour au Mexique approchait de sa fin. Je m'en éloignais sans ce regret, émanant de l'habitude, que l'on éprouve toujours en quittant un lieu où l'on a passé un certain temps, quels que soient les souvenirs que l'on en rapporte.

La vie de la capitale est des plus coûteuses, sans que l'on puisse se procurer le moindre agrément pour tant de sacrifices.

J'ai parlé des mœurs de la société mexicaine dont l'influence s'étend jusqu'aux étrangers qui y sont établis. Le petit nombre d'exceptions ne pouvaient compenser pour la totalité. Je conserverai cependant toujours un souvenir bien vif d'un Anglais établi à Mexico, M. John Henderson, aussi distingué

par la variété de ses connaissances que par son jugement sain, et qui, libre des préjugés de sa nation, en possédait à un degré éminent l'esprit énergique et la sagacité.

La nouvelle si désirée que je pouvais continuer mon voyage pour les îles Sandwich et la Chine, en m'embarquant sur un navire qu'on attendait à Mazatlan, sur les côtes de la mer Pacifique, ne me parvint que lorsque la saison des pluies était déjà fort avancée.

Je m'empressai cependant de faire mes préparatifs pour un voyage long et pénible, de plus de 300 *leguas* par terre, pour atteindre le lieu où je devais m'embarquer.

Les voyages, dans la plus grande partie du Mexique, sont des plus coûteux. On est obligé ou d'acheter les chevaux et les mules avec leurs bâts (*aparejos*), ou de les louer, du moins les mules de charge, des *arrieros*. Cette dernière manière est encore plus dispendieuse quand on a à parcourir une grande distance; mais je la crois plus sûre pour l'étranger : il s'entend alors que le contrat avec l'*arriero*

doit être fait pour tout le trajet, et non à la journée.

Pour faire de douze à quinze *leguas* par jour, la charge des mulets n'ose dépasser 8 *arrobas* (environ 100 kilogrammes), et il est même prudent de ne les charger que de 4 à 6 *arrobas* [1].

J'avais pris le parti d'acheter les animaux qui composaient mon train, qui était encore assez considérable, quoique, grâce à la complaisance d'un jeune compatriote, M. Théodore Bahre, j'eusse été à même d'envoyer mes collections directement en Europe.

Je partis, le 24 juillet, à une heure, de la capitale, accompagné de mes deux *mozos* et d'une escorte de dragons que je devais à la bonté du président Bustamente.

A peine sorti de la *Garita de Bajexo*, je fus à même d'augurer des agréments qui m'attendaient dans un voyage entrepris dans

[1] La charge des mules des *arrieros* pour le transport des marchandises est de 16 *arrobas* environ, mais ils ne font alors que cinq à six *leguas* par jour.

cette saison, par un fort orage accompagné de pluie et de grêle.

Je ne fis, ce premier jour, que sept *leguas*, et j'arrivai à sept heures du soir à Guautitlan, où je ne trouvai à me loger qu'avéc difficulté, toutes les *mezones* étant encombrées de monde.

Le voyageur ne trouve d'autre gîte, sur les grandes routes du Mexique, que ces *mezones*, où il ne peut espérer d'autres commodités que des chambres sales, sans fenêtres ni meubles, ou tout au plus garnies d'une table et de deux bancs en bois blanc; toutes ces chambres situées au rez-de-chaussée, et entourant la première cour, sur laquelle elles ont leur sortie, qui est en même temps l'unique ouverture où l'air et la clarté peuvent pénétrer.

Autour de la seconde cour se trouvent les écuries, le plus souvent assez spacieuses pour contenir une centaine d'animaux, et un puits au milieu.

On ne peut se procurer dans la *mezon* que le fourrage; quant à la nourriture des voya-

geurs, il faut la chercher à la *posada* qui, ordinairement, se trouve dans le voisinage, et qui est plus ou moins fournie, selon la route.

Le lendemain, partant de Guautitlan, qui était anciennement un *repartimiento* (présent royal en terres et en Indiens) des descendants d'Alonzo de Avila, l'un des conquérants, j'arrivai, après six *leguas* de marche, à Huehuetoca, où je visitai le célèbre *Desagüe*, canal creusé par les Espagnols pour l'écoulement des eaux de la vallée de Mexico.

L'Européen s'attend à trouver dans cette entreprise gigantesque, qui a coûté tant de millions, un travail aussi remarquable par son étendue que distingué par l'art qui aurait été déployé dans sa construction. Je fus donc surpris de ne voir en réalité qu'un ouvrage colossal, il est vrai, mais rude et imparfait, et de ne trouver au lieu d'un canal régulièrement tracé, qu'un ravin, d'une largeur et d'une profondeur extraordinaires, creusé entre deux montagnes, et ressem-

blant au lit que se seraient ouvert les eaux d'un fleuve.

Je vis cependant avec le plus grand intérêt la partie du *Desagüe* où il passe pendant près de 3 kilomètres par une montagne très-élevée, et où ses deux bords, formés par l'excavation, se trouvent à une distance prodigieuse.

Je continuai ma route par le *rancho* de Bata, qui est à quatre *leguas* de Huehuetoca, jusqu'à Tula, qui en est éloigné de huit.

Tula, l'ancienne capitale des Tultèques, le peuple le plus ancien dont on ait connaissance au Mexique, est une petite ville agréablement située dans une vallée, et ayant une apparence européenne, malgré les nombreux cactus qui l'entourent; on y jouit d'une vue délicieuse, et les cimes du Popocatepetl et de l'Istaccihuatl couvertes de neige, se dessinent derrière les montagnes.

Je partis, le 26, de bonne heure de Tula, et parcourus une contrée qui présente des

paysages magnifiques et un sol de la plus grande fertilité, mais dont la partie la plus considérable est inculte. J'y rencontrai beaucoup de bétail d'une bonne race.

A trois *leguas* de Tula je passai par la *hacienda* de San Antonio, et trois *leguas* plus avant par celle de la Goleta. Les *haciendas* sont toutes entourées de murailles construites avec de larges pierres posées l'une sur l'autre sans ciment, et qui forment une clôture autour des bâtiments principaux et de quelques misérables huttes. Je trouvai ensuite sur mon passage un petit hameau nommé San Miguelito, et j'arrivai vers quatre heures de l'après-midi à Arroyo-Sarco, distant de treize à quatorze *leguas* de Tula.

Je fis ma halte dans cet endroit composé d'une *mezon* des plus malpropres et de quelque maisons.

Un des désagréments du voyage au Mexique c'est que, quelque fatigué que l'on arrive dans la *mezon*, le *perjuicio* (j'adopte une fois pour toutes cette expression espagnole, pour

désigner ces malheureux petits vampires qui vous y dévorent) vous empêche de goûter le moindre repos. Tel fut mon triste sort à Arroyo-Sarco, qui faisait autrefois partie des biens destinés à la civilisation de la Californie, et était administré par les jésuites [1].

En quittant Arroyo-Sarco on passe par la *llanura del Cazadero* (la plaine du Chasseur), qui tire son nom d'une grande partie de chasse ou plutôt d'une battue de gibier qui eut lieu sous le vice-roi don Antonio de Mendoza, vers le milieu du seizième siècle, épo-

[1] N'ayant point eu l'occasion de visiter la Californie, je ne puis que donner le peu de renseignements que je fus à même de recueillir à Mazatlan, situé dans le voisinage de cette riche contrée, qui s'accordent tous à la représenter comme tombée, depuis la ruine des missions, dans un état d'anarchie, ou plutôt dans un état si sauvage, qu'aucun droit de propriété n'y existe. Quiconque se sent assez fort, s'empare du terrain. Toute concession de territoire par le gouvernement mexicain est considérée comme inutile. Les deux Californies, cette immense contrée, située dans la zone la plus heureuse, dont le climat et le sol permettent de cultiver les produits les plus variés, sont incultes, sans loi, et presque sans habitants.

Que ceux qui demandent la guerre, dans la crainte qu'ils ont de voir l'Europe peuplée outre mesure et d'y trouver trop peu de place pour eux-mêmes, s'établissent en Californie, ils y trouveront le même climat qu'en Europe, des institutions à créer à leur fantaisie, et jusqu'à des sauvages à civiliser ou à combattre.

que encore peu éloignée des temps de la conquête.

Dans cette chasse, qui était une imitation de celles des anciens empereurs mexicains, 15,000 Indiens étaient employés pour rassembler le gibier. Ce divertissement devait présenter le plus beau coup d'œil, vu de l'unique éminence (le *cerro del Cazadero*) qui, se trouvant du côté d'Arroyo-Sarco, domine cette large plaine dont la circonférence est d'à peu près six *leguas*.

A la plaine du Cazadero, qui est arrosée par nombre de petits ruisseaux, et que le phénomène du mirage qui s'y produit fait paraître encore bien plus riche en eau qu'elle ne l'est en effet, succède une contrée montueuse des plus agréables. Cette partie du Mexique offre un contraste continuel de plaines et de montagnes, dont quelques-unes, surtout la *gran peña de Vernal*, située à l'est de la route, présentent les formes les plus bizarres.

On y rencontre beaucoup de nopals du genre de celui où se trouve la cochenille,

et dont les feuilles sont beaucoup plus lisses que celles du nopal ordinaire. Mais on n'y trouve que rarement la *grana*, le petit insecte qui donne la cochenille, et qu'on récolte en si grande abondance aux environs d'Oaxaca, au midi de la capitale. Le fruit du nopal, la *tuna*, a exactement la même couleur que celle de la *grana* quand on l'écrase. Je trouvai ici aussi un petit fruit nommé *carambola* qui ressemble à des grains de raisin noir. L'aloès y croît en abondance à l'état sauvage et n'y est que peu cultivé pour le *pulque*.

San Juan del Rio est situé à douze ou quatorze *leguas* d'Arroyo-Sarco, au pied d'une montagne, dans une plaine étendue. Je suppose sa population d'environ 3,000 habitants. La rue principale de cette ville, qui, quoique construite à la manière mexicaine, est une des plus jolies et des plus propres de la république, a une étendue d'environ 3 kilomètres. Le petit nombre des autres rues ont leur nom peint à chaque coin, et toutes les maisons sont numérotées, ou marquées

de lettres avec la plus grande exactitude.

Le caractère des habitants ne répond aucunement à l'impression favorable que donne l'aspect de la ville; ils sont, avec ceux de Queretaro, les plus grands brigands de la contrée, et infestent la route entre ces deux villes.

Quittant San Juan del Rio, le lendemain 28 juillet, je traversai un beau pont en pierre de taille sur cinq arches, au-dessus de la rivière (*del Rio*) qui sert à distinguer cette ville des autres du même nom.

Vue de l'ouest, son aspect est charmant par le beau tableau que forment les montagnes qui se groupent dans le fond.

Mais, quels que soient les attraits de la contrée, le voyageur ne saurait en jouir. Quelles tristes expéditions que ces voyages si fatigants sur les mêmes animaux, et où on dépend d'hommes négligents, obstinés et qui n'inspirent aucune confiance!

Au lieu de tout arranger avant le départ, ils s'arrêtent cent fois sur la route, raccom-

modant tantôt une chose, tantôt l'autre, à l'*aparejo* ou à la *carga* des mules; tandis que leur propre monture profite de ce moment de liberté pour paître dans l'herbe, ou faire une petite promenade; de sorte qu'il faut encore perdre un quart d'heure pour la rattraper. Ces scènes se passent surtout dans le voisinage des *posadas*.

Montrer de l'impatience avec ces hommes qui n'ont de l'Espagnol que le caractère vindicatif, mais toute la léthargie et l'obstination de l'Indien jointes à la paresse du nègre, ne sert à rien, puisqu'ils se jouent de vos ordres, et qu'un rire moqueur est leur réponse. *Es la costumbre* (C'est la coutume), et là-dessus ils continuent leur train.

Si, outré de leur insolence, l'étranger se montre irrité, ils ressentent le reproche comme une insulte, et, poussés par la haine, ils lui jouent un mauvais tour, dont du reste le traitement le plus doux ne saurait garantir.

Ils trompent leur maître en toute occasion, le volent, et on a nombre d'exemples qu'ils l'as-

sassinent, si l'occasion leur paraît favorable.

En parcourant la plaine située derrière San Juan del Rio, je la trouvai très-bien cultivée et couverte de maïs et de *cebada* (orge). Les charrues sont de la forme la plus simple, et traînées par des bœufs attachés par la tête, que le laboureur fait avancer en les piquant avec de longs bâtons pointus comme des lances, à la mode des patriarches. Le sol est noir, des plus fertiles, et l'irrigation a lieu par nombre de petits canaux qu'on fait déborder pendant la saison des pluies, en juillet et août. On reconnaît ici que l'on s'approche de villes plus considérables par les trains d'*arrieros* avec des centaines de mules, qui y transportent les produits des provinces du Midi, comme du sucre et du tabac. La route passe par la *hacienda* de Sauz, à trois *leguas* et demie de San Juan, et, sept *leguas* plus loin, par un petit endroit près d'une autre *hacienda* nommée el Colorado, dont les environs se prêtent, par l'inégalité du terrain, les broussailles et le chemin creux par lequel on passe,

aux attaques des brigands, si fréquentes dans cet endroit.

La ville de Queretaro, à quatorze *leguas* et demie de San Juan, se présente d'une éminence à deux ou trois *leguas* de distance. Elle est située dans une plaine délicieuse au milieu de montagnes, dont un bel aqueduc descend à la ville sur des arches très-élevées.

Les arbres qui entourent les habitations de la ville augmentent son aspect pittoresque, et en approchant je les reconnus pour des cyprès d'une beauté comme on n'en trouve qu'en Orient.

Les haies sont toutes composées d'un cactus immense, de plusieurs mètres d'élévation, nommé l'*organ cactus*.

La ville contient un grand nombre de fontaines publiques; tout, enfin, y rappelle la Turquie : ces cyprès, cet aqueduc, sa construction; mais une plus grande ressemblance se trouve encore dans le caractère de ses habitants, dont le fanatisme et la haine contre l'étranger forment le trait principal. J'en fis la désa-

gréable expérience à la porte de la ville, où on m'obligea à déposer mon bagage à la douane, dont les bureaux étaient déjà fermés à trois ou quatre heures de l'après-midi; de sorte que je fus obligé de laisser tous mes effets dans la cour de cet établissement, et de ne partir le lendemain qu'après huit heures, où mon permis de laisser-passer fut enfin expédié.

Tel est l'effet de lois basées sur des systèmes pernicieux.

Le libéralisme sonne dans les proclamations, et les dispositions les plus vexatoires de l'ancien gouvernement espagnol ont été maintenues et encore augmentées.

Les peu d'effets du voyageur touriste sont exposés dans chaque ville importante à être bouleversés, même perdus; tandis que les ballots du commerçant initié au mystère d'endormir les cerbères, passent sans examen.

Des millions de marchandises, dont l'importation est souvent entièrement prohibée, franchissent ainsi les ports de la république,

sans qu'un seul *peso* entre au trésor de l'État.

Le tarif trop élevé établi par la loi ne pouvant s'exécuter, a donc été remplacé dans chaque port par un accord particulier entre les négociants et les agents de la finance. Par ce moyen, souvent deux ou trois navires suffisent pour faire la fortune des deux parties contractantes, et l'État recrute ses finances par des emprunts forcés.

CHAPITRE XXII.

Queretaro. — Celaya. — Guanaxuato.

Queretaro est une grande et belle ville d'environ 20,000 habitants. Elle est animée et paraît commerçante. On y fabrique, entre autres, beaucoup d'objets en fibres de *maguai* tels que des bâts, des cordes, des couvertures.

L'église principale de la ville, située sur la grande place, est richement ornée. Celle de San Francesco est simple, mais sa cour est plantée des plus beaux cyprès. Le nombre de fontaines publiques qui embellissent la ville, est dû à un vice-roi sous Ferdinand VI, de 1746 à 1759.

Queretaro est le chef-lieu du département du même nom, qui, bien que de peu d'étendue, est très-peuplé. De la chaîne de montagnes, où la ville est située, toutes les rivières s'écoulent vers l'ouest dans la mer Pacifique.

Je partis le 18 de Queretaro. Le pays à l'ouest de la ville est plat, touffu, et couvert de marais; trois *leguas* plus loin, la contrée devient stérile, et on rencontre nombre de fours à chaux. J'avais augmenté à Queretaro mon train d'un *mozo*, pour éprouver moins de retards; mais je ne fis que m'embarrasser davantage. J'étais venu, le jour précédent, de San Juan del Rio sans escorte, l'officier qui y commandait me l'ayant refusée tout net, malgré l'ordre du ministre de la guerre, sous le prétexte qu'il n'avait point de cavalerie. Je trouvai plus de prévenance à Queretaro, parmi les autorités militaires; mais heureusement que leur protection était inutile, les douze principaux brigands du pays ayant été pris quelques jours auparavant, grâce à l'énergie du commandant de Celaya, don Pedro Cortazar.

Deux des dragons de ma nouvelle escorte étaient des recrues que leur chef, le *cabo*, ne quittait point des yeux, puisque ces deux héros, qui ne se sentaient aucune voca-

tion pour l'état militaire, semblaient assez disposés à profiter de l'occasion pour faire une petite escapade. A tout moment l'un ou l'autre restait en arrière. Je fus surpris du peu de cérémonie avec laquelle mon *cabo*, ancien militaire des guerres de l'indépendance, les traitait, et des coups de plat de sabre dont il régalait ces fiers républicains.

Je passai par el Opasio, village considérable à trois *leguas* de Queretaro. D'Opasio à Celaya il y a neuf *leguas*, dont les dernières passent par une contrée qui, dans cette saison, était couverte d'eau et de fange.

Je trouvai donc avec autant de satisfaction que de surprise, à une *legua* de Celaya, une excellente chaussée établie sur une digue, et qui me conduisit jusqu'à la ville, où je passai sur un pont magnifique en pierre, aussi large qu'étendu, garni de colonnes et de pyramides, et que je considère comme le plus élégant de toute la république. Mais il date, ainsi que la chaussée, du temps des Espagnols; et les fondateurs, fiers de cette belle

entreprise, en ont perpétué la mémoire par les inscriptions qu'ils ont gravées sur les monuments qui ornent le pont. On y a établi un péage sur chaque animal, à raison d'un demi-réal (34 c.) par tête.

Celaya est à douze *leguas* de Queretaro. Je descendis dans la *mezon* située sur la place publique. J'y occupai une chambre au premier, d'où je jouissais d'un coup d'œil étendu sur les montagnes qui environnent la ville, en même temps que je voyais sous mes fenêtres le marché, où nombre de fruits européens, tels que des pêches, des raisins, des poires, étaient étalés.

J'envoyai le *mozo* m'en acheter, lui donnant un *peso* pour m'en rapporter le change. Je savais que les *clacos* (les sous) du département de Mexico n'avaient plus cours dans celui de Guanaxuato, où la ville de Celaya est située, aussi peu que dans celui de Queretaro, ce qui est encore un des beaux reste du système fédératif. Je ne m'attendais cependant à rien moins qu'à la monnaie qu'on allait me ren-

dre, qui consistait en petits morceaux de savon, dont on se sert en cet endroit comme l'unique change.

Ces pièces de savon sont longues de 78 millimètres, sur 13 de haut et 36 de large; elles pèsent 1/2 hectogramme. D'un côté se trouve le nom de GALVAN, et de l'autre le chiffre 2, qui indique la valeur nominale de la pièce, c'est-à-dire deux *clacos* (environ 17 c.).

L'histoire nous apprend que des villes assiégées se servaient de monnaies obsidionales en cuivre, en étain, en cuir, en papier; les sauvages font même usage, dans quelques endroits, de cacao, de coquillages, de dents de poissons; mais je me flatte d'avoir le premier enrichi la numismatique de la monnaie de savon. Mais au fond, cette monnaie, qui possède du moins une certaine valeur, n'est-elle pas encore préférable, toute gênante et ridicule qu'elle soit, à ces billets de quelques *cents* [1] dans le papier monnaie des banques particulières des Anglo-Américains, dont

[1] Un *cent* vaut cinq centimes et demi.

la garantie principale ne consistait que dans le crédit que les Anglais, éblouis par les entreprises gigantesques qu'ils voyaient s'exécuter au delà de l'Atlantique, avaient ouvert aux Américains, sans se douter que ces merveilles de l'industrie s'exécutaient à leurs dépens?

Et ce système de monnaie de savon de Celaya n'est-il pas encore préférable à celui des *clacos*, en cuivre, que l'État de Mexico fit frapper il y a quelques années, forçant le public de les prendre pour le double de leur valeur (une quartilla), jusqu'à ce que des Anglo-Américains et d'autres spéculateurs (de bons patriotes mexicains[1]) mirent une triste fin à cette opération financière en inondant le pays de ces clacos frappés aux États-Unis.

Je reçus à Celaya l'accueil le plus aimable du colonel don Pedro Cortazar, frère du célèbre général, dont le régiment de dragons est le meilleur de la république, et aussi bien discipliné qu'équipé. Grâce à sa complai-

[1] On connaît au Mexique le principal individu qui avait fait cette falsification, et qui, loin d'être puni comme faussaire, joue dans la capitale un grand rôle par les fruits de sa noble industrie.

sance, je fus à même de mettre à profit mon court séjour.

Celaya est une belle ville, agréable et bien peuplée. Le nombre de ses habitants est de 10 à 11,000. Les arts y furent autrefois cultivés plus que dans aucun autre lieu du Mexique, comme on le voit dans d'assez bons tableaux, que l'on conserve dans deux monastères que je visitai. La grande place de la ville se distingue autant par son espace que par sa régularité.

On a essayé récemment d'établir à Celaya des manufactures pour la filature du coton, d'après l'idée de don Lucas Alaman, et je crois que cette ville pourrait devenir, par le caractère actif de ses habitants, d'une grande importance industrielle, dans des temps moins agités. Mais ce qui distingue surtout Celaya, ce sont ses progrès dans l'agriculture. Je trouvai dans deux *haciendas* que je visitai près de cette ville, la preuve du degré de perfection à laquelle la culture du sol peut être portée dans cette belle contrée, quand

sa fertilité est secondée par des soins assidus et bien dirigés. J'y rencontrai l'olivier et la vigne, les deux principaux articles dont la jalousie de l'Espagne avait interdit la culture à ses colonies. Les olives de Celaya ne le cèdent point en grosseur à celles de Valence; mais les vignes surtout y sont d'un produit surprenant. Elles n'atteignent pas la hauteur des nôtres, mais elles s'étendent en largeur, et il n'est pas rare de trouver sur le même cep, de 40 à 50 grappes de raisin noir d'une qualité très-douce.

Le sol de la contrée que je traversai, depuis Queretaro jusqu'à Lagos, faisant partie du Baxio, et situé dans une région tempérée, où l'irrigation se fait par des canaux à la manière de l'Égypte, est le plus fertile de toute la république dans les produits les plus utiles, en même temps que son climat me paraît des plus sains; et c'est surtout dans les environs de Celaya que la culture a atteint un certain degré de perfection, et que les récoltes, principalement celles de grains, sont des plus riches.

Je partis de Celaya, le 31 juillet, accompagné d'un seul dragon, pour me rendre à Guanaxuato. J'envoyai mes effets et mon monde, sous la conduite du sous-officier de l'escorte, homme de confiance que je dus à la complaisance du colonel Cortazar, directement par Leon à Lagos, où je devais les rejoindre dans quatre jours, mon temps étant limité par la crainte de manquer mon passage à Mazatlan.

Je quittai Celaya avec une impression bien plus favorable que ne m'en avait encore laissé aucune ville du Mexique : conséquence des progrès que l'on y voit, de l'activité, de l'ordre et de la sûreté qui y règnent.

Il y a dix *leguas* de Celaya pour se rendre à Salamanca, ville d'un aspect chétif et mélancolique avec un clocher sans toit. De là, je me tournai au nord vers la *hacienda* de Temascatio, qui en est distante de quatre *leguas*, où je me procurai un autre cheval. Le village de Dolores, où le curé Hidalgo avait, en 1810, commencé l'insurrection, se trouve à dix-huit *leguas* de Temascatio.

A cinq *leguas* de Guanaxuato, près de la *hacienda* de Burras, commence une chaussée excellente et des plus larges, établie, je crois, aux frais d'une compagnie anglaise, mais qui n'est que de courte durée.

A Marfil, à une *legua* de Guanaxuato, on entre dans un ravin où se trouvait un ruisseau formé par les pluies, que l'on était obligé de traverser plus de vingt fois. On arrive enfin par ce chemin horrible à Guanaxuato, où finit le ravin, et qui s'élève graduellement sur la montagne. Il existe difficilement une ville dont la construction soit aussi irrégulière ; les rues sont la plupart étroites et tortueuses, et l'emplacement en pente qu'occupent les maisons qui sont échelonnées sur la montagne, fait qu'elles ont plus d'étages d'un côté que de l'autre.

Les églises et les autres édifices publics de Guanaxuato n'ont que peu d'importance. Les *granaditos* (magasins de maïs) sont encore les bâtiments les plus marquants, autant par leur forme et leur couleur rouge, que par les souvenirs qu'ils présentent de la pre-

mière insurrection, durant laquelle des prisonniers espagnols y furent massacrés le 24 novembre 1810, au nombre de plus de 200, par la populace de la ville; mais surtout par la circonstance que la tête du curé Hidalgo, chef de cette insurrection, et fusillé à Chihuahua, avait été exposée sur l'un des deux crochets que l'on voit encore fixés dans la muraille des *granaditos*.

Tout luxe dans la construction des maisons serait, du reste, déplacé, puisque la ville est exposée, lors des pluies, aux ravages des eaux qui descendent en torrents de la montagne, et endommagent les édifices.

La ville de Guanaxuato contient 28,000 habitants, et leur nombre dans les mines qui l'environnent s'élève à 18,000, ce qui donne un total de 46,000.

Cette ville est le chef-lieu du département du même nom, qui est le plus peuplé de toute la république, puisque l'on y compte 1,200 âmes par *legua* carrée.

La ville de Guanaxuato fut la scène de plu-

sieurs événements mémorables lors de la première guerre de l'indépendance, les riches métaux qu'on y exploite ayant toujours tenté les besoins ou la cupidité des différents partis.

Parmi les établissements publics, la Monnaie est remarquable, puisqu'elle est devenue, par les soins de don Louis Cortazar, la mieux organisée du Mexique. On y frappe annuellement de 2,500,000 à 3,000,000 de *pesos*, et même plus. J'y remarquai entre autres la machine pour la virole, avec laquelle on crenèle 5,000 *pesos* en trois quarts d'heure, et le laminoir pour donner au métal l'épaisseur voulue, sans que l'usage de la lime soit en sus nécessaire.

Le général Cortazar avait fait graver par le célèbre Wyon de Londres, des coins pour la monnaie, qui furent exécutés avec toute la perfection que l'on connaît aux ouvrages de cet artiste éminent; mais le gouvernement central ne permit point qu'on s'en servît, désespérant que ses graveurs pussent reproduire

ce beau type pour les autres départements de la Confédération.

Un des établissements les plus remarquables dus au général Cortazar, c'est l'Institut des mines, qu'il a créé, où les jeunes gens reçoivent l'instruction la plus soignée par de bons professeurs, et où on trouve pour leur usage une petite bibliothèque, des collections d'appareils de physique et de chimie, une collection de minéraux peu nombreuse, mais très-intéressante, une école de dessin, etc.

Je vis à Guanaxuato avec le plus vif intérêt l'homme célèbre à qui cette ville doit tant de bienfaits, et qui gouvernait au milieu d'une contrée anarchique avec autant de talent que d'énergie.

Le général Louis Cortazar est de plus un de ces personnages qu'on admire pour leurs œuvres, et qui attachent par leur personne.

CHAPITRE XXIII.

Mines de Guanaxuato. — Route de Guadalaxara.

Je visitai, le 2 août, les mines qui ont rendu Guanaxuato si célèbre. Recommandé par le directeur de la principale compagnie anglaise (l'*Anglo-Mexican company*), M. Scoolbred, au sous-directeur de la mine de Rayas, je me mis en route gravissant la montagne escarpée au pied de laquelle est située Guanaxuato.

Je jouis, de son sommet, d'un coup d'œil des plus extraordinaires.

Plusieurs gorges s'ouvraient à mes pieds, encaissées dans de hautes montagnes d'un aspect stérile. Au fond des ravins, comme à la plus grande hauteur, paraissent nombre de petits villages. Ceux qui occupent la cime des montagnes ressemblent à des forteresses

placées là comme des nids d'aigle. C'étaient les mines. Les habitations que l'on voit comme dans des abîmes sont les *haciendas de beneficio.*

J'avais donc devant moi ces mines célèbres qui s'étendaient en demi-cercle du nord-ouest au sud-est, situées sur la même veine d'argent, si grande et si riche, nommée la Veta Madre.

Je voyais, commençant au nord-ouest, la Valenciana, mine aujourd'hui presqu'entièrement épuisée, mais à qui Guanaxuato doit son existence et son éclat; puis se succédaient les mines de Cata, de Secho, de Meliado, d'un produit très-riche; ensuite Rayas, la plus étendue de toutes, et probablement la plus grande qui existe sur la terre, mais très-exploitée; et enfin la dernière au sud-est, celle de Sirena.

Les six mines que je viens de nommer occupent huit *haciendas de beneficio*. Le minerai exploité dans les quatre premières est amalgamé dans la *hacienda* de Salgado avec 42 *arrastros,* dans celle de Flores avec 30,

dans celle de Medio avec 24, enfin dans celle de San Louisito avec 16.

Le minerai des deux dernières mines qui appartiennent à l'*Anglo-Mexican company*, est amalgamé, celui de Rayas à la *hacienda* de Barreras avec 66 *arrastros*, et à celle de Dolores avec 30; celui de Sirena à la *hacienda* de Pastita avec 30, et à celle d'Escalera avec 52.

J'ai décrit, lors de ma visite à Real del Monte[1], tant l'exploitation que l'amalgamation du minerai, je ne parlerai donc ici que de ce qui m'a frappé à Guanaxuato comme différent de ce qui se pratique à Real del Monte.

Je me rendis à Rayas accompagné du directeur de cette mine, que j'avais trouvé à la *hacienda* de Duran.

La mine de Rayas est composée non-seulement d'un puits perpendiculaire, auquel aboutissent plusieurs galeries horizontales et diagonales, comme à Real del Monte, mais des mines obliques descendent encore de la su-

1. *Voyez* chap. XVI, sur Real del Monte.

perficie de la montagne jusqu'à la plus grande profondeur. Ces dernières ont été formées en suivant la direction de la veine qui descend en grandes masses, et ne s'embranchent que rarement en parties horizontales.

Le puits de la mine de Rayas est le plus large qui existe, son diamètre étant de 13 à 14 *varas*, avec une profondeur de 445 *varas*. Il n'y a point d'échelles, et on entre dans la mine, ou par le puits au moyen de deux cordes, qui descendent alternativement, et qui servent pour retirer l'eau et le minerai à l'aide de poulies et d'un grand guindeau mu par des chevaux, ou en descendant les marches qui sont pratiquées en guise d'escalier dans les mines obliques, et dont on compte quatre.

Tout à Guanaxuato se fait à force de bras et avec des animaux, à la manière mexicaine; l'eau est retirée au moyen de tuyaux en cuir qu'on attache aux extrémités des cordes; le minerai est de même monté dans des seaux.

On descend dans la galerie de San Cajetano par les escaliers pratiqués dans le rocher, auxquels ceux des plus grands palais ne peuvent être comparés, pour la dimension; la largeur des marches étant généralement de 8 *varas* et quelquefois de 10. La hauteur de la galerie, dont la pente n'est que rarement escarpée, est de plus de 6 *varas*, la veine qu'on a suivie présentant une pareille dimension.

En descendant ces vastes galeries, dont le produit était si riche, qu'on a dû en quelques endroits remplacer le minerai par des pierres ordinaires, pour ne point interrompre l'escalier, on arrive à une profondeur de 430 *varas*, où la galerie devient d'une largeur énorme; les marches alors finissent, et sa pente devient en même temps si escarpée, qu'on ne descend qu'avec beaucoup de peine sur des bâtons qu'on a attachés à la roche en guise d'échelle. J'y trouvai des mineurs, mais en petit nombre, et le minerai n'était rien moins que riche.

Mais c'est dans cette galerie que l'on a trouvé,

il y a quelque temps, de l'or natif dans du quartz, ce qui rarement a lieu à une telle profondeur.

En descendant encore 15 *varas*, on arrive à une galerie horizontale très-longue, mais étroite (Deshacho de San Simon), qui conduit au puits. L'impression qu'on éprouve en revoyant le jour à 445 *varas* au-dessous du sol est des plus frappantes. On m'assura que les rayons du soleil, quand il passe le méridien, y pénètrent et se réfléchissent dans l'eau qui est au fond du puits. Le courant d'air y est en même temps des plus violents. On peut descendre encore 30 *varas*, la plus grande profondeur des mines étant de 475. Il y a encore dans la mine de Rayas, trois autres galeries semblables à celle de San Cajetano.

Rayas est une ancienne mine qui était négligée avant 1830, époque où elle fut affermée à la compagnie anglaise, qui l'excava depuis jusqu'à la profondeur actuelle.

La mine si célèbre de la Valenciana est la

plus profonde qui existe, comme celle de Rayas est la plus large par son diamètre : son puits a 630 *varas* de profondeur et 12 et 1/2 de diamètre. Après avoir donné tant de trésors, elle n'est aujourd'hui que faiblement exploitée, et remplie d'eau jusqu'à une hauteur de 170 *varas*, ce qui réduit le puits à 460.

La disposition y est, du reste, la même qu'à Rayas, et on descend par des marches dans les galeries formées par l'excavation des veines; seulement, les marches étant murées, on y pénètre avec plus de facilité.

Les ouvriers de Guanaxuato ne reçoivent point de paye, mais la moitié du minerai qu'ils exploitent, et les outils, tels que le marteau à manche court, la pointe à la mode mexicaine, et même la poudre pour faire sauter la roche, dont, malgré la diminution dans l'exploitation, on emploie journellement encore de 8 à 9 *arrobas* (100 à 112 kilogrammes), leur sont fournis par l'administration. Ils reçoivent, de plus, de 50 à 150 *pesos* pour chaque *vara*, selon la dureté du rocher, et

même leur part du minerai est tirée hors des mines aux frais des propriétaires ou des fermiers.

En comparant ces conditions avec celles accordées aux ouvriers de Real del Monte, la perte qui en résulte pour les entrepreneurs à Guanaxuato est évidente. Le plus grand préjudice dans ce dernier endroit provient de ce qu'une faible partie seulement du minerai y est amalgamée par les compagnies mêmes, mais que le lot le plus considérable est vendu à des particuliers qui en séparent l'argent pour leur propre compte. On appelle *rescatadores* les hommes qui s'occupent de ce genre de commerce, qui est des plus lucratifs.

L'*Anglo-Mexican company* fait, le samedi de chaque semaine, une vente à l'enchère du minerai qu'elle n'amalgame point elle-même.

Les *rescatadores* assemblés font chacun leur offre au crieur, mais secrètement, et le monceau de minerai appartient au plus offrant. On peut juger de l'expérience que doivent posséder ces hommes pour juger de l'argent qu'il contient; mais leur œil est tellement

exercé, qu'ils ne se trompent presque jamais. Quant au minerai appartenant aux ouvriers, il est tout vendu aux *rescatadores*.

Les *haciendas* de la compagnie, dont je visitai celle de Barreras, située dans le ravin où Guanaxuato est construite, sont sur un pied beaucoup plus grand que Regla, et leur étendue est en rapport avec l'immense produit que les mines de Guanaxuato donnaient autrefois.

La séparation du minerai y est entièrement faite par le procédé de l'amalgamation[1], et la fonte n'y est point pratiquée, cette dernière méthode n'étant point en usage au Mexique ni propre à la nature du minerai de Guanaxuato, qui, quoique fort abondant, n'est pas en proportion riche en argent; ce qu'il compense toutefois par les parties d'or qu'il contient.

Tous les travaux qui se font à Regla au

[1] La perte du mercure dans le procédé d'amalgamation des haciendas de plata à Guanaxuato est de 40 pour 100, donc de moitié moins qu'à celle de Real del Monte.

moyen de l'eau, sont exécutés à Guanuaxato par des mules. Les machines pour piler le minerai, les *arrastros* pour le réduire en poudre, tout est mis en mouvement par ces animaux. Les deux *galeras* (on nomme ainsi les galeries couvertes où se trouvent les *arrastros*) de la *hacienda* de Barreras contiennent l'une 33, l'autre 35 *arrastros*, qui sont de deux à trois fois plus grands que ceux de Regla. Le minerai moulu sur des *arrastros* mus par des mules, est mieux pulvérisé que sur ceux que l'eau tourne, mais où la besogne se fait plus vite.

Il y a deux *patios* pour les *tortas* qui y restent exposées de trente à soixante jours; où elles sont foulées par les mules de la manière accoutumée. On peut juger du nombre de ces animaux employées dans ces *haciendas*; il y en avait 460 dans Barreras.

Le reste de l'opération est le même que celle décrite à l'article de Real del Monte, à quelques différences près, de peu d'importance, comme dans la forme des cuves (*lavaderos*), et dans la méthode pour enlever

de la *limadora* (l'amalgame d'argent et de mercure) les autres substances.

L'or qui se trouve mêlé à l'argent s'en sépare déjà en partie dans l'*arrastro*, et le reste par un procédé chimique à la Monnaie.

Les mines de Guanaxuato sont du plus haut intérêt par les souvenirs qui s'y rattachent, et par les traces de leur immense splendeur, avec laquelle rien au monde dans ce genre ne peut être comparé.

Mais leur produit actuel n'est pas en rapport avec la magnificence de leur aspect. Les affaires des compagnies qui les exploitent sont loin d'être dans un état rassurant. Les causes en sont diverses; mais la principale est dans le caractère des habitants de la contrée.

Les compagnies anglaises de Guanaxuato furent les premières qui s'engagèrent dans les mines mexicaines. Ne connaissant le terrain que par des théories, et ignorant entièrement les ruses et les menées du Mexicain; de plus, imbus de leur propre supériorité en affaires, ils s'engagèrent par des contrats de

trop courte durée, comme de six années. Ce temps si limité ne leur permit point d'y faire les établissements nécessaires sur un pied convenable, puisque toutes les améliorations n'auraient été qu'à l'avantage des propriétaires qui devaient rentrer dans leurs droits dans un terme si rapproché.

Quoique possédant des directeurs du plus grand mérite, comme M. Scoolbred, homme compétent et plein d'activité, force leur fut de marcher dans l'exploitation des mines sur la voie suivie par les Mexicains, desquels ils sont entièrement dépendants.

Il fallut donc continuer à donner aux ouvriers la moitié du bénéfice, ainsi que les autres revenus que la coutume leur alloue.

Mais, non contents de ces avantages, ces hommes démoralisés, imbus de haine pour l'étranger, contre lequel tout crime leur paraît même méritoire, volent encore plus qu'ils ne gagnent, jouant sous main avec les *rescatadores*.

La compagnie anglaise, croyant compenser, par une économie mal placée, la position dés-

avantageuse dans laquelle elle s'est avanturée, n'emploie que quatre Anglais pour diriger les mines, tandis que la surveillance et le contrôle se trouvent entièrement dans les mains d'employés mexicains, choisis entre les ouvriers, qui, mal payés, font cause commune avec leurs anciens camarades et exploitent pour la compagnie les veines les plus pauvres, réservant les plus riches pour leur propre compte.

De même qu'à Real del Monte, je reçus des employés anglais l'accueil le plus prévenant, et je n'eus qu'à regretter de voir ces hommes si habiles et si actifs, si peu soutenus dans leur pénible besogne, qui, une fois commencée, devrait être suivie, sinon dans le style supérieur de Real del Monte, du moins avec tous les efforts que permet cette entreprise manquée dans son début.

Je quittai la ville de Guanaxuato, le 3 août, à quatre heures du matin, après m'y être arrêté deux jours, heureux d'avoir vu ces mines si célèbres.

Obligé, lors du trajet de Celaya à Guanaxuato, de le faire en un jour, j'avais réussi à parcourir vingt-trois *leguas* en quinze heures, dont je consacrai deux seulement au repos. Je n'avais changé qu'une seule fois de monture, et le dragon qui m'accompagnait avait accompli sa course sur le même cheval.

J'étais forcé pour retrouver mon monde à Lagos, d'y arriver de même dans un seul jour. Je retournai jusqu'à la *garita* de Marfil, à l'entrée du ravin, d'où je me dirigeai sur Silao, à cinq *leguas* de Guanaxuato, ville petite mais très-animée. De Silao jusqu'à Léon, à neuf *leguas* de distance, la contrée est plate et très-bien cultivée. Dans les environs de Léon on trouve beaucoup de plantations de *chile* (piment). La ville de Léon est une des plus industrieuses et des plus riches de la république, quoique son étendue ne soit point considérable, et qu'elle ne contienne, de même que Silao, que 2 à 3,000 habitants. On y trouve nombre de tisserands qui fabriquent des *re-*

bosos, châles bariolés dont l'usage est si général parmi les femmes mexicaines, que les Indiennes mêmes à demi nues s'en enveloppent la tête et les épaules, se drapant, malgré leurs lambeaux, comme des vestales ; à l'imitation de leurs maris, qui, malgré leur nudité presque complète dans les environs de Léon (puisqu'ils n'y portent que quelques morceaux de cuir autour du corps), s'enveloppent également, même par une chaleur étouffante, dans les plis de leurs *serapes*.

Je pris un peu de repos à Léon, dans une *mezon* assez propre, et je repartis de cette ville, dont les habitants sont fameux pour leurs brigandages, à cinq heures après midi, par un chemin montueux, couvert de bois et de broussailles.

Il me restait encore douze *leguas* à parcourir sur une route très-pittoresque, mais déserte et couverte de montagnes, de ravins, de précipices et de marais.

La nuit était survenue et nos animaux étaient si fatigués, qu'il fallut mettre pied à terre et

les conduire en lesse. Nous engageâmes avec difficulté un Indien à nous guider, mon compagnon ne se reconnaissant plus dans l'obscurité.

Le silence dans cette solitude n'était interrompu que par le hurlement si désagréable du chacals, qui ressemble aux cris d'un enfant.

Après minuit enfin nous atteignîmes Lagos ; mais il fallut encore pour entrer dans la ville, passer à gué un fleuve large et rapide, dont l'eau, grossie par les pluies, s'élevait jusqu'au poitrail des chevaux. Je retrouvai mes gens et tous les effets en ordre, grâce, comme j'ai lieu de le croire, au chef de l'escorte; mais mes animaux avaient été si négligés, que j'en perdis un le lendemain.

L'habitude aguerrit aux fatigues, et malgré la longue marche de la veille, où j'avais fait vingt-quatre *leguas* sur le même cheval, en vingt et une heures, y compris deux heures de halte, je pus continuer ma route le lendemain.

La petite ville de Lagos prend son nom des lacs (*lagos*) dont elle est entourée. En sortant de la ville, on voit à la gauche une montagne appelée, en raison de sa forme particulière, *Mesa redonda*. La contrée continue d'être déserte; elle est montueuse, couverte de bruyères, et coupée par des ravines; on y rencontre des fourmilières d'une telle étendue, que le sol en est dévasté dans une circonférence de 2 à 4 mètres.

On passe, à sept *leguas* de Lagos, près de quelques huttes nommées el Obispo, et, à une *legua* et demie plus loin, par une belle plaine cultivée.

San Juan de los Lagos est à cinq *leguas* de el Obispo et à douze de Lagos. On est surpris de trouver dans cette ville, située dans une gorge, au milieu d'une contrée montueuse et stérile, une belle église avec une coupole et deux tours. Cette église, dont l'inscription portait *Basilica Lateranensis*, est digne de ce titre comme une des plus grandes et des plus belles du Mexique. Elle est construite en

pierres de taille dans le style le plus élégant, sur des colonnes cannelées ; avec un porche magnifique où l'on monte par de belles marches qui entourent l'édifice.

Cette ville, quoique triste, paraît avoir été très-opulente du temps des Espagnols, si l'on en juge par la construction des maisons, qui sont toutes peintes et ornées de sculptures. Elle jouissait de priviléges particuliers, qu'elle possède encore aujourd'hui, puisqu'on y tient au mois de décembre de chaque année une foire (*feria*) qui dure huit jours ; ce qui attire un tel concours de monde, que les montagnes qui environnent la ville présentent alors le coup d'œil le plus pittoresque par le nombre de personnes, de chariots et d'animaux qui y bivouaquent.

Partant, le 5 août, de San Juan de los Lagos, je passai sur un beau pont en pierre au-dessus d'une petite rivière qui coule par la ravine.

Calos, situé à cinq *leguas* de Lagos dans une autre ravine, est un lieu pauvre et d'un

aspect misérable, mais dont l'ancienne église est également surmontée d'une coupole et de deux tours. . . . . .

L'aspect de la contrée est toujours le même, c'est-à-dire sans culture. La Laca, chétif endroit composé de quelques cabanes, est à deux ou trois *leguas* au delà; enfin, à douze *leguas* de San Juan, on arrive à la Venta de Pejeros ou *hacienda* de San Antonio, ferme avec une mauvaise *mezon* sans aucune ressource.

Nous trouvâmes, le lendemain, lors de notre départ, les eaux de la petite rivière qui coule près de la *hacienda* tellement accrues par les pluies, que nous ne pûmes la traverser à gué. Il fallut donc la passer, ainsi que le bagage, sur un mauvais canot composé d'un arbre creux. Quel travail que celui de décharger les animaux, d'ôter les selles et les bâts, et de les placer dans le canot qui dut faire plusieurs voyages, tandis qu'on poussait les chevaux et les mulets dans la rivière pour la traverser à la nage! . .

Arrivés au bord opposé, il fallait les re-

prendre, les seller, les recharger, et le tout dans la fange !

Quel contraste dans ce pays ! D'un côté des édifices magnifiques, des basiliques en pierre de taille, des aqueducs immenses, et à quelques *leguas* plus loin, sur une des principales routes, pas même un simple pont en bois !

La contrée prend ici un aspect fertile et cultivé. On y voit des milliers de lièvres, que jamais chasseur n'inquiète.

Les huttes y sont uniquement construites en larges pierres volcaniques, posées l'une sur l'autre et couvertes de paille, sans aucun ciment pour les lier, ni même de mousse entre les fentes.

Ce fut dans une belle plaine à cinq ou six *leguas* de la Venta de Pejeros, et à une *legua* de Tepatitlan, que je découvris la pyramide que j'ai décrite dans le XVIII[e] chapitre, et que, en raison de sa proximité de cette dernière ville, j'ai désignée sous le nom de la pyramide de Tepatitlan.

Après avoir passé le petit endroit de San José, à une demi-*legua* de la pyramide, j'arrivai à Tepatitlan, ville très-bien située sur une petite éminence. Le sol, qui est des plus riches, se compose d'une terre rouge et argileuse.

L'église et les habitations dispersées sur l'éminence, construites avec cette même terre et couvertes de toits en comble, d'ardoises ou de paille, présentent par leur couleur rouge et la verdure qui les entoure un coup d'œil gai et agréable.

L'aspect de la contrée aussi bien que la construction perdent ici leur caractère oriental. Les cactus sont peu nombreux, surtout l'aloès; aussi le *pulque* y est-il remplacé par de l'*aguardiente* (eau-de-vie).

La construction des habitations, qui paraît européenne, semble prouver qu'une grande partie de cette contrée ne fut peuplée qu'après la conquête. Les souvenirs des temps des Indiens deviennent rares, et le peu d'antiquités qu'on y trouve présentent une forme grossière. La pyramide de Tepatitlan est

l'unique et la dernière qui me soit connue du côté de l'ouest de la capitale.

Le séjour des Indiens semble n'avoir été ici que transitoire, et ce n'est que plus au nord que des traces plus nombreuses des Indiens reparaissent. Leur race commence à y être mêlée avec les nègres importés de l'Afrique.

Après une heure de repos à Tepatitlan, je me dirigeai sur Sebatlonejo, ayant loué quelques mules pour soulager les miennes. A huit ou neuf *leguas* de Tepatitlan, je passai dans une contrée des plus romantiques; le *puente* de Calderon, jeté sur un torrent rapide, si célèbre par la bataille que Hidalgo y perdit, le 17 janvier 1811, contre Calleja, et qui décida du sort de la première insurrection mexicaine.

Hidalgo avait rassemblé son armée composée de 15,000 à 18,000 Indiens insurgés, soutenue par un parc nombreux d'artillerie, sur les montagnes à l'ouest du pont.

Le général Calleja, avec ses troupes disciplinées, fortes de 11,000 hommes, avec 11 canons et quatre obusiers, était arrivé sur la rive

opposée, et les avait formés en deux masses.

Son plan, qui était d'attaquer séparément avec ces deux corps les Indiens rassemblés sur les hauteurs, ne réussit point, quoique sa droite eût eu l'avantage au commencement de l'action, sur les Indiens insurgés, qui, malgré leur peu de discipline et l'infériorité de leurs armes, mais soutenus par leur formidable artillerie, avaient repoussé trois fois l'attaque de la gauche de l'armée royale, commandée par le comte de la Cadena. Le général Calleja dut dont rétrograder pour ne point être séparé de sa gauche. Il réussit à se réunir à elle et à ranimer son courage. Mais, son artillerie n'ayant plus que peu de munitions, il forma son armée en une seule ligne de bataille, plaçant ses canons en tête, avec l'ordre de ne tirer qu'à portée de pistolet de la batterie des insurgés.

Les chances paraissaient alors égales, lorsqu'une grenade, tombant dans un des caissons de poudre des Américains, le fit sauter, et le feu s'étant communiqué à plusieurs au-

tres, une terreur panique s'empara des Indiens, en voyant le dégât que cet accident avait occasionné.

Ils prirent la fuite en désordre, abandonnant aux vainqueurs 92 pièces de canon; les dragons espagnols, renouvelant leur charge par la gauche, en eurent bientôt débarrassé tout le champ de bataille, qui resta à l'armée royaliste, excepté un point fortifié par les Indiens et défendu par 6 pièces de canon à leur gauche, à l'attaque duquel le comte de la Cadena perdit la vie: s'étant trop avancé, il fut pris par des Indiens en embuscade, au moyen de leur *lazos*, et tomba percé de cent armes différentes.

Hidalgo, entraîné dans la fuite, échappa, mais fut pris deux mois après par la trahison des siens, et exécuté à Chihuahua. Le vainqueur, Calleja, fut nommé comte de Calderon et vice-roi de la Nouvelle-Espagne. Il fallut quinze jours pour brûler les corps des Indiens morts dans cette bataille et dans leur désastreuse retraite.

Près de Sebatlonejo, où nous passâmes la nuit, et à deux *leguas* plus loin, des ponts en pierre indiquent que l'on approche d'une grande ville.

Le sol est pierreux. On passe, à trois ou quatre *leguas* de Sebatlonejo, sur un pont très-long, le Rio-Grande de Tololotlan, le fleuve le plus considérable du Mexique, dont les eaux coulent dans la mer Pacifique; il est éloigné d'environ quatre à cinq *leguas* de la ville de Guadalaxara. Quelle que soit sa largeur, il est si peu profond qu'il n'est navigable qu'à peu de lieues de son embouchure. Le côté ouest du pont fut, dans les derniers temps, la scène d'un combat, où le général don Louis Cortazar vainquit Mejia, le chef des insurgés, et le fit prisonnier.

Cortazar, posté sur la rive droite, n'avait que 2,000 hommes sous ses ordres. Les insurgés, que commandait Mejia, étaient au nombre de 6,000, soutenus par un grand nombre de canons.

Nous rencontrâmes, près du pont, quel-

ques *arrieros*, avec leurs mules, qui avaient été dévalisés dans la nuit. Leur perte s'élevait à 1,600 *pesos*.

Battus par une averse, nous atteignîmes la plaine dans laquelle Guadalaxara est située, et bientôt après nous descendîmes à la *mezon* de Zapopan, dans cette ville principale de l'ouest du Mexique.

CHAPITRE XXIV.

Guadalaxara.

Fatigué d'un trajet pénible et qui durait depuis quinze jours, j'appris avec satisfaction à Guadalaxara que le bâtiment qui était le but de mon voyage, n'étant pas encore arrivé sur la côte, je pouvais m'arrêter quelque temps dans cette grande et remarquable ville.

La partie du Mexique que je venais de traverser depuis la capitale, promet de devenir, lors du rétablissement de l'ordre, le centre de la culture et de l'industrie, puisque, malgré tous les obstacles, on y trouve déjà tant de progrès. Un terrain presque vierge et des plus fertiles, des villes peuplées et où un certain degré d'industrie règne, doivent continuer d'y attirer la population qui, même au-

jourd'hui, présente un chiffre très-élevé, comparé aux autres parties de la république, comme au midi de la capitale, où la culture du sucre, du tabac, de la cochenille, offrent un gain plus considérable, mais où le climat tropique s'oppose à ce degré de civilisation et d'activité qu'on ne rencontre que dans les régions tempérées.

La partie seule située entre Celaya et Guadalaxara, placée sur une élévation moyenne, combine tous les avantages d'un sol riche, d'un climat heureux et d'une population active, quoique encore plus démoralisée que le reste de la république, ayant été constamment mêlée dans les guerres civiles.

Guadalaxara, comme ville principale de cette partie du Mexique èt comme la deuxième de toute la république, promet de devenir le centre du commerce de toute la côte de la mer Pacifique; elle mérite donc une attention particulière, autant par son état actuel, que par ce qu'elle peut devenir,

Elle contient de 60 à 80,000 habitants au

nombre desquels on ne compte que peu d'étrangers.

La ville, quoique les maisons ayent des combles à pignon, est, du reste, construite dans le style moresque, comme la Havane, les cours des maisons étant entourées de vestibules (*portales*) ornés d'orangers ou d'autres arbres à fruit, et de fleurs. Les rues sont tirées au cordeau, et on y voit quelques belles places. Les *portales*, qui, dans les autres villes du Mexique, ne se trouvent, pour l'ordinaire, que sur la grande place, s'étendent ici le long des principales rues, et leur donnent un aspect agréable, surtout par l'activité qui y règne.

On remarque, parmi les édifices publics de Guadalaxara, la cathédrale nouvellement bâtie, édifice étendu qui, par sa simplicité, présente un contraste avantageux avec les autres églises mexicaines, surchargées pour l'ordinaire de richesses.

L'hôpital fondé par l'évêque Alcalde est un des établissements les plus remarquables, puis-

qu'il contient mille lits. Il avait été doté, lors de son origine, d'une somme annuelle d'un million de *pesos* (5,500,000 fr.); mais cette rente fut tellement diminuée lors de la révolution, que les revenus de l'hôpital sont aujourd'hui réduits à 24,000 *pesos* (132,000 fr.).

Les beaux-arts sont cultivés à Guadalaxara; on y a établi récemment une académie, où le dessin, la peinture, l'architecture et la sculpture son enseignées. Sans trouver parmi les écoliers des talents extraordinaires, j'en remarquai plusieurs dans le nombre dont les dispositions étaient bonnes et qui copiaient avec exactitude les modèles qu'ils avaient devant eux. Je fus très-satisfait de cet établissement, auquel on ne peut reprocher que la mauvaise distribution du jour, si importante dans une pareille construction.

Mais c'est principalement l'université que Guadalaxara possède, ainsi que la capitale, qui lui donne un lustre particulier.

Un collége, nommé *Claustro*, est annexé à l'université, composé des docteurs des

quatre facultés. Les étudiants, comme ceux de Mexico, sont vêtus d'une soutane noire; la seule différence consiste dans les revers, qui sont bleus à Mexico, tandis qu'à Guadalaxara ils sont rouges. Ces derniers portent encore sur la poitrine une broderie qui ressemble à un crachat.

L'esprit qui règne dans les universités du Mexique est aussi arriéré que ce costume, puisque les sciences y sont traitées comme on le faisait anciennement en Europe, où les classiques formaient l'étude principale d'après des méthodes trop prolixes.

Les titres académiques sont en usage au Mexique; on les applique même dans la conversation, comme *bachiller, licenciado*, mais sans y ajouter ce degré de vanité que l'Anglo-Américain met dans son *doctor* ou *professor*. Le Mexicain ne partage nullement cette passion de titres qu'on remarque dans son voisin du Nord; mais il continue, par la courtoisie innée chez l'Espagnol, d'accorder leurs distinctions nobiliaires aux personnes qui les posse-

daient avant la révolution, quoique la loi les ait abolies. Il dira donc *el conde* de Regla, *el conde* de Peñasco, etc., etc.

Le clergé est très-nombreux à Guadalaxara; les cérémonies religieuses y sont très-fréquentes et ont lieu avec la plus grande pompe. On voit, les après-midi de tous les dimanches ou jours de fête, des processions en l'honneur des patrons des différentes églises. L'image du saint, en cire, est portée par les rues, entourée du clergé et des confréries avec des cierges allumés, escortée de la troupe, et précédée de la bande militaire.

Les rues par lesquelles le cortége passe sont ornées de châles, de mouchoirs en soie et d'autres étoffes en couleur, de fleurs et de verdure, que les femmes suspendent et attachent à des cordes qui vont d'une fenêtre à l'autre, ou qu'on fixe à l'aide de crochets enfoncés dans le mur à cet effet; ce qui forme une décoration des plus variées et des plus vives. Les dames, habillées de blanc, sont assises sous les portes des maisons, et le

peuple, dans son costume national bariolé, si pittoresque, se presse dans les rues avec un bourdonnement qu'accompagnent le son des cloches et le bruit des fusées.

Quoique les mœurs de cette ville soient à peu près les mêmes que dans la capitale, je préfère le caractère des habitants de Guadalaxara; l'étranger y est vu d'un meilleur œil que dans aucun autre lieu de la république. Cette ville est l'endroit dont le séjour me parut le plus agréable dans tout le Mexique. Le voyageur y est accueilli d'une manière polie et franche, dont l'impression est favorable et qui donne une opinion plus avantageuse de la société que dans les autres villes que j'avais visitées. En observant ces dispositions plus favorables du Mexicain vis-à-vis des étrangers, dans un lieu où leur nombre est limité, on ne peut se défendre de faire la remarque, que l'étranger doit, en quelque sorte, avoir contribué par lui-même à l'antipathie que les Mexicains éprouvent contre lui. Je ne citerai que les plaies que l'intervention

politique des Anglo-Américains a causées au Mexique par l'appui qu'ils y ont prêté au parti démocratique, ou plutôt en l'ayant formé : preuve aussi frappante que récente de cette assertion.

Le costume des habitants ne diffère que peu de celui de Mexico ; mais les dames n'y portent ni la mantille ni de vêtements noirs, même pour la messe, des couleurs plus gaies étant à la mode. On les voit, comme à la Havane, rassemblées dans l'après-midi aux fenêtres du rez-de-chaussée, recevoir des visites et s'entretenir avec les passants de leur connaissance, ou se promener, le soir, sous les *portales* sans avoir le hâle à craindre.

Ces *portales* présentent aussi, pendant la journée, un spectacle des plus animés. C'est le lieu où les marchands établissent leurs boutiques, ce qui lui donne l'aspect d'une foire continuelle. Les objets les plus variés y sont rassemblés indistinctement. Près de la riche *merceria*, où se trouvent des articles de luxe de l'Europe, s'élève la table de la fruitière,

de la limonadière indienne, qui, de la même main dont elle vient, dans son loisir, de faire la toilette de son nourrisson, verse en Hébé de l'*atolle* (boisson composée de maïs et de sucre), de la limonade et d'autres breuvages, même au jus d'ananas.

Les boutiques, quelque riches qu'elles soient, n'ont point d'étalages qui pourraient offrir trop d'attraits pour les voleurs. De même que dans la capitale, toutes les boutiques sont fermées, crainte de vol, à l'approche de la nuit, et il n'y a que les cabarets et les boutiques de comestibles qui restent ouverts jusqu'à neuf heures du soir.

Pendant la sieste, c'est-à-dire de une heure à trois de l'après-midi, les boutiques sont également fermées à Guadalaxara, où la chaleur est plus forte qu'à Mexico.

Les *portales* sont toute la journée encombrés de *leperos* (vagabonds dont j'ai parlé lors de la description de la capitale) qui s'y promènent pour épier l'occasion d'y faire de petits coups de main, tandis que leurs aima-

bles épouses et leurs filles assiégent, dans ce négligé si gracieux des Indiennes, les tables d'écrivains publics, qui, les lunettes sur le nez, écoutent froidement et avec gravité les poulets qu'elles leur dictent, ou les lettres de condoléance à des adorateurs malheureux, qui auront été assez maladroits pour se faire mettre au *carcel* (à la prison) de la ville, malgré la tiédeur des tribunaux de Guadalaxara.

Ce n'est que le soir, lorsque tous ces visiteurs en haillons se sont retirés, que les *portales* deviennent le rendez-vous du beau monde.

Il y a à Guadalaxara un grand nombre de coches, que l'on rencontre sur une sorte de boulevard et à un *paseo* hors de la ville. Il y existe une petite Alameda, mais qui me parut tout à fait délaissée.

On y trouve une salle de théâtre assez spacieuse où plusieurs artistes de l'Opéra italien du Mexique donnent des représentations pendant un à deux mois de l'année.

J'assistai au bénéfice de la *prima donna*,

madame Albini, la cantatrice la plus en faveur du Mexique, et la manière dont son talent fut apprécié était pour elle aussi flatteur que lucratif, puisqu'on lui remit à la fin de l'opéra de *Norma*, qu'elle avait choisi, une couronne de laurier garnie, ou plutôt surchargée de *onzas* (pièces d'or de la valeur de 90 fr. chaque). Les affiches pour ce bénéfice étaient imprimées sur des étoffes en soie.

La vie est moins coûteuse à Guadalaxara que dans tout autre lieu de la république, et la nourriture, quoique apprêtée à la manière du pays, y est même plus variée que dans la capitale, puisque l'on y retrouve non-seulement les mêmes produits, mais encore ceux de la *tierra caliente*, qui n'en est pas éloignée. Un fruit y est particulièrement recherché, c'est l'*aguacate*, qu'on mange dans le potage, ou en salade mêlé avec des grenades. Le poisson, qui vient du lac de Chapala, est le meilleur que l'on rencontre dans l'intérieur du Mexique. On n'y trouve pas toujours des glaces, car il faut attendre, pour en faire,

qu'il tombe de la grêle, qu'on ramasse et conserve; ce qui, du reste, a très-souvent lieu dans la saison des orages.

Les *dulces* (confitures) de *membrillo* (coing), *peras* (poires), *manzanas* (pommes) et *duraznos* (pêches) sont l'article qu'on fabrique le plus à Guadalaxara. On les conserve dans des boîtes de bois, dont on expédie une grande quantité dans les autres départements. Ce sont surtout les religieuses des nombreux couvents de cette ville qui s'occupent de leur confection.

Dans un de ces couvents, Santa Maria de Gracias, les religieuses fabriquent une sorte de vaisselle d'une terre de senteur, que l'on nomme de *Tonala*, d'après l'endroit où cette terre est tirée, qui conserve, quoique formée en vase, pendant plusieurs années, l'odeur suave et particulière que la nature lui a donnée.

Guadalaxara ne se distingue pas seulement par la fabrication de ces objets de gastronomie et de luxe, mais encore par ses nombreuses

manufactures de *rebosos* (châles communs) et d'autres tissus, et surtout par les articles en cuir, tels que les *botas vacqueras*, ces couvertures en cuir ornées de dessins ou de broderies qu'on roule autour des pieds en voyage.

Cette ville me parut la plus industrieuse du Mexique. Les divers métiers y occupent chacun leur rue particulière, comme en Orient.

Mais, de même qu'en Europe dans les villes manufacturières, la basse classe y a les mœurs les plus dissolues, et surpasse même sous ce rapport celle de la capitale, quelque difficile que cela puisse paraître. Cette disposition des habitants me coûta cher, puisqu'elle offrit à mes *mozos* un excellent prétexte pour exécuter un plan probablement déjà concerté depuis quelque temps. J'étais descendu, en arrivant, dans la *mezon* de Zapopon, la meilleure de la ville, et qui cependant était aussi malpropre et offrait encore moins de sûreté que la plus misérable *mezon* de village. Les chambres étaient dégarnies de tout, excepté de ce qu'on n'aurait pas voulu trouver. On y était

dévoré par les rats et les souris. Mais le pire, c'est que les colporteurs de tout genre s'y introduisaient toute la journée et entraient dans les chambres, sous prétexte d'offrir de leurs marchandises, mais plutôt pour épier l'occasion de faire un bon coup de main.

La réputation des habitants et le degré de désordre et de confusion qui régnaient dans la *mezon* parurent donc propices à mes fidèles serviteurs.

Avant de sortir le premier soir, pour me rendre au théâtre, j'ordonne à celui de mes *mozos* qu'on m'avait recommandé comme un homme éprouvé, de veiller sur mes effets.

Un heureux hasard voulut qu'une pluie survînt, et comme, dans ce cas, toute représentation théâtrale est suspendue au Mexique, pour ne point laisser mouiller les coches et les mules, je retournai de suite à la *mezon*, où je trouvai non-seulement mon fidèle *mozo* éloigné de son poste, mais encore deux de mes malles ouvertes, et plusieurs effets et une petite somme d'argent enlevés. Je dus au

hasard qu'une petite boîte en cuir où je renfermais quelques outils en fer fût prise par mes voleurs pour la cassette qui contenait mes espèces, ou à mon prompt retour, s'ils ne passèrent pas outre.

J'appelle mon homme. Il paraît enfin avec cette hardiesse, cette hypocrisie sous lesquelles la basse classe mexicaine sait si bien cacher tous ses crimes. Il ne convient de rien, il s'offense, il proteste de son innocence. Imputer à lui, Francesco, à lui, connu comme un homme intègre, un pareil crime!

Devais-je recourir aux autorités? Mais j'étais au Mexique!

Jè le congédie, c'était là tout ce que je pouvais faire. Il part, blanc comme la neige! Le malheureux n'est coupable que d'avoir manqué à sa consigne! Ses deux camarades se montrent désespérés : le Mexicain est né comédien. Je veux les renvoyer aussi; mais un de mes compatriotes, établi à Guadalaxara, m'assure qu'il connaît l'un pour un homme irréprochable, et que je ne trouverais que

pire pour le remplacer à Guadalaxara. Quant à l'autre, je n'avais point de soupçon sur lui.

Je les garde donc; mais un mois après j'appris l'histoire : tous trois, Francesco à leur tête, avaient fait le coup et partagé le butin!

Telle est la dépravation du bas peuple mexicain; telle est son hypocrisie, que cet homme, qui depuis des années servait de guide aux voyageurs qu'il trompait, volait, et assassinait peut-être, était parvenu à se faire recommander par les commerçants les plus expérimentés de la capitale, comme le modèle d'un excellent serviteur!

CHAPITRE XXV.

Départ de Guadalaxara pour Tepic.

Je me séparais avec regret de Guadalaxara et de quelques personnes agréables que j'y avais trouvées. Cette ville avait alors l'avantage de posséder le général Parédés et le célèbre Père D. M. Naxera, le savant le plus distingué du Mexique dans la philologie, et dont le traité sur l'idiome des Othomites a eu un succès si mérité.

Les recherches de cet homme, aussi docte que spirituel, promettent les résultats les plus intéressants, et pourront seuls aider à soulever le voile qui couvre l'origine des Indiens-Mexicains, vu l'insuffisance de résoudre cette question si intéressante pour les monuments qui nous restent[1].

[1] Le R. P. Naxera a reconnu l'analogie qui existe entre différents idiomes de la Californie avec la langue mexicaine, et se propose une

Parti de Guadalaxara, le 22 août, j'arrivai, après quatre à cinq *leguas*, par une route qui ne présente rien de remarquable, si ce n'est que les cactus, si rares entre Celaya et Guadalaxara, y reparaissent en grand nombre, dans une vallée ou plutôt une gorge de montagnes nommé la Ratonera, inculte, mais couverte d'une verdure des plus riches, et semée des plus belles fleurs sauvages.

Cette vallée continue jusqu'à la Venta del Artillero, d'où l'on passe ensuite dans une contrée des plus pittoresques, par des forêts de pins.

La route continue sur des rochers volcaniques, et on y trouve de l'obsidienne. Après avoir passé cinq à six fois par les sinuosités d'un petit ruisseau gonflé par les pluies, j'arrivai à Amatitan, à quatorze *leguas* de Guadalaxara. Ce petit endroit, avec une église, et une *mezon* où les voyageurs venant de Guada-

étude approfondie de la langue Maya, ainsi que des autres en usage aujourd'hui au Yucatan et au Guatemala.

L'illustre Balbi a montré par les profondes recherches auxquelles il s'est livré pour la classification des langues dans son Atlas ethnographique, l'importance qu'il faut attacher à ces travaux.

laxara font ordinairement leur halte, est agréablement situé sur la pente d'une élévation, au milieu des arbres. Il contenait, du temps des Espagnols, 400 habitants; mais je crois ce nombre aujourd'hui beaucoup plus considérable. On s'y occupe principalement de l'engraissement et de la vente de porcs; on y trouve aussi une fabrique d'eau-de-vie, qu'on nomme *vino de Tequila*, dont les habitants de cette partie de la contrée font un usage général au lieu de *pulque*, et qu'on peut comparer au wiskey de l'Écosse.

Il y a d'Amatitan à Tequila trois *leguas*. Le sol est couvert de plantations d'une espèce d'aloès dont les feuilles sont longues et étroites, et dont on se sert pour brûler le *vino de Tequila*. La conformation des montagnes et l'aspect de cette partie du pays diffèrent essentiellement de ceux de l'est de Guadalaxara. Les sites deviennent plus romantiques, et ne partagent point la monotonie des contrées tropiques; le sapin, le genévrier, et diffé-

rentes sortes de chênes y croissent en abondance.

Je passai la nuit à Tequila dans une mauvaise *mezon* et où je ne pus même me procurer de paille pour les animaux; il fallut leur donner, avec le maïs, de l'herbe fraîche.

De cet endroit, je renvoyai mon escorte de dragons à Guadalaxara, préférant m'exposer aux attaques des voleurs, qu'aux désagréments et importunités continuelles que m'occasionnaient ces soldats par leur négligence et leur avidité.

Je quittai, le lendemain 23, Tequila, qui, du temps des Espagnols, comptait 200 familles, mais que je crois aussi augmenté aujourd'hui. Le début de la journée fut des plus pénibles, puisqu'il fallut gravir une montagne volcanique très-élevée et des plus escarpées, de sorte que les animaux ne la montaient qu'avec les plus grands efforts. Le chemin était horrible, même après avoir atteint le sommet de la montagne; il passait par des ravines continuelles, qui, par leur sinuosités, ne permet-

taient point de voir à cinquante pas devant soi; ce qui offre aux attaques des voleurs qui les infestent un terrain des plus propices. Sorti de ces défilés, la route est entièrement couverte d'obsidienne, de sorte qu'on n'y voit aucun autre minéral. Au lieu des petites parties que j'en avais vues jusqu'alors, comme aux mines d'obsidienne près de Réal de Monte, je rencontrais ici des masses de plus de cent livres. Mais, quelqu'intéressante que cette nature du sol soit pour le minéralogiste, elle est des plus désespérantes pour le voyageur, puisque nos pauvres animaux y glissaient comme sur la glace.

A cinq *leguas* de Tequila, on arrive à la Magdalena située entre des montagnes près d'un petit lac. Les maisons de ce petit endroit sont couvertes en tuiles de forme concave. La *mezon* y est assez propre. A une petite distance de la Magdalena, à Tequisquète, finit la route qui permet aux voitures de se rendre de Mexico jusqu'ici. Toute possibilité d'avancer avec un coche cesse donc. Rien n'induit plus en erreur au Mexique que

le nom pompeux de *camino real* sous lequel on y désigne les plus horribles sentiers qui permettent à peine à une mule de passer avec sa charge entre les rochers, mais qui leur revient comme à toute communication d'une ville ou d'un port considérable avec la capitale.

La contrée continue montueuse et peu cultivée; mais on rencontre souvent des habitations d'Indiens : leur couleur est foncée, et ils sont presque nus, n'ayant qu'une sorte de pantalon, qui ne va que jusqu'au-dessus des genoux. Tantôt gravissant et tantôt descendant une route abominable, au milieu de pierres et d'épines, nous atteignîmes la venta de Mochitilte, maison isolée entourée de quelques cabanes et qui dépend de la *hacienda* de Mochitilte qu'on voit dans la plaine à une certaine distance.

Ayant fait douze ou treize *leguas* ce jour même, la prudence conseillait de faire ici notre station; mais telle n'était point l'intention de mes deux *mozos*, uniquement par

opposition au guide qu'on m'avait donné à Guadalaxara.

Une antipathie des plus prononcées s'était élevée entre mes deux larrons et ce nouveau fripon, hypocrite achevé, qui, contre l'usage établi dans le pays, que tous bons mexicains s'unissent sur-le-champ contre l'*estrangero*, voulait faire son profit à lui seul du butin qu'ils faisaient à mes dépens.

Mes deux anciens *mozos* se trouvant lésés dans leurs intérêts, ne voulurent donc point d'un gite où don Louis semblait sur un pied intime avec le propriétaire, et profitèrent de mon impatience pour pousser jusqu'à Plan de Barrancas (plaine des Fondrières), dont la désignation aurait dû me mettre sur mes gardes.

J'ai eu occasion, en bien des circonstances, comme dans la présente, d'admirer le talent naturel que le Mexicain, même de la classe la plus basse, possède pour conserver les dehors, et il y déploie autant de tact que l'on en trouverait dans nos salons les plus élégants. Mes trois *mozos* se traitaient donc avec froideur,

mais politesse, ayant soin de s'adresser les titres réciproques. C'était un échange continuel de *señor* Hernandez ou *don* Pantaleon, de *señor* Guadalupe et de *don* Louis; mais ce dernier ne recevait que rarement l'appellation intime de *señor compagnero*. Nous continuâmes donc, mais je n'eus que trop tôt à m'en repentir et à déplorer la discorde qui régnait entre mes guides.

A peu de distance de Mochitilte, nos tortures commencèrent : il fallut passer par un marais, puis par les sillons d'un horrible volcan éteint, il est vrai, depuis des siècles, mais dont la lave possédait encore la forme dans laquelle elle s'était refroidie. Mais le pire, ce fut de franchir un précipice effrayant entre les rochers, qu'on n'aurait cru praticables que pour le chamois, et là, il fallait passer avec nos animaux chargés!

Quelle descente sur des débris de rochers entassés dans un tel désordre, et si escarpés que je jugeai impossible que mes animaux, déjà si épuisés, pussent jamais s'en tirer.

En effet, une des mules s'abattit, et tous

les efforts pour la relever furent inutiles, malgré qu'on l'eût débarrassée de sa charge. Comme elle barrait le chemin, il était impossible d'avancer ou de rétrograder.

La nuit, en outre, approchait; des *arrieros*, qui attendaient du côté opposé, s'impatientaient; derrière nous étaient des Indiens qui, de même, ne pouvaient continuer leur route. Enfin un de mes *mozos*, voyant que tous les coups dont ils accablaient le pauvre animal n'aboutissaient à rien, trouva un expédient aussi original qu'efficace. Il prit un mouchoir et en enveloppa les naseaux et la bouche de la mule, de manière à lui ôter la respiration. Ce moyen réussit; et l'animal, oppressé par le manque d'air, se releva convulsivement. Mais il n'y avait plus moyen de lui remettre son fardeau; et force fut à mes nobles écuyers d'en charger leurs épaules, puis de le partager sur les autres mules. Enfin, nous atteîgnimes le fond de la ravine qu'un torrent au milieu d'une forêt rendait encore plus effrayante.

J'y vis des cactus (*organ cactus*) d'une hauteur et d'une épaisseur extraordinaires. Il fallut continuer sur la rive du torrent, parfois même sur son lit, et longer de profonds précipices, malgré que la nuit devînt toujours de plus en plus sombre.. La lune, qui jusque-là avait encore jeté parfois une faible lueur en perçant les nuages, se coucha sur les huit heures. Nous nous trouvâmes dans une obscurité si complète, qu'il était impossible de nous distinguer les uns des autres; notre unique ressource était de nous appeler continuellement et d'abandonner les animaux à leur instinct. Notre guide, avec cette insouciance si commune chez les Mexicains, nous abandonna dans ce moment critique, continuant sa route tout seul.

Enfin nous vîmes de la lumière : c'était Plan de Barrancas; j'y passai la nuit dans une misérable hutte d'Indiens, après avoir, avec beaucoup de peine, rappelé le troisième *mozo* et retrouvé deux de mes mules.

Quelle journée! De cinq heures du matin

à huit heures du soir, toujours en route, et les quatre dernières *leguas*, depuis Mochitilte, continuellement sur le bord des précipices! et cela avec de pareils hommes, sur des routes impraticables, par unc chaleur accablante ou une obscurité profonde, et, après tant de fatigues, pour tout gîte une étroite et sale cabane, où j'étais à tout moment éveillé, ou par un concert de chiens et d'autres animaux, ou par les cris d'un petit enfant suspendu dans un berceau qui n'était formé que d'une petite planche attachée à ses quatre coins par des cordes fixées au plafond.

Je n'eus pourtant pas à me plaindre de ces pauvres Indiens : ils m'offraient ce qu'ils avaient de bon cœur. Malgré la misère qui régnait dans leur hutte, et parmi le peu d'outils qui s'y trouvaient, figurait une guitare.

Le Plan de Barrancas ne consiste que dans quelques cabanes d'Indiens, situées dans une petite vallée, encaissée de hauteurs considérables, ce qui formait un paysage comme on n'en voit que dans les Alpes de la Suisse.

Il fallut gravir, le 24, en partant de Plan de Barrancas, une montagne très-élevée; le chemin passe sur des rochers, pendant une *legua* et demie avant d'atteindre son sommet. La végétation est magnifique et présente les plus belles plantes et des arbres énormes. Que d'insectes inconnus, du reflet et des couleurs les plus éclatantes! La vue de la hauteur est des plus belles. Dans un caisson profond, on voit les huttes de Plan de Barrancas, presqu'imperceptibles, entourées de toutes parts de hautes montagnes, qui s'élèvent, couvertes de la plus riche verdure, en ondes verdoyantes.

D'autres ravines à une égale profondeur sont parcourues par des torrents rapides qui donnent à ces paysages un aspect aussi sublime que sauvage.

Je trouvai à demi enfoui sur le sommet de la montagne un canon de 18 abandonné dans les guerres civiles de la première révolution, du nombre de ceux mêmes du calibre de 24 que Hidalgo et Allende avaient fait amener

des magasins du port de San Blas à Guadalaxara, surmontant à force de bras les obstacles que présentent ces montagnes escarpées. L'énergie de ces temps permit de les transporter sur ce point élevé, et l'apathie actuelle les y laisse abandonnés.

En descendant de la cordillère on approche des *tierras calientes* qui s'étendent le long de la côte ; à deux *leguas* et demie plus bas, le pays est couvert de cannes à sucre, surtout près du *rancho* de Tecocote, à quatre *leguas* de Plan de Barrancas, où la contrée prend un aspect plus cultivé et plus vif, qu'elle garde jusqu'à Tepic, le terrain descendant graduellement, mais restant constamment montueux.

A six *leguas* de Plan de Barrancas on passe par la ville d'Istlan, très-bien située au milieu de petites élévations, et dont les maisons, couvertes de toits en tuiles rouges, offrent un aspect gai. Cette ville avait du temps des Espagnols 977 habitants. Je m'y reposai une heure dans une *mezon*, tandis que mes *mozos*

cherchaient quelques mules de renfort. La culture de la canne à sucre et le commerce de porcs, qui tous ont les oreilles coupées, semblent avoir donné à cette ville une certaine aisance.

D'Istlan à Ahuacatlan il y a de trois à trois *leguas* et demie; on passe un petit fleuve assez rapide, sur un pont, rencontre si rare dans cette partie de la contrée.

On dit les habitants d'Ahuacatlan méchants et querelleurs, et ils sont ennemis mortels avec ceux d'Istlan; la discorde politique exerçant sa triste influence jusque dans ces villes isolées. Ceux d'Istlan étant pour le système central et ceux d'Ahuacatlan pour le système fédéral.

Cette ville, qui semble grande, et assez riche, comptait sous les Espagnols 918 habitants, nombre que je crois aujourd'hui doublé ou triplé, de même qu'à Istlan.

J'espérais pouvoir arriver ce même jour à Santa Isabel ou Tetitlan, comptant sur mes mulets de renfort, poussé par mon impatience, et oubliant avec cette légèreté com-

mune aux voyageurs les disgrâces du soir précédent; mais la chaleur devint si accablante, le thermomètre étant, à quatre heures de l'après-midi, à 39 degrés centigrades, que nous n'avancions que peu.

La contrée était boisée et déserte; on rencontrait des arbres immenses, ou plutôt plusieurs troncs formant un seul arbre, dont l'un, près Ahuacatlan, avait de 15 à 16 mètres de circonférence.

Vers le soir, des nuages noirs s'amassaient de tous côtés; un orage s'approchait. Mes *mozos*, tout déconcertés, cherchaient un abri. Et, cette fois encore, la nuit nous surprit. Mais elle était bien plus horrible encore que la précédente.

L'obscurité était rendue encore plus affreuse par les éclairs qui brillaient par moments; le tonnerre grondait sans intervalle, la pluie tombait par torrents. Pour surcroît de disgrâce, il fallut passer sur un volcan éteint, dans les sillons inégaux de sa lave. Ce martyre durait depuis une heure, hommes et

animaux se pressant ensemble, les mules ne se dispersant point malgré l'obscurité la plus profonde. Quel coup d'œil effrayant présentait la contrée à la lueur des éclairs ! Après le volcan c'étaient des ravines avec des torrents d'eau à passer. Enfin nous atteignîmes un asile que, quelque misérable qu'il fût, nous rencontrâmes avec joie : c'étaient des cabanes de *mestices*, race dangereuse mêlée de nègres et d'Indiens.

Mais il n'y avait point de choix possible. Nos mules furent donc rassemblées, et les effets portés dans une des cabanes. L'accueil ne fut rien moins qu'hospitalier. Des femmes noires avec leurs enfants tout nus, et des hommes au regard sauvage, étaient couchés, pêle-mêle sur des peaux étendues sur un sol humide. La cabane n'était construite qu'avec des branches d'arbres soutenues par de grosses pierres, et recouverte d'un toit en jonc.

Il n'y avait pour tout meuble que quatre terrines sur une planche; un tronc d'arbre avec des entaillures servait pour monter à

une sorte de grenier où ils conservaient leur unique nourriture, du maïs et des *frijoles*.

Le nom de cet endroit était Seboruco (en espagnol Mal-Pays). Point d'abri pour nos animaux, qui, jusqu'à minuit, furent exposés à des torrents de pluie, et ne pouvaient se reposer que dans la fange. Il n'y avait pas même un tronc d'arbre creusé pour y verser le maïs.

On ne trouve ces *mestices* que dans les *tierras calientes* où autrefois on employait les nègres. Enfin le jour tant désiré arriva, et notre caravane toute décomposée se remit en route. Ces huttes étaient situées à quatre *leguas* d'Ahuacatlan, et à une et demie seulement de Tetitlan, *hacienda* de sucre, avec un bâtiment étendu et plusieurs huttes. De là à Santa Isabel, composée d'une *mezon* et de quelques huttes, on comptait une *legua* et quart. Près de ce dernier endroit je vis l'*iguana*, lézard énorme, de la grandeur d'un écureuil, et que les Indiens mangent.

Los Quartos est un terrain montueux, composé de plusieurs prairies encaissées dans les

montagnes. Elles doivent à cette particularité le nom de Quartos (chambres). Passant par des ravines et des descentes des plus rapides, nous arrivâmes à un point qui offre une vue plus étendue sur la plaine dans laquelle serpente le Rio Grande de Tololotlan, que j'avais passé près de Guadalaxara.

San Lionel, à huit ou neuf *leguas* de Santa Isabel, se présenta enfin, et j'y passai la nuit dans une *mezon* qui, après les deux nuits passées dans les huttes d'Indiens et de *mestices*, me parut un lieu de délices. San Lionel est un petit, mais joli endroit, avec une église; il compte environ 1,500 habitants. De là à Tepic il n'y avait plus que sept *leguas;* mais il fallait traverser une plaine marécageuse. Après avoir passé près des villages de Jalisco et el Platanar, j'arrivai dans cette ville importante pour son commerce avec la côte de la mer Pacifique, le 26 août de bonne heure.

CHAPITRE XXVI.

Tepic. — Départ pour Mazatlan.

Arrivé à Tepic, à quelques *leguas* seulement de la mer Pacifique, je me croyais au terme des peines et des soucis de mon voyage, loin de me douter que la tâche la plus pénible m'attendait encore dans mon dernier trajet le long de la côte.

J'avais perdu en route plusieurs de mes animaux, tant par la négligeance de mes *mozos*, que par leur fureur de les *curar*, c'est-à-dire de les saigner et de leur administrer des remèdes à tout moment. Mon fidèle guide, don Louis, avait aussi contribué à diminuer leur nombre, en confiant une mule, qui était hors d'état de continuer la route, à un de ses amis, dont j'entendis aussi peu parler par la suite que de ma mule.

Les autres étaient si exténuées, qu'il me parut, pour le moment, impossible de continuer à cette époque des pluies, et que je préférai attendre à Tepic, l'arrivée du navire sur lequel je devais quitter le Mexique. J'y passai donc quelques semaines, logé chez M. Forbes, associé de M. Barron, dont la maison, connue autant par son importance commerciale, que par l'hospitalité qu'on y exerce, me présentait une agréable mais aussi l'unique ressource.

Tepic, ville d'environ 10,000 habitants, est à sept *leguas*, en ligne directe, du port de San Blas; mais, en raison des sinuosités qu'occasionnent les montagnes, la route est longue de vingt *leguas*.

Comme San Blas est inhabitable durant la saison des pluies, par rapport aux fièvres tierces qui y règnent, et par le nombre d'insectes qui infectent l'air, tous les négociants qui tirent leurs marchandises de ce port, se sont établis à Tepic, qui, par sa situation plus élevée, est un séjour sain : de sorte que cette

ville est devenue le point de commerce le plus important de la côte. Peu de villes mexicaines possèdent au nombre de leurs habitants autant de personnes riches, sans cependant que l'augmentation de leurs fortunes ait eu aucune influence favorable sur leurs mœurs ou leurs manières.

Cependant Tepic jouit de la réputation d'être une ville agréable, et en est redevable aux navigateurs anglais, qui, fatigués de longues traversées, et accueillis par messieurs Barron et Forbes, avec la bienveillance qui distingue cette seule maison, ont accordé à toute la société plus qu'ennuyeuse de cette ville, des mérites, qu'elle ne possède point.

Le personnage le plus riche de Tepic est un *mestice* dont on évalue à plus d'un million de *pesos* (5,500,000 fr.) la fortune gagnée à des fournitures.

J'avais apporté à cette notabilité, qui ne faisait qu'acheter des livres, pour donner un démenti aux mauvaises langues, qui niaient qu'il savait les lire, une demi-*carga* d'ouvrages,

depuis la capitale, par complaisance pour un de ses amis.

J'en recueillis des remercîments à n'en point finir, des protestations de services, etc., etc., et des invitations si pressantes pour sa campagne, à une *legua* de la ville, que je m'y rendis un beau jour, en compagnie de l'excellent Alexandre Forbes, homme aussi instruit qu'aimable, oncle de celui dont j'ai parlé.

Nous trouvâmes notre millionnaire occupé de la construction d'une maison qu'il surveillait du matin au soir, comptant chaque tuile et examinant les progrès à tout moment, à l'aide d'une lorgnette, avec la même grâce qu'un vieux habitué du parterre suit les entrechats d'une jeune danseuse.

Il tomba de son haut en nous voyant, et le rouge lui monta au visage, autant que la teinte qu'il tenait de ses ancêtres, nous permit de le distinguer. C'étaient des excuses interminables : il se trouvait comme garçon à la campagne, sa famille était absente, etc.

Nous lui annonçons que notre visite doit

être courte, et que nous sommes attendus en ville. Il se rassure alors, et nous conduit à sa maison, mais il en sort de suite, pour surveiller le travail de ses ouvriers, tout en jasant avec nous. Il parle politique, et se montre éminemment républicain, faute de mieux, c'est-à-dire ne pouvant pas avoir de titre aristocratique; puis, il change de thèse, entame les chapitres des sciences, de construction, et s'échauffe insensiblement.

Il appelle alors un domestique et lui parle à l'oreille.

« Il ne fera pas de frais, j'espère ? » —Tranquillisez-vous là-dessus, me dit M. Forbes, à qui ma remarque s'adressait.

On apporte un verre et une carafe d'*atolle*, (sorte d'orgeat). Monsieur en verse et prend le verre dans sa main, le porte à ses lèvres, le vide.

¿Gusta, señores? (En voulez-vous, messieurs?) Mais j'en avais assez, et m'en retournai sinon désaltéré, du moins charmé de l'accueil d'un millionnaire mexicain.

Je fus assez heureux pour assister, durant mon séjour, à un bal masqué et à d'autres fêtes données en l'honneur de l'anniversaire de la déclaration de l'indépendance mexicaine. On avait élevé, à cette occasion, sur la place principale, un castel qui représentait Saint-Jean d'Ulua et un vaisseau de guerre français, le tout en carton et rempli de fusées et de feux d'artifice, qu'un orage qui menaçait obligea d'allumer avant qu'il fût nuit.

Il est naturel de penser que le castel résista à merveille et que le vaisseau français dut sauter en l'air. Mais le feu prit une direction tout opposée, et les fusées volèrent contre les bons habitants de Tepic, qui s'esquivaient en confusion et en toute hâte, présage omineux de l'issue de cette guerre.

Le bal masqué donné dans la salle de spectacle nouvellement construite, se distinguait par tous les avantages que possèdent de pareils divertissements dans une petite ville où chacun est à même de donner les plus am-

ples renseignements sur la biographie de l'autre.

L'amusement se bornait donc à se promener comme des statues sans s'adresser la parole l'un l'autre; ces bons *Tepiqueños* trouvant tout à fait inutile de développer au bal masqué les beaux talents pour l'intrigue, qui forment leur occupation journalière.

La plupart des masques avaient pris des costumes de Turcs, de Suisses, et peu d'entre eux avaient choisi l'ancien habit castillan, ou le costume indien. On y remarquait cependant deux masques, l'un en Charles-Quint, l'autre en habit de fantaisie à l'indienne, qui auraient produit de l'effet même chez nous.

On exécutait des valses, des quadrilles et contredanses. Celles du pays sont tout à fait négligées, si ce n'est le *xarabe*, sorte de danse orientale, mais qui n'est en usage que dans la basse classe. J'admirai leur peu de façons entre eux; la femme de chambre se trouvait assise sur le même banc que sa maîtresse. Quant à l'étranger, il les gêne, s'il ne possède

point le talent de contribuer à leur amusement en faisant le polichinelle.

J'avoue que pour moi, loin de faire l'aimable, l'ennui me gagnait de plus en plus à Tepic, malgré bals et festins, et que j'attendais, avec la plus vive impatience, le moment où la saison permettrait au navire que je devais rejoindre, d'entrer dans le port de Mazatlan, qui, comme tous ceux de cette côte, n'offre un abri que vers la fin de septembre ou la mi-octobre, où les pluies et ouragans cessent.

Mais il y avait encore peu d'espoir d'un changement favorable. Tous les jours des orages d'une force sans égale, accompagnés d'averses et de violentes tempêtes commençaient dans les après-midis et ne cessaient que vers le soir. La chaleur des matinées, quoique belles, ne suffisait pas pour absorber le déluge de la veille.

Je reçus cependant déjà le 24 septembre, la nouvelle de l'arrivée du *Griffon* à Mazatlan, et je me remis avec plaisir en route, malgré

la perspective si peu attrayante d'un voyage sur cette côte marécageuse, dans cette saison.

J'avais loué quelques mules de deux *arrieros*, qui m'accompagnaient en remplacement du probe don Francesco, chassé à Guadalaxara, et du vertueux don Pantaleon Hernandez qui prétextait sa faible santé pour retourner à la capitale; mais le vrai motif était de mettre en sûreté tout ce qu'il m'avait volé.

Il ne me restait donc que le *mozo* que j'avais pris à Queretaro; et pourtant la contrée qu'il me fallait parcourir le long de la côte jusqu'à Mazatlan, presque inculte et faiblement habitée, me présentait le plus de difficultés. La route passait, la plupart du temps, dans des forêts vierges ou dans des prairies transformées en marais. Nombre de rivières et de ruisseaux, avec leurs eaux accrues par les pluies, formaient autant d'obstacles, et jusqu'à la pauvre ressource des *mezones*, tout manquait. Le voyageur, sur cette route si peu fréquentée, est de plus obligé de chercher un abri chez des hommes qui ne

cachent pas même leur perversité sous les formes doucereuses du reste des Mexicains.

Je quittai Tepic le 26 septembre. La contrée au nord-ouest de cette ville est belle, mais le sol est pierreux et inégal. Après cinq *leguas*, une route vers l'ouest conduit au port de San Blas, et je suivis celle du nord qui s'en sépare, et qui longe toujours la côte de la mer Pacifique, dans une distance de sept à douze *leguas* seulement, sans que l'on puisse l'apercevoir avant d'arriver à Mazatlan. Après sept ou huit *leguas*, on arrive à el Ingenio, petit village dont les maisons sont assez bien construites. A commencer de cet endroit, on entre dans une contrée déserte où la végétation sauvage développe la richesse la plus luxurieuse.

Nous fîmes notre première halte près de quelques misérables huttes nommées el Abrebadero, à quatre ou six *leguas* del Ingenio, et et ce ne fut qu'avec beaucoup de difficultés que les habitants inhospitaliers me reçurent dans l'une d'elles qui était aussi petite que

malpropre, et où je me trouvai exposé à la pluie d'un orage qui dura une grande partie de la nuit, les cloisons de la cabane n'étant composées que de branches mal disposées.

Nous partîmes le lendemain par une route déserte et couverte de marais.

En passant par une prairie qui était couverte par l'eau, trois des mules s'y enfoncèrent, et je me mouillai jusqu'aux os, dans nos efforts pour les en retirer.

Cet accident me valut de gagner une fièvre. Nous parvînmes enfin, avec beaucoup de peine à dégager nos animaux, et fûmes obligés de rétrograder et de faire un détour qui nous coûta quatre heures de marche. Nous passâmes par la plus belle forêt que j'aie rencontrée sur toute cette route; elle était peuplée des plus beaux papillons et de perroquets grands et magnifiques; mais j'observai qu'en général les parties boisées du Mexique ne présentent point cet aspect imposant des forêts des États-Unis de l'Amérique.

On ne rencontrait que peu d'habitants,

des Indiens, qui tous allaient nus, les femmes mêmes n'ayant qu'une sorte de tablier pour tout vêtement. Leur vue, dans ce simple costume, n'était cependant rien moins qu'attrayant. Ils habitent des huttes ouvertes des quatre côtés, et consistant uniquement en un toit supporté par quatre pieux.

Rien n'égale l'indolence des hommes; ils se bercent toute la journée dans leurs hamacs, tandis que leurs femmes travaillent et cultivent le peu de maïs et de *frijoles* dont leur nourriture se compose. Nous fûmes arrêtés par une rivière, le Rio de Agua caliente, que l'on passe ordinairement à gué, mais dont les eaux étaient tellement accrues, qu'il fallut la traverser sur un canot, et essuyer tous les retards que cette opération occasionne.

Je trouvai sur la route entre ce fleuve et le Rio grande de Tololotlan, un arbre dont le tronc avait 25 mètres environ de circonférence vers sa racine, et le plus grand que j'aie encore vu.

Les rives du Rio grande de Tololotlan sont

plates, mais les montagnes, dans le lointain, donnent un bel aspect à la contrée. Il fallut une autre fois passer le fleuve, si large et si rapide, non comme près de Guadalaxara, sur un beau pont, mais dans un *canoe*, et faire suivre les animaux à la nage.

Nous établîmes notre quartier pour la nuit, dans la ville de Santiago dans une assez bonne maison particulière.

Cette ville est construite sur une petite éminence de la rive droite du Rio grande, à dix *leguas* de son embouchure dans la mer, et contient au plus 5,000 habitants (en y comprenant les *rangos* et cabanes dispersés dans ses environs), qui vivent de la culture du coton et du maïs. La distance de el Abrebadero à Santiago est au plus de six *leguas*, en ligne directe : quatre, jusqu'au Rio de Agua caliente et deux ensuite jusqu'au Rio grande; mais le marais nous avait occasionné un grand détour.

Le Rio grande, quelque large qu'il soit près de son embouchure, est si peu profond

que même ici il est seulement navigable pour de larges *canoes*.

Le lendemain, partant de Santiago, il fallut passer à une *legua* de la ville une sorte de lac, Paso de la Bonega, où l'eau était si profonde qu'elle s'élevait jusqu'aux épaules de nos animaux, et peu s'en fallut qu'ils ne perdissent pied.

Plus on avançait, et plus la contrée prenait un aspect sauvage. Nous passâmes une forêt, où il y avait plusieurs routes, et comme mes deux *arrieros* nous avaient devancés, nous ne connaissions le chemin qu'ils avaient suivi que par des branches d'arbres, qu'ils avaient posées, à la manière des sauvages, au milieu du chemin avec la pointe tournée dans la direction qu'ils avaient prise. A deux *leguas* de Santiago, le sol devint très-inégal, et une montagne, toute boisée à l'ouest, se distinguait par sa hauteur. On la dit peuplée de panthères et de lions qui, dans ce pays, sont d'une race petite, et nullement à comparer avec ceux de l'ancien monde. Les autres ani-

maux sauvages dans cette partie de la contrée, sont des loups, des ours, des chats sauvages avec une peau dessinée comme celle des léopards ; puis des *texones* (blaireaux), des *armadillos* (armadilles) et des sangliers énormes.

A six ou sept *leguas* de Santiago, nous atteignîmes le Rio de San Piedro. Tous ces fleuves, même le Rio grande de Tololotlan [1], le plus large de tous, sont guéables pendant les mois de sécheresse ; mais dans cette malheureuse saison des pluies, il fallait toujours recourir aux *canoes*, et perdre le temps le plus précieux à décharger chaque fois les mules, et à leur faire passer l'eau à la nage. Le fleuve de San Piedro nous retint donc de nouveau deux ou trois heures pendant une chaleur des plus accablantes. On trouve à une demi-*legua* du fleuve [2] un petit endroit, Pozole,

[1] On désigne le Rio grande de Tololotlan aussi par le nom de Rio de Santiago.

[2] Il existe du fleuve de San Piedro, au moyen des lagunes de la côte et des fleuves d'Acaponeta et d'Escuinapa, une communication par eau avec les deux villes de ce nom, mais seulement par les *canoes* et pendant la saison des pluies.

Les cartes de cette partie du Mexique sont si imparfaites, que

et à quatre *leguas* plus loin le Rio de Vejuco, rivière peu considérable, mais dont les eaux étaient aussi tellement accrues, que nous ne la traversâmes à gué qu'avec la plus grande difficulté. Je remarquai sur ses bords beaucoup d'oiseaux aquatiques qui m'étaient inconnus.

A une *legua* de ce fleuve nous atteignîmes Rosa Morada, ville de 3 à 4,000 habitants environ. Elle est située dans une contrée plus unie, et on y rencontre, au milieu d'une végétation sauvage, des champs très-fertiles de trèfle d'Espagne, et quelques plantations de cafiers et d'indigotiers. Le citron y croît à l'état sauvage et y est d'une qualité fort inférieure. Il était temps que je trouvasse un gîte; car la fièvre que j'avais gagnée la veille,

j'ai cru devoir présenter à la Société géographique de Londres le tracé que j'ai fait de mon itinéraire, calculé, faute des instruments nécessaires, d'après le moyen si peu exact, je l'avoue, du pas des mules, mais qui, dans des régions aussi peu explorées, peut être employé faute de mieux. Je n'ai donc point travaillé pour la science, mais pour le voyageur, qui me saura gré de ces indications.

lors de mon bain dans les marais près du Rio de Santiago, faisait de tels progrès, que je ne pouvais presque plus me tenir en selle.

Mais quel ne fut pas mon désappointement, de trouver la ville en fermentation, puisqu'on venait d'y recevoir la nouvelle, si contraire à mes plans, mais si commune dans ce pays, scène continuelle de troubles civils, que la ville de Mazatlan où je me rendais venait d'être prise par le général Urrea, au nom du parti fédéral, et qu'il y était débarqué avec 500 hommes venus sur deux navires de Guaymas, port de la Californie, où ce général avait réussi à faire un *pronunciamiento* (une révolution) en faveur de son parti. On disait même qu'il avançait avec des forces considérables vers Rosa Morada, chemin qu'il devait prendre pour marcher sur Tepic.

Telle était la nouvelle qui atterrait les habitants de Rosa Morada, attachés au gouvernement central et encore plus à leurs propriétés, qu'ils voyaient déjà dans les mains des troupes fédérales.

Personne ne voulait me recevoir; je dus donc me féliciter, pouvant me traîner à peine, d'être reçu à la fin par un pauvre savetier, dans sa hutte à demi ouverte et exposée au vent et à la pluie.

A peine établi dans ce lieu si peu convenable pour un malade, on vint, de la part de l'alcalde, demander mon passe-port. Tout décélait la plus grande consternation, et les habitants aisés se préparaient à évacuer l'endroit.

Ma position n'était rien moins qu'enviable. Malade, seul au milieu d'hommes inconnus, qui pouvaient profiter de mon état et de la guerre civile pour me jouer un mauvais tour, je voyais avec effroi les progrès que faisait ma maladie.

CHAPITRE XXVII.

Suite de la route de Mazatlan.

Le pauvre ouvrier qui m'avait accueilli à Rosa Morada et qui seul me soignait, les *arrieros* ne s'inquiétant que de leurs animaux, et mon *mozo* de toute autre chose que de son maître, me dit que le général Urrea était un *hombre de bien*, qui ne s'emparait que des caisses du gouvernement et de la fortune de ses ennemis politiques, c'est-à-dire de tout centraliste; que quant à un voyageur, il saurait le respecter.

J'avais, malgré ces belles paroles, appris assez d'espagnol pour connaître la signification des mots *hombre de bien* au Mexique, et si, le lendemain, je voulus me mettre en route pour Mazatlan, malgré la faiblesse qui m'obligeait à me faire porter sur le cheval, ce

fut par le désir que j'éprouvais de savoir promptement à quoi m'en tenir, et non par la confiance que j'avais dans l'*hombre de bien* aux *pronunciamientos*.

Mais, comme il est constant qu'une disgrâce ne vient jamais seule, nous trouvâmes le fleuve, qu'il fallait traverser près de la ville, tellement gonflé, qu'il fut impossible de le passer à gué, et ne pouvant nous procurer des *canoes*, une crue aussi forte des eaux de cette petite rivière étant sans exemple, il fallut rebrousser chemin et passer deux horribles journées couché sur mon *cattre* (lit de voyage) dans ce malheureux endroit, privé de toute assistance médicale, et sans personne pour me soigner que mon bon savetier, qui cherchait à me distraire par la chronique scandaleuse de la côte, entre Tepic et Mazatlan, et qui, voyant l'attention que j'apportais aux objets d'histoire naturelle, me parla entre autres, d'un petit animal, dont le nom, *cavallon*, m'était inconnu, qu'il dit être sauvage et se nourrir de verdure. Un petit garçon l'apporte.

Cet animal était mammifère, avec les pieds fourchus, une queue toute gentille et un petit boutoir charmant.

Quel bonheur! je faisais une découverte!

Cependant ce petit quadrupède me retraçait des souvenirs confus; j'observe donc, je réfléchis, lorsque tout à coup, et au moment où je lui cherchais un nom grec ou latin, sortent de son joli museau, certains sons, qui me parurent avoir une ressemblance frappante avec le grognement du *porcorum genus*.

J'examine de nouveau.... et je jette mon insigne découverte au nez du pauvre garçon qui l'avait prise dans le bois. C'était un petit sanglier.

Je passai deux jours des plus tristes dans cette cabane, où j'étais exposé ou à la pluie, ou à une chaleur étouffante. Le 29 septembre, à deux heures de l'après-midi, le thermomètre marquait 50° centigr. au soleil, et 32° à l'ombre de la cabane.

Aucune nouvelle ne me parvenait sur l'état de l'insurrection.

Enfin, le 1[er] octobre, l'eau était suffisamment descendue, pour permettre de passer la rivière; et nous atteignîmes, après quatre ou cinq *leguas*, Buena Vista, endroit qui consiste seulement en quelques huttes.

Acaponeta est à onze à douze *leguas* de Buena Vista, en ligne directe, passant par San Francesco. Mais les marais qui se trouvent sur cette route nous forcèrent de faire un détour de plus de trois *leguas* par le *rango* del Cojote, chemin des plus horribles, où nous eûmes vingt à trente ruisseaux débordés à franchir.

J'avais donc été obligé de faire, ce jour, près de vingt *leguas*. Enfin nous aperçûmes la ville d'Acaponeta; mais il fallait encore passer sur des *canoes* le large Rio de Acaponeta, la ville étant sur la rive droite de ce fleuve, ce qui nous arrêta deux heures entières.

Il était nuit quand nous arrivâmes à Acaponeta, ville très-vive qui compte au plus 4,000 habitants du caractère le plus dangereux, et des mœurs les plus dissolues, où je

passai une triste nuit dans une maison délabrée.

Je dus me défaire ici de mon dernier *mozo*, qui trouvait cette ville dépravée à son goût pour y dépenser ce qui lui restait du vol de Guadalaxara, auquel il avait pris part avec ses deux camarades, comme j'appris par les *arrieros*, lorsque ce malheureux m'eut quitté.

Je continuai donc le lendemain avec ces deux hommes, qui étaient d'une lenteur désespérante, mais, du moins, ni voleurs ni assassins, se contentant de leur petits profits d'habitude.

Je n'avançai ce jour que de trois à quatre *leguas* jusqu'à Bajona, huttes peu nombreuses d'Indiens, près du fleuve de la Bajona, autrement Rio de las Cañas, qui forme la limite entre les départements de Jalisco et de Sinaloa. Nous traversâmes le fleuve à gué, et nous passâmes la nuit à une demi-*legua* de là dans quelques huttes isolées.

Désirant arriver le 3 à Escuinapa, je partis à quatre heures et demie du matin. Mais bientôt nous fûmes arrêtés par des marais et

exposés à une averse et à une tempête si violentes que les *arrieros* déclarèrent que ce devait être le *Cordonazo*, cet ouragan terrible qui, tous les ans, vers la San Francesco, finit la saison des pluies. Toute la contrée était sous eau, et nous ne réussîmes qu'avec la plus grande difficulté à sortir des marais et à nous frayer une route parmi les haies et les buissons pour arriver aux montagnes situées à l'est du chemin.

Trempés comme nous l'étions, les broussailles arrachaient encore nos vêtements; enfin nous trouvâmes un abri à Piedra Gorda, après une marche horrible de neuf à dix *leguas*.

Cet endroit ne consiste qu'en quelques *rangos* et est évité par tous les voyageurs par rapport au *perjuicio* (insectes) qui l'infeste, particulièrement les *mosquitos*. Le nom de Piedra Gorda lui vient de quelques rochers isolés, qui sont à une petite distance. En passant près d'une petite rivière qui y coule, nous vîmes plusieurs demoiselles de l'endroit, sorties du bain, et assises sur l'herbe dans le

costume complet des nymphes; et qui, sans que notre présence les gênât le moins du monde, continuaient à laver leurs longs cheveux.

Les arbres étaient couverts de centaines de petites perruches vertes, et dans les marais nous avions vu des oiseaux aquatiques des couleurs les plus vives : le plumage de quelques-uns était tout rose. Mais j'étais insensible à toutes ces beautés de la nature; il me fallait avant tout un peu de repos, car à la fièvre qui ne me quittait pas s'alliait l'irritation causée par la piqûre des *mosquitos*.

Tous les habitants de la cabane où nous fûmes reçus, couchaient pêle-mêle, dans un état complet de nudité. On peut les considérer comme vivant dans le désert; l'église la plus proche est celle de la ville d'Escuinapa, qui est à huit *leguas* de distance.

Parti de Piedra Gorda le jour suivant, j'eus encore à traverser des marais pendant l'espace de quatre *leguas;* mais ils présentaient moins de difficulté, la pluie ayant cessé

avant notre arrivée à la ville d'Escuinapa, dont les maisons sont bien construites, mais placées de la manière la plus irrégulière, chacune étant isolée et hors d'alignement. Cette ville est le premier lieu considérable[1] où je passai dans le département de Sinaloa. Elle est située sur la rive gauche d'une rivière que l'on peut traverser à gué. Je continuai ma route vers la ville de Rosario pour y apprendre des nouvelles sur les mouvements d'Urrea, qui, d'après les bruits qui circulaient à Escuinapa, devait être dans les environs de cette ville, et en présence des troupes qu'on avait pu rassembler au nom du gouvernement central.

Toute la contrée était en alarme, et les jeunes gens se cachaient pour ne pas être forcés d'entrer dans la troupe.

Nous eûmes ensuite d'autres lagunes à traverser, mais c'étaient les dernières d'eau douce avant d'arriver à celles formées par la

[1] Je n'ai aucun indice sur le nombre des habitants d'Escuinapa, je doute cependant qu'il dépasse 2 à 3000.

mer. La contrée prend près de ce point un autre aspect : jusqu'alors la route passait continuellement par des marais, des prairies et des forêts primitives, de la végétation la plus riche, remplies de plantes qui répandaient une odeur des plus fortes.

Le *guaco* surtout, dont l'arome est des plus pénétrants, s'y trouve en grande abondance. Cette plante et sa racine sont le remède le plus efficace qui existe contre la morsure des reptiles venimeux qui infestent cette contrée. Elle ne croît que dans les *tierras calientes*, où sa présence indique toujours celle d'animaux venimeux; on emploie ce remède autant en breuvage qu'en l'appliquant sur la plaie [1].

[1] Les Indiens se servent du *guaco* en frottant avec son suc frais la morsure de l'animal venimeux ; mais l'usage général est d'en distiller la racine dans de l'eau-de-vie, et d'en frotter la partie blessée en même temps qu'on en boit quelques gouttes. Je ne puis douter de l'efficacité de ce remède, ayant connu une personne qui, mordue sur la côte de la mer Pacifique par un *alacran* (scorpion), et sentant les douleurs dans les membres et la pesanteur de la langue qui se manifestaient alors, fut de suite rétabli par l'usage de ce remède, sur lequel je ne saurais suffisamment appeler l'attention des médecins. Il court au Mexique une tradition que cette plante salutaire

Après Escuinapa le pays devint moins sauvage, mais plus montueux et hérissé de rochers. Les rivières ne sont plus si abondantes et deviennent même rares, et le peu d'eau qu'on trouve a un goût saumâtre.

Quelque détestable que fussent les routes sur ces montagnes et ces rochers, j'étais cependant heureux d'avoir passé la région pestilentielle des marais. Enfin nous arrivâmes au fleuve qui coule près de Rosario et qui est des plus larges, quoiqu'il soit guéable même pendant la saison des pluies. Mais il nous fallut un guide pour nous conduire par les endroits les moins profonds, et les détours qu'il nous fit faire pour en opérer le passage, par l'eau et les bancs de sable, furent de plus d'un

aurait été découverte par un oiseau de l'espèce des milans, nommé *guaco*, et qu'un berger, présent à un combat de cet oiseau avec un serpent, aurait observé que chaque fois que le serpent avait blessé l'oiseau, celui-ci volait vers la plante, en mangeait, et en mettait dans sa plaie à l'aide de son bec; puis retournait à la charge jusqu'à ce qu'il eût vaincu le serpent. Sans examiner le degré de probabilité de cette petite histoire, il est cependant constant que cet oiseau, qui se nourrit des animaux les plus venimeux, se préserve des conséquences par l'usage de cette plante.

kilomètre. Le courant était très-rapide, et s'élevait parfois jusqu'à l'épaule de nos animaux.

Arrivé à Rosario, je me trouvai si mal que je jugeai indispensable de prendre un ou deux jours de repos. Je laissai donc mes mules avec les *arrieros*, et je me traînai seul à pied à la ville.

J'entre dans plusieurs maisons, espérant y trouver l'hospitalité; mais on semble ne point me comprendre. Je trouve enfin une *tienda* (boutique), où on me conseille de m'adresser dans telle rue à *una señora*, qui reçoit des étrangers. Je m'y rends. Mon costume était peu fait pour prévenir en ma faveur; ayant perdu mon chapeau, je l'avais remplacé par un mouchoir; mes habits étaient déchirés presqu'en lambeaux, et couverts de fange. Je me présente chez la *señora*. C'est une bonne grosse Mexicaine, mais qui me regarde d'un œil soupçonneux. Je demande si elle peut me recevoir. Elle refuse, et allègue que sa maison est occupée. *No hai*.

Je vois dans la chambre un grand mon-

sieur à l'air étranger; il écoute notre conversation, mais ne dit mot. J'insiste près de la dame, elle refuse positivement. Je sors tout triste, et pouvant à peine marcher. A vingt pas, j'entends qu'on me rappelle. C'est le grand monsieur qui me suit, et s'adresse à moi en mauvais espagnol : « Vous êtes malade, Monsieur ? » Je réponds avec la même perfection linguistique. « Vous le voyez. — Eh bien, me dit-il, entrez avec moi. Je couche sous ce vestibule; il y aura de la place pour nous deux. »

Je regarde cet homme, qui veut se gêner, partager sa petite demeure avec un inconnu. Les derniers dix jours m'avaient montré la nature humaine si perverse, que je doutais que des sentiments humains pussent encore exister. J'accepte avec reconnaissance. La femme change de ton; j'envoie chercher mon train; je m'établis près de mon protecteur.

C'était un Français, un enfant de Paris!

Dans des pays lointains et où les commodités de la vie ne se rencontrent point, le

voyageur se trouve obligé de recourir à l'hospitalité de personnes sur la bienveillance desquelles il ne possède aucun droit, et pas même la chance de pouvoir la leur rendre. Il en résulte parfois pour l'étranger la crainte d'abuser d'une réception qui lui impose des obligations. Mais il existe un accueil, et tel fut celui d'Alexandre Sellier au Rosario, qui par son abandon délivre de toute appréhension d'être à charge, qui fait que la reconnaissance ne pèse point.

Je m'arrêtai un jour à Rosario, dont le climat plus sec et plus sain me fit autant de bien que l'acceuil si franc et si cordial de mon bon Parisien.

Rosario, à sept *leguas* d'Escuihapa, est dans une belle situation, sur la rive droite du fleuve, entre des montagnes. Sa population doit être de plus de 5,000 âmes. La ville est bien bâtie et présente un aspect de propreté. Il y avait autrefois des mines considérables d'or et d'argent, mais qui ne sont plus exploitées. On m'assura que même le gravois

dans les rues, contient du minerai. On trouve aujourd'hui encore beaucoup d'aisance dans cette ville, et même des personnes assez riches. Elle est le centre du commerce entre le port de Mazatlan et les villes de l'intérieur.

J'y fus agréablement surpris par la nouvelle qu'Urrea venait d'être défait par le général Alcorte, à quelques *leguas* de cette ville, près d'un endroit nommé la Quebrada, et que je pouvais sans obstacle continuer ma route.

Je trouvai au Rosario deux des principaux négociants de Mazatlan, qui s'y étaient réfugiés, et qui, comme tous les lâches, y retournaient avec d'autant plus de triomphe que leur peur avait été grande.

Le jour de repos que je venais de prendre suffit par son agrément et les soins dont on m'entourait pour améliorer sensiblement ma santé.

Je partis donc le 6 octobre et passai successivement par el Potrerillo, à quatre *leguas*

de Rosario, et qui ne consiste qu'en quelques *rangos*, dans le voisinage desquels l'action entre Urrea et Alcorte avait eu lieu; el Rango la Casa de Teja, de quatre à six *leguas* plus loin, et à deux *leguas* d'un village, el Rincon. Quelques huttes nommées la Canita sont à une demi-*legua* de cet endroit. On compte quatre *leguas* de la Canita à el Presidio de Mazatlan, qui est une ville bien construite avec quelques rues larges et bien alignées, et de vastes maisons. Sa population a dû être considérable, mais elle est actuellement très-diminuée, et le nombre de ses habitants s'élève à peine à 1,500.

Comme partisans d'Urrea, la plupart d'entre eux venaient de prendre la fuite, et ceux que nous trouvâmes ne donnaient pas une bonne opinion du reste.

Nous étant mis le lendemain de bonne heure en route, nous arrivâmes, après une demi-*legua*, au fleuve si large et si rapide de Mazatlan. Il est des plus dangereux à tra-

verser si on ne connaît pas exactement l'endroit où il est guéable.

Mais les habitants de cette contrée sont d'un si mauvais naturel, qu'aucun d'eux ne voulut nous l'indiquer. Ils s'assemblaient sur le rivage, se moquant de nous. Des marchands de bœufs qui venaient derrière nous et qui connaissaient le fleuve, s'arrêtèrent pour que nous ne pussions les suivre. Ils espéraient que le maudit *estrangero*, ou du moins quelqu'une de ses mules, se noierait.

Nous passâmes cependant sans accident, poursuivant notre route par une contrée montueuse et dépourvue d'eau pendant cinq *leguas*.

Nous n'étions plus qu'à trois *leguas* de Mazatlan, et j'aperçus avec joie la montagne au pied de laquelle ce port est situé.

Mais je devais boire le calice jusqu'à la lie. Entré dans les dunes où la mer forme des lagunes pendant la marée, le reflux nous y surprit, et couvrit d'eau notre route. Nous ne savions plus comment sortir. Prenant une fausse direction, nous nous enfonçâmes dans

une place trop profonde, d'où nous ne parvînmes à retirer les mules qu'avec les plus grands efforts. Nous y réussîmes pourtant, mais presque tous mes effets avaient été gâtés par l'eau de mer. Ayant heureusement gagné une petite éminence, il fallut y attendre le reflux pendant deux heures.

Enfin l'eau baissa et nous atteignîmes bientôt, après cette dernière disgrâce, le but de mon voyage, *el puerto* de Mazatlan, la vue de l'immense mer Pacifique qui se présentait la première fois à mes regards, compensant toutes mes peines.

CHAPITRE XXVIII.

Mazatlan. — Le *pronunciamiento.*

Arrivé dans ce port, le 7 octobre, j'avais accompli mon voyage et traversé un continent très-étendu dans la saison la moins favorable.

J'avais eu beaucoup à souffrir des pluies, du climat, de la maladie, mais plus encore de la dépravation des habitants.

Quelle existence pendant ce voyage, où je me trouvais à la merci d'hommes dont la haine pour l'étranger doit servir de prétexte à leur mauvaise foi !

Et cependant, malgré tant de soucis, le souvenir de ce temps m'est des plus agréables; les peines s'oublient, mais les merveilles de cette nature luxuriante que me présentait cette contrée restent à jamais gravées dans ma mémoire.

Je me rappelle avec
ges, remplies de ces oi
ques dont rien ne saura
mage, ces insectes lu
papillons aux couleurs

Mon imagination me
cette nature si riche, si
dre, ces arbres enlacée
rasites, ces prairies co
verdure, émaillées de fle
connues à l'Européen.

Je crois voir ces In
vêtement une ceinture c
étendu dans son hamac
près du simple toit qui

Je pense aujourd'hui
dangers que présentait
de ces fleuves si nombr

Tel est le voyageur,
les peines, les dangers,
rencontrer encore; et
dans les souvenirs de le

Le capitaine du navi

quitter cette côte ayant, par un de ces hasards dont on verra par la suite la funeste conséquence, reculé son départ, je dus m'installer à Mazatlan.

J'étais descendu dans l'humble demeure d'une pauvre famille mexicaine, à cinquante pas seulement du rivage de la mer, préférant cette fois mon indépendance aux offres amicales d'une connaissance de la capitale, M. Scarborough, qui, malgré mon refus de me loger dans sa maison, ne cessa, ainsi que ses deux associés, messieurs Parrot et Talbot, de me prodiguer pendant tout mon séjour l'accueil le plus hospitalier et les soins les plus empressés.

Mon habitation n'était rien moins qu'attrayante. C'était une cabane de paysan, et ma chambre, grand galetas où on entrait de plain-pied, était de suite, si je laissais la porte ouverte, envahie par les divers habitants de la basse-cour. Le *perjuicio* y était innombrable, surtout cette espèce de saltimbanques qui ont fourni à un poëte aussi spiri-

tuel qu'érotique le sujet d'un de ses contes, mais que dans la science un dictionnaire d'histoire naturelle a seul le droit de nommer.

Pendant le jour, c'étaient des millions de fourmis, et dans la nuit nombre de crabes qui, sortant de la mer, entraient par les crevasses du mur et se promenaient sur le sol humide qui formait le plancher de ma cabane. Une simple cloison me séparait de la chambre de mes hôtes, qui servait en même temps de salle à manger à certains convives quadrupèdes, et dans mon vestibule couchaient pêle-mêle les domestiques des deux sexes.

Ce fut à Mazatlan que je reçus les détails sur l'affaire d'Urrea. Comme de coutume, l'éloignement avait grossi cette puérile entreprise, qui cependant peint si bien l'état actuel de la république.

Le général Urrea est fils d'un officier supérieur, qui, à l'exemple de ses collègues, était parvenu, au moyen d'entreprises commer-

ciales et de fournitures, à une fortune considérable.

Héritier de l'esprit spéculatif de son père, Urrea entreprit de rançonner les habitants du port de Mazatlan, ce qui lui réussit si bien cette première fois qu'il put mettre la somme de 50,000 *pesos* (275,000 fr.) en sûreté aux États-Unis de l'Amérique.

Devenu par la suite maître du port de Guaymas, dans la Californie, à l'aide d'un autre *pronunciamiento* dans l'esprit fédéraliste, le souvenir si doux de Mazatlan se retrace à sa mémoire, et il part à la tête de 80 Indiens indisciplinés, qu'il embarque sur deux navires, pour conquérir une autre fois cet *Eldorado*.

Il y débarque en vainqueur, et est reçu avec acclamation par la populace et les *leperos* qui infestent cette ville, et avec stupeur par les négociants, qui sont trop pusillanimes pour opposer la moindre résistance à cette chétive force. Les matadores prennent dont la fuite ainsi que les employés du gouvernement.

Urrea est maître absolu, il rétablit le gouvernement fédéraliste, mais commence son règne en bon centraliste pour sa bourse.

Qu'y oserait s'y opposer? dans ce gouvernement libéral le militaire domine. Urrea taxe en financier consommé, classe en politique habile. Quiconque est riche, indigène ou étranger, est pour lui du parti opposé.

Tout allait à merveille, quand le destin jaloux conduit au port de Mazatlan une corvette américaine de 24 canons.

Le commandant, homme plein d'énergie, prend ses compatriotes sous sa protection. Une garde de *marines* s'établit au consulat américain. Allemands, Anglais, se placent sous les *stripes and stars* [1] de l'Union. Les malheureux Mexicains accourent; mais ils restent sous la dent du loup. Les étrangers seuls y échappent.

Urrea, désappointé, trouve prudent de continuer son lucratif métier hors de la por-

[1] *Stripes and stars*, le pavillon des États-Unis, composé de raies et d'étoiles.

tée des canons de la corvette. Il se contente du butin fait sur ses compatriotes; il quitte Mazatlan, douze jours après son entrée, y laissant la moitié de sa troupe en garnison, et se dirige vers l'intérieur avec le reste, renforcé de tous les *leperos* de la ville', toujours prêts à endosser le mousquet quand il s'agit de semblables expéditions.

L'armée fédérale, forte de 126 hommes et d'un parc d'artillerie composé d'un seul canon, part donc accompagnée des cris de *¡viva la federacion! viva Urrea!*

Celui-ci, en second Cortès, s'avance à la conquête de l'empire mexicain; son plan de campagne est tout tracé. Un coup de main va faire tomber Tépic en son pouvoir; sa population, d'un esprit fédéraliste, s'unit de suite à son libérateur. Il s'empare en passant de Guadalaxara et des autres villes sur la route de la capitale, où le grand Urréa se fait élire président, ou mieux encore. On ne s'inquiète d'aucun obstacle, on ne s'occupe ni du vaillant Parédés, ni du puissant Cortazar;

ils n'oseront s'opposer au héros, et s'ils le font, sa gloire augmente par leur défaite.

Urrea et sa troupe ne songent donc point à ces célébrités, et encore moins qu'il existe au Rosario un vieux général en retraite, assez téméraire pour vouloir s'opposer au progrès du nouveau *conquistador*.

En effet, Alcorte, sur la nouvelle du débarquement d'Urrea, avait rassemblé quelques troupes qu'était venus renforcer d'autres soldats arrivés de Tepic par la voie de communication que forment les fleuves de San Piedro et d'Acaponeta; il se trouva donc à la tête de 80 hommes, mais dépourvu d'artillerie et de cavalerie; lui-même, manquant de cheval, est obligé de commander sa petite armée, monté sur un vieux *macho* (mulet).

Arrivé à quatre *leguas* seulement du Rosario, il rencontre les troupes d'Urrea marchant dans le plus beau désordre vers la gloire et les *pesos*, et ne se doutant de rien moins que de la rencontre d'Alcorte et de son *macho*.

La surprise fut donc complète pour nos preux de Guaymas et de Mazatlan.

L'avant-garde se replie sur le centre, celui-ci se refoule sur l'arrière-garde, qui enfin entraîne tout le reste dans cette manœuvre si prudente et accélérée, qui s'exécute parfois dans les guerres sans cependant que la mesure du pas qu'on y emploie, se trouve désignée dans un ouvrage de tactique.

Mais, quelle que fut l'agilité que déployèrent les troupes d'Urrea, elles laissèrent cependant quatre hommes sur la place, tandis que les vainqueurs n'ont qu'un seul homme de blessé.

Le canon, qui n'avait pas tiré un seul coup, est pris et reconduit en triomphe à Mazatlan, où le vieux général entre en vainqueur, aux cris de *¡Viva el supremo Gobierno! viva Alcorte!* Un ivrogne qui se trompe et crie : *¡Viva la federacion!* est assommé sur-le-champ.

Tout rentre dans l'ordre; les *marines* retournent sur la corvette, les Anglais et autres étrangers reprennent leurs petites haines en-

tre eux et redoublent celle contre les Américains et le bon Parrot, le consul des États-Unis, furieux d'avoir eu recours à sa protection.

Les employés de la douane et tous les autres fuyards reviennent accueillis en patriotes; ceux qui se sont compromis s'enfuient à leur tour.

Et Urrea? De retour à Mazatlan le lendemain de sa défaite, il veut regagner ses deux navires; mais le capitaine de la corvette exige qu'ils soient désarmés auparavant, s'il ne veut les voir traiter en pirates. Urrea s'y refuse et préfère se jeter dans les montagnes nommées la Sierra Madre, entre la côte et Durango, accompagné seulement de douze de ses compagnons d'armes. Quoi qu'il en soit, il déjeuna de bon appétit, se consolant en fataliste de ses revers. « Qu'y faire? dit-il, si mes soldats n'ont pas voulu se battre? » Puis il part à trois heures de Mazatlan, le lendemain de sa défaite, suivi de près par Alcorte, qui y entre le même soir à sept heures; abandonnant

ses deux navires à leur sort, dont l'un qui jeta ses canons à la mer, put quitter le port; mais l'autre, malgré l'ordre qu'il avait reçu, voulant rester armé, fut pris par le capitaine de la corvette, et livré au gouvernement mexicain, qui.... s'empressa d'en remettre le capitaine et l'équipage en liberté!

Telle fut la fin de cette grande entreprise, grâce au bon sens et à l'esprit militaire de l'officier expérimenté qui commandait la corvette américaine, et au dévouement patriotique d'un vieux soldat.

Quelle aura été la récompense d'Alcorte? Je l'ignore.

Quant au brave capitaine Clack, il fut en butte aux critiques amères de ses propres compatriotes et des autres étrangers établis à Mazatlan, qu'il avait seul sauvés du pillage. Ils ne lui pardonnaient point l'énergie qu'il avait déployée pour le maintien de l'ordre, et la sévérité qu'il avait montrée vis-à-vis d'une insurrection!

Peu de jours suffirent pour faire rentrer

tout dans l'ancien ordre de choses, et rien à Mazatlan n'aurait fait juger que cette ville avait été peu auparavant la scène des événements politiques que je viens de retracer, tant de semblables scènes sont devenues familières aux habitants de cette contrée.

CHAPITRE XXIX.

Suite de Mazatlan.

La ville de Mazatlan, située sous le 22° de latitude nord, est actuellement le port le plus considérable de la côte nord-ouest de l'Amérique, et a remplacé Acapulco dans l'importance que ce port possédait autrefois sous le régime espagnol, où un galion apportait annuellement des îles Philippines les trésors de l'Orient. Aujourd'hui Acapulco a perdu presque tout son commerce et ne sert que pour le cabotage sur la côte et pour l'importation au Mexique du cacao que l'on y expédie de Guyaquil en Equador (Colombie).

Les ports de San Blas et de Mazatlan sont actuellement ceux où tout le commerce, tant avec l'Europe qu'avec les autres parties de l'Amérique et avec la Chine, se concentre; et

cependant ils sont loin d'être favorisés par la nature, puisqu'ils n'offrent aucune sûreté aux navires pendant la saison des pluies; un autre inconvénient pour ces ports, c'est le peu de chance que les nombreuses rivières qui se trouvent sur cette côte offrent pour la navigation.

Quoique plusieurs d'entre elles, comme les Rios de Tololotlan, de San Pedro, d'Acaponeta, de la Bajona et de Mazatlan, présentent une largeur considérable, les *canoes* seuls, même pendant la plus grande crue des eaux, et à peu de distance de leur embouchure, peuvent les parcourir : tant leur lit est inégal et peu profond! Et cependant l'importance de ces ports augmente journellement, surtout celui de Mazatlan, quoique de moins d'étendue et de profondeur que l'autre; ce qu'il faut attribuer à sa situation plus saine, qui permet aux négociants d'y séjourner pendant toute l'année, tandis que ceux de San Blas sont obligés de passer la plus grande partie du temps à Tepic.

Le commerce de Mazatlan consiste principalement en marchandises qui viennent par la voie de Valparaiso, telles que des articles fabriqués en Allemagne, en Angleterre et en France. On y importe aussi des produits de l'Amérique du Nord et de la France, tels que des cigares, des vins, des comestibles.

Le commerce avec Canton est aussi suivi que lucratif; on en rapporte des soieries, des objets en ivoire et du thé, que l'on désigne sur toute cette côte sous le nom chinois de *Tcha*.

Tous les navires qui entrent dans ces ports, ne prennent comme frêt de retour que des lingots d'argent, des *pesos*, et du bois de teinture de la Californie.

Un fait particulier et peu connu, c'est que les bâtiments de guerre anglais font dans les ports de l'ouest du Mexique des affaires excellentes, en se chargeant principalement du transport du numéraire que les négociants de San Blas, de Mazatlan et de Guaymas, adressent par leur intermédiaire sur la côte

du Chili ou en Angleterre, tant pour payer des marchandises qu'ils ont reçues, que pour spéculer sur le cours du métal. Il arrive donc annuellement en janvier un bâtiment de guerre anglais de la station de la mer Pacifique sur les côtes de l'ouest du Mexique, sous le prétexte d'y protéger le commerce, mais en réalité pour en repartir au mois de mars avec la petite pacotille de 1,200,000 à 1,800,000 *pesos* (7,600,000 à 9,900,000 fr.) en numéraire ou en lingots.

La provision payée sur le transport s'élève à environ 2 p. 0/0, dont un tiers revient au capitaine du bâtiment, un autre tiers à l'amiral de la station et la troisième part à l'hôpital maritime de Greenwich à Londres, la charité devant compenser pour ce qu'il y a de trop mercantile dans ces transactions.

Nos bons Anglo-Américains, qui ne négligent jamais de se fourrer partout où il y a quelque espoir de *money making* (gagner de l'argent), se sont aussi présentés avec leur

marine pour offrir leurs services, du moins jusqu'à Valparaiso; mais ils n'ont pas trouvé grâce chez les marchands de la côte, pas même chez leurs propres compatriotes, qui préfèrent avoir affaire avec des hommes titrés, comme les présente la marine anglaise, tels que *Lord H. the Honourable Y.* etc., que de remplir la bourse d'un commodore ou capitaine de leur propre calibre; au grand regret de ces derniers, qui, lorsque leur arrive pareille aubaine, partagent entre eux la provision, sans prendre en considération un *Greenwich-Hospital.*

Les relations de Mazatlan avec San Blas et surtout avec la Californie sont des plus fréquentes. Les ports de la Paz et de Loretto en tirent les marchandises dont ils ont besoin.

Les ports de la nouvelle Californie, comme San Diego, San Francesco, et le plus considérable de tous, Monterey, sont également en rapport avec ceux de San Blas et Mazatlan, surtout avec ce dernier, quoiqu'ils ti-

rent une grande partie de ce qui leur est nécessaire des îles Sandwich.

Les relations les plus suivies existent entre Guaymas, dans le golfe de Californie, et Mazatlan.

Ce port promet donc de devenir avec le temps le plus considérable de toute la côte, et il a augmenté en conséquence depuis les douze ou seize ans qu'il est fréquenté, d'une manière prodigieuse.

Outre son importance commerciale, j'ai remarqué que ses environs se prêteraient à la culture de quelques articles qui pourraient servir pour l'exportation, tels que le guaco, dont j'ai parlé plus haut; et l'arbre du caoutchouc, qu'on nomme ici *igera*. Il est intéressant de faire une entaille dans cet arbre; alors une sorte de résine en sort, blanche comme du lait qui, en séchant, devient de la couleur brune foncée que nous connaissons au caoutchouc.

Mais c'est surtout la pêche des perles, qui s'étendant dans tout le golfe de la Californie,

y promet les résultats les plus satisfaisants. On emploie pour cette pêche, à Mazatlan, des Kanakas, habitants des îles Sandwich, qui sont d'excellents plongeurs. Ils sautent du canot ou de la chaloupe de celui qui les emploie dans la mer, où il restent jusqu'à 30 secondes, et arrachent l'huître avec leurs mains. Ces huîtres sont très-grandes, d'un diamètre d'environ 18 centimètres. La perle, si elle s'y trouve, est placée dans la partie charnue de l'huître, et souvent attachée à la coquille; dans ce cas elle ne peut point servir. Les perles du golfe de la Californie sont d'une très-belle eau, mais très-inégales, ce qui diminue leur valeur en comparaison avec celles de l'Orient. On en trouve parfois de très-belles et de très-grosses en forme de poire, comme j'eus occasion d'en voir.

On paye généralement aux plongeurs 6 réaux par douzaine d'huîtres; ils les remettent sans être ouvertes à celui qui a ordonné la pêche, et qui les examine lui-même. Un de ces plongeurs m'apporta un jour une co-

quille longue de plus de 50 centimètres et large de 25, dont l'animal pesait 2 livres 6 onces, poids d'Espagne (plus d'un kilogramme). Cette côte présente au naturaliste nombre d'objets les plus intéressants, tel que l'arbre sang-dragon, qui, quand on plonge un couteau dans son tronc, n'offre pas plus de résistance que ne le ferait de la viande, et il en jaillit alors un suc jaunâtre, qui, vu aux rayons du soleil couchant, ressemble à du sang.

Parmi les reptiles, on remarque surtout les alligators, dont l'un que je fis prendre avait plus de 2 mètres de longueur; et au nombre des oiseaux, beaucoup de pélicans. La mer est peuplée de requins des plus dangereux; un capitaine de mes amis en prit plusieurs, dont l'un avait 4 mètres de longueur.

Mazatlan, malgré son importance commerciale, ne compte que peu d'habitants. Je doute que leur nombre s'élève à plus de 3,000.

Les principaux négociants sont nationaux, ou plutôt *Chinos*, Américains et Allemands.

Il existe entre ces différentes nations la plus grande jalousie de métier et l'antipathie la plus prononcée. De sorte que tous leurs efforts aboutissent à se rendre la vie, qui dans ce port est elle-même déjà si ennuyeuse, encore plus désagréable.

Les Mexicains de Mazatlan sont le rebut de toute la nation, puisqu'il n'y arrive que ceux qui veulent y faire fortune en fraudant eux-mêmes, comme négociants, ou en tolérant la fraude des autres comme préposés de la douane.

La basse classe consiste dans une sorte de *leperos*, qui la plupart vivent du déshonneur de leurs femmes et de leurs filles.

LE ME

CHAPITI

Le Cor

Le port de Mazatlar
nom à une sorte de
ville, un promontoire
est exposé à presque t
les dangers, sans que l
rien fait pour modif
qu'il tient de la natur
due, et si peu profon
rait de 4 à 5 mètres
trer.

Ce port ne présente
les sept mois de l'ann
mérite ce nom; mais
pluies les navires n'
contre les tempêtes jo
cette côte. Au calme

cante des matinées, succèdent alors, chaque jour, des orages terribles, accompagnés de coups de vent, de torrents de pluie et de grêle, pendant lesquels le tonnerre ne cesse d'étourdir par son bruit épouvantable, et les éclairs, de sillonner le ciel obscurci de leur lueur dangereuse.

C'est surtout vers la fin de cette saison, dans l'équinoxe d'automne, que la nature développe toutes ses fureurs; qu'elle les épuise dans un dernier ouragan auquel rien ne résiste. On le nomme le Cordonazo.

C'est ce phénomène terrible qui annonce la fin de cette affreuse saison, qui ramène le calme, et fait succéder aux tempêtes de sud-est un vent modéré, mais constant, de nord-ouest.

Aucun navire ne s'aventure dans le port, pendant cette saison périlleuse, qui dure généralement du commencement de juillet jusque vers la Saint-François, le 4 d'octobre.

Les habitants de la côte, quand l'ouragan

n'a pas eu lieu quinze jours avant ou après ce terme, regardent le danger comme passé, assurés que le Cordonazo ne se montrera pas cette année.

Un navire qui arrive à Mazatlan pendant la saison dangereuse ne peut jeter l'ancre que sur la rade, hors du voisinage des rochers, qui se trouvent à l'entrée du port, et dont le plus éloigné, remarquable par ses proportions gigantesques et sa forme pyramidale, est connu sous le nom de *Crestone*.

A mon arrivée à Mazatlan, j'y avais trouvé le *Griffon*, sous le commandement du capitaine Little, de Boston, qui devait me conduire sur cet océan Pacifique aux ondes si tranquilles mais si trompeuses, en Polynésie, et en Chine.

J'attendais le moment du départ avec impatience, inquiet de voir ces contrées lointaines et pressé de quitter cette côte, qui, sans offrir les charmes de la solitude, en possédait tous les ennuis.

Peu de jours après mon arrivée, j'accom-

pagnai le capitaine Little dans une visite à son navire qui était à l'ancre dans la rade, à sept lieues du port.

Je trouvai ce bâtiment, brick d'environ 200 tonneaux, tout à fait à ma convenance, et les conditions du passage furent de suite réglées. J'étais satisfait de sa solidité, de son installation et particulièrement charmé de l'homme qui le commandait, dont les manières douces et polies, l'humeur égale et les attentions pour moi, me promettaient une traversée agréable.

Heureux d'avoir arrangé cette affaire, de voir un terme à l'incertitude où je me trouvais, je retournais content de ma petite expédition; reconduit par mon bon capitaine dans sa petite chaloupe, ramée par quatre Kanakas (Indiens des îles Sandwich).

Il m'entretenait de ces îles intéressantes où il était domicilié, où il avait laissé sa jeune épouse et son unique enfant en bas âge.

La soirée était délicieuse, le ciel des plus purs, la mer calme et unie.

Le soleil éclairait l'Océan de ses derniers rayons, lorsque nous passâmes l'immense Crestone, ce dernier rocher dans la rade de Mazatlan.

« Nous irons visiter ce rocher l'un de ces jours, » me dit Little, « nous y ferons une petite excursion. »

Depuis mon arrivée à Mazatlan, le temps était devenu des plus beaux; tout le monde s'accordait à regarder la mauvaise saison comme finie avec l'ouragan du 3 octobre, qui m'avait surpris dans les marais près de Piedra Gorda, et qu'on avait pris pour le Cordonazo. Calme dans la matinée, une petite brise s'élevait sur le midi, qui tombait vers le soir; les pluies avaient entièrement cessé, le ciel du tropique se présentait dans toute sa splendeur, dans toute sa clarté, et l'œil s'élevait avec délices vers ces régions immenses, parsemées de mondes.

La chaleur était excessive. Le thermomètre indiquait le 20 octobre à quatre heures après-midi, 31° centigr.; mais comme il monte,

en juillet et août à 36° centigr., la chaleur était naturelle à la saison.

Le port de Mazatlan présentait alors un aspect des plus animés. L'arrivée de navires se succédait. Outre le *Griffon*, qui s'était approché du port et *la Mary*, de 300 tonneaux, qui étaient à l'ancre sur la rade, à l'est du Crestone, neuf bâtiments de différentes grandeurs se trouvaient dans le port même.

Le dimanche, 28 octobre, tous ces bâtiments étaient pavoisés et offraient une scène des plus vives et des plus gaies. La journée avait été très-belle; mais je remarquai le soir, ainsi que les deux précédents, dans la partie du sud-est, des nuages blancs et lourds d'où sortaient des éclairs. Je les fis remarquer au capitaine Little et à d'autres marins; mais tous furent d'avis que, la saison dangereuse étant passée, il n'y avait plus rien à craindre. Telle est l'insouciance des marins, même les plus habiles et les plus soigneux qui naviguent constamment dans la mer Pacifique,

qu'ils négligent tous les indices sur lesquels on se règle dans les autres mers.

Rassuré par les habitués de cette côte dont l'expérience devait être bien supérieure à la mienne, je plaçai une partie de mes effets sur le *Griffon*, qui devait mettre à la voile dans les premiers jours de novembre, et fis mes préparatifs pour m'y rendre moi-même, préférant le séjour du bâtiment à celui de ma désagréable demeure.

Le ciel, qui le jour précédent n'avait montré que ces nuages légers et divisés qui en pleine mer présagent la tempête, en était tout obscurci le 30; en même temps la mer était sombre et couverte d'écume, et ses flots se brisaient avec un bruit inaccoutumé contre la côte, sans cependant qu'on pût sentir le moindre mouvement dans l'air. Le 31, la pluie et le vent, quoique modérés, alternaient pendant la journée entière.

Mais tous ces indices étaient perdus pour des hommes qui ne voulaient se régler que sur l'expérience des années précédentes et

qui restaient insensibles aux signes les plus prononcés de l'approche du danger.

J'avais passé la soirée de ce jour, comme les précédentes dans la demeure de M. Scarborough. Tous les convives étaient gais, et s'abandonnaient aux plaisirs de la table ; il y avait même quelque chose de plus bruyant qu'à l'ordinaire dans cette hilarité. Le capitaine Little seul me parut préoccupé et silencieux, et se retira de bonne heure sur son navire. Sa tristesse m'avait gagné, et je ne tardai pas à rentrer dans mon habitation solitaire, sur le rivage.

Les heures se succédaient sans que je pusse prendre de repos. Je sentais un certain malaise, une oppression dont je ne pouvais me rendre compte. A la gaîté de la société avait succédé un abattement inaccoutumé.

Minuit était passé, avant que je tombasse dans cet état léthargique qui précède le sommeil, où les idées de l'âme se mêlent avec les rêves. Ces idées étaient tristes, les rêves effrayants. J'étais en mer, en pleine tempête,

je voyais les vagues s'élever, j'entendais leur mugissement. J'étais comme en délire; la chaleur me suffoquait; je plongeais dans les ondes, et me voyais ballotté par elles.... lorsqu'un bruit terrible m'éveille. Je reviens à moi, mais je me sens épuisé. Je saute du lit, d'autres secousses font trembler la maison; c'est un ouragan, c'est le *cordonazo* qui exerce ses fureurs.

La mer monte contre le rivage avec un bruit égal au tonnerre, jamais encore je n'avais assisté à une semblable révolte des éléments, jamais encore vu la nature si effrayante dans son courroux.

Le vent, coup sur coup, ébranlait ma frêle demeure, que je croyais voir s'écrouler d'un moment à l'autre.

Les fenêtres, les portes semblaient sortir de leurs gonds, l'eau entrait par les fissures. Je m'élançai dans la cour. La pluie tombait par torrents, des débris de toits volaient de tous côtés. A trois heures du matin la violence de la tempête était encore croissante. Tout se détachait des murs, les pier-

res, la terre, la pluie tombaient dans ma chambre.

Vers les quatre heures et demie les terreurs de cette nuit étaient à leur comble, et surpassaient l'imagination; mais les coups de vent étaient alors si fréquents, que je ne doutais point qu'un changement allait avoir lieu. Et en effet l'ouragan diminua peu après.

Ce fut alors seulement que je réfléchis aux conséquences funestes de ce terrible événement, et que mon inquiétude pour les navires devint des plus intenses. Je savais un homme qui m'intéressait en danger, et je pressentais mon espoir de quitter cette triste côte, évanoui.

L'état d'irritation où je m'étais trouvé avant la tempête se changea en abattement. Les prières de mes voisins mexicains, récitées sur le ton lugubre de celles des agonisants, étaient plutôt propres à jeter l'effroi dans l'âme qu'à la tranquilliser.

Quand je sortis au jour, les rues étaient semblables à un lac, ou couvertes de débris

de toits et d'arbres brisés. La mer était encore dans la plus grande agitation et le vent très-violent. Quelque préparé que je fusse aux désastres de cette nuit, la réalité surpassait encore ce que j'avais pu prévoir de plus sinistre.

Quelle scène de destruction, de désolation ! Quel aspect affreux que de voir tous ces vaisseaux, qui peu de jours auparavant flottaient majestueusement sur les ondes détruits ou échoués sur le sable ! Mais du moins les équipages étaient sauvés ; on n'avait à pas déplorer leur perte.

Toute mon attention était alors concentrée sur les deux navires qui étaient la veille dans la rade, la *Mary* et le *Griffon*. On s'accordait à considérer le premier comme perdu, mais on conservait quelque espoir pour le *Griffon*.

Deux hommes intrépides, MM. Scarborough et Mott, s'étaient exposés, dès que la tempête avait paru se calmer, pour sauver quelques hommes du naufrage. Ils eurent le bonheur de tirer des flots deux malheureux, qu'ils trouvèrent surnageant, cramponnés à des poutres.

L'indifférence des autorités mexicaines dans un moment pareil n'était égalée que par l'apathie et l'égoïsme du reste des habitants du port, qui refusaient même de prêter la moindre assistance pour lancer à la mer la chaloupe, sur laquelle ces deux hommes courageux allaient affronter le danger.

Ils rapportèrent de cette expédition le pressentiment de la perte du *Griffon*, ayant rencontré des débris de bois peint en jaune, comme l'était une partie de ce navire, et cette malheureuse nouvelle fut bientôt confirmée, les flots ayant porté sur la plage un morceau d'une caisse qu'on reconnut avoir appartenu aux objets que j'avais placés à bord. On découvrit alors du promontoire à l'aide d'un télescope les débris du *Griffon* près du Crestone, et sur le rocher même les marins qui le montaient.

L'un de ces hommes infatigables, M. Mott, quoique le vent fût encore violent et les vagues très-agitées, s'exposa une seconde fois pour leur porter secours. Il réussit à attein-

dre le Crestone malgré les dangers les plus imminents, et aborda sur le rocher du côté de l'ouest où il découvrit les débris de la *Mary*.

La chaloupe revint avec une partie des naufragés, dont quelques-uns étaient bruisés, mutilés d'une manière affreuse, et qui furent transportés dans la maison du consul américain, où on leur prodigua tous les soins que le moment permettait.

On apprit alors les détails de cette triste catastrophe.

La *Mary* étant à l'ancre en dehors de la rade avec des chaînes très-fortes, elle résista plus d'une heure à la violence des flots. Mais enfin elle chavira et l'ouragan la chassa sur ses ancres vers le rocher. Elle le passe et ne heurte que ses mâts; lorsque le vent, changeant tout à coup du sud-est au nord-ouest, la repousse sur le Crestone, où elle se brise. L'équipage se sauve sur le rocher, à l'exception de deux hommes.

Ce fut vers le commencement de l'ouragan que l'homme qui m'intéressait le plus, et à

la mémoire duquel je voue ce peu de lignes, fut éveillé en sursaut.

Il monta sur le pont à moitié vêtu. Quelqu'impuissants que fussent tous les efforts humains dans ce déchaînement de la nature, il fit tout dans son pouvoir pour la conservation de son navire.

A trois heures du matin, le brick chavira. Le capitaine Little était alors exténué de fatigue, ses forces l'abandonnaient.

Les flots couvraient le navire et entraînèrent deux fois son digne commandant dans la mer, qui, abandonné par son ingrat équipagè, était alors sauvé par ses fidèles Kanakas.

Hold on, my boys, hold on (Courage, mes enfants, courage), qu'il s'écriait quand au moment même le *Griffon* frappe contre le Crestone. La dunette où l'infortuné se trouvait se fend, et il s'abîme dans cette crevasse.

Son corps ne fut point retrouvé.... Les requins furent son tombeau.

Telle fut la visite au Crestone et la fin d'un brave marin !

CHAPITRE XXXI.

Conclusion.

L'état actuel du Mexique ne peut continuer.

L'empire puissant des Indes ne pouvait rester colonie. Il secoua le joug.

Une masse ignorante ne peut se gouverner elle-même. La république tombera.

Le Mexicain-Espagnol est né dans le principe monarchique, il est fait pour ce gouvernement. Il faut qu'il y retourne, ou, de colon qu'il fut de l'Espagne, il deviendra le paria de l'Anglo-Américain.

Ces idées de liberté, de souveraineté dans la masse qui s'exécutent chez le puritain avec un succès encore équivoque, ont entraîné le descendant de l'Espagnol, d'un caractère plus véhément, avec les passions si vives, à sa perte, et ont placé une nation aux sentiments

nobles et généreux, dans un chaos de désordres et de crimes.

Malgré les taches dans le caractère du Mexicain, il existe dans cette nation des germes avantageux, qu'un gouvernement égoïste et éloigné ne voulut, que le règne des factions ne peut développer.

Le Mexicain possède en général un esprit délié, une conception facile. Les qualités du cœur ne sont point développées, mais elles existent; la sensibilité est étouffée par la légèreté du caractère, mais non par cette écorce d'égoïsme qui entoure celui de l'Anglo-Américain. Il ne possède de celui-ci ni l'énergie ni l'activité, mais non plus la dureté et cet esprit de calcul qui s'étend sur toutes ses actions.

On impute aux Espagnols d'avoir semé la plupart des défauts dans le caractère des Mexicains, mais on ne peut les accuser de tous les maux qui pèsent aujourd'hui sur leur ancienne colonie.

L'état de l'Amérique Espagnole était in-

juste, mais il n'était point malheureux. La passion des conquêtes, qui dominait dans les siècles reculés, ne vit dans l'Amérique qu'une nouvelle possession, qu'un accroissement de puissance et de trésors pour la métropole.

Le gouvernement espagnol avait donc uniquement en vue la conservation de ses colonies et d'en tirer le plus d'avantages possible.

Ce principe fut la source de l'asservissement physique et moral des populations de ces contrées. De là ressortirent l'ignorance que l'on ne combattait que faiblement, l'immoralité que l'on tolérait, l'inertie qu'on aimait à voir dans le colon.

Tels furent les germes funestes greffés sur l'Américain espagnol par un déplorable égoïsme, pour étouffer les lumières, pour avilir le moral, pour affaiblir le physique.

Mais là se borne le tort de l'Espagne, et, quelque condamnable qu'il soit, elle en subit aujourd'hui la peine.

Privé des trésors de ce nouveau monde que l'Espagnol avait considéré pendant trois siècles comme sa ressource principale, et négligeant celles que lui offrait sa propre patrie, il se trouve aujourd'hui en arrière de ces mêmes nations dont, au temps de la conquête de l'Amérique, il était le glorieux rival.

Cette nation, pleine de foi pour son monarque et sa religion, au caractère si vaillant, n'a conservé que la dernière qualité; mais du glaive vainqueur des Maures elle se déchire elle-même aujourd'hui.

Le gouvernement jadis le plus fier du lustre qu'il dérivait du souverain le plus puissant de la terre, flotte dans nos jours au gré d'une démocratie effrénée et de soldats ambitieux!

La foi religieuse est remplacée par le mépris du culte.

Telle est la Némésis qui a rendu avec usure à l'Espagne le mal qu'elle avait porté à ses colonies.

Mais n'aggravons pas ses fautes par des reproches sévères; reconnaissons plutôt les soins qu'elle avait mis à mitiger les suites de son égoïsme.

L'Espagne, tout en flétrissant le colon et le sacrifiant aux exigences de la métropole, portait cependant de la sollicitude à son bien-être matériel autant qu'il était compatible avec les intérêts qu'elle poursuivait.

Des lois calculées avec équité sur l'état dans lequel vivaient ces peuples dépendants, y maintenaient l'ordre et la sûreté.

L'instruction élémentaire y était établie, et des sciences d'une utilité reconnue y étaient cultivées.

La différence des castes existait, mais elle pesait moins que celle qui existe encore aujourd'hui entre le blanc et l'homme de couleur aux États-Unis de l'Amérique.

Les privilèges des classes supérieures ne pouvaient affecter des hommes nés dans l'habitude d'admettre des prérogatives, accoutumés à considérer l'Européen comme supé-

rieur, tel qu'il l'était en effet par son éducation et ses autres qualités.

De plus, on ne connaissait point au Mexique cette morgue que l'on trouve parmi les classes privilégiées des différents pays de l'Europe, la superbe Albion en tête. Une politesse mutuelle, un certain abandon, étaient innés au créole, et durent se retrouver naturellement dans l'Espagnol, chez qui ce ton semble avoir pris sa source.

Mais le système suivi par l'Espagne n'entre dans ma matière qu'autant qu'il influe sur l'état actuel du Mexique, et l'effet qui en résulta depuis que les causes ont disparu avec la domination de la métropole.

Les événements en Espagne, lors de l'occupation de la Péninsule par les armes françaises, dessillèrent les yeux de ses colons.

L'esprit national qui se développait en Espagne contre une domination étrangère, s'y manifestait par l'institution des juntes, qui voulurent exercer un pouvoir, contesté dans

la métropole même, sur les lieux qu'ils en considéraient comme dépendant.

Un sentiment de dignité jusqu'alors inconnu, d'amour-propre blessé, se développe dans les colons. Ils reconnaissent enfin l'humiliation de leur dépendance, ils la sentent vis-à-vis des juntes. L'éclat de la royauté, quoique éloignée, les avait éblouis jusqu'alors.

La classe même qui forme le soutien le plus ferme des monarchies, les prêtres, la seule parmi les créoles qui était à même de penser et de juger, se place à la tête d'une insurrection, dont le but est uniquement l'indépendance du Mexique, et non l'établissement d'idées démocratiques. Des maximes ne sauraient agir sur une masse d'Indiens abrutis; l'intérêt, l'abolition de certains impôts, durent les amener au soutien de la cause.

Depuis 1810, la discorde règne dans la Nouvelle-Espagne. Les deux principaux chefs de cette première insurrection, Hidalgo et Morelos succombent; mais leur chute, leur

fin déplorable, ne termine point ces troubles nés d'un esprit d'indépendance nationale, auquel s'allient les haines, les ambitions personnelles et la satisfaction que trouve l'ignorance dans la destruction et dans l'esprit d'anarchie.

Le rétablissement de la royauté en Espagne ne put finir ces maux; l'ingratitude d'un monarque qui oubliait les promesses faites dans l'adversité, n'était pas propre à ramener sous son sceptre des contrées avilies sous le joug étranger, et qui se sentaient relevées par leurs efforts pour le secouer.

Deux nations, l'une l'ancienne rivale de l'Espagne, l'autre voisine du Mexique, attisent ce feu qui sert à leurs intérêts. Ils introduisent chez les Américains espagnols des idées jusqu'alors inconnues à ces hommes arriérés.

Des maximes démocratiques s'unissent au but d'indépendance.

La lutte continue, lorsque de nouveaux événements dans la métropole, suite de

l'ineptie et de la mauvaise foi de son gouvernement, font pencher la balance en faveur des Américains.

Un homme s'élève, jusqu'alors partisan le plus fervent de la domination étrangère, tant qu'il la crut favorable à ses intérêts; il la quitte; il déclare l'indépendance de la colonie, au moment qu'il croit propice pour s'en doter lui-même comme souverain.

Il trace le PLAN d'IGUALA, il se couvre de l'égide de la religion, ou plutôt de l'intolérance; il affecte la fidélité à son monarque pour masquer sa trahison, et cache le despotisme sous des formes populaires. Mais ce *plan*, preuve du manque de sincérité comme du génie d'*Iturbide*, contient ce qui *aujourd'hui même* peut former *l'unique base de salut pour le Mexique*.

J'en reproduis les quatre premiers articles, qui, séparés des clauses contraires au véritable esprit du christianisme, et aux changements que le temps a produits, devraient guider ceux que le bonheur de cette contrée intéresse, et qui, pour l'accomplir, possè-

dent d'autres ressources qu'une faible plume.

1°. *La religion catholique apostolique romaine, sans tolérer aucune autre ;*

2°. *L'indépendance entière du Mexique;*

3°. *Un gouvernement monarchique modéré par une constitution analogue au pays ;*

4°. Ferdinand VII et à son défaut *ceux de sa dynastie ou d'une autre dynastie régnante, seront empereurs pour nous trouver avec un monarque déjà établi (hecho) et nous garantir des attentats funestes de l'ambition.*

Ce *plan* porta son auteur sur le trône ; dans ce *plan* même se trouve sa chute : Iturbide succombe.

Aux idées d'affranchissement, d'indépendance nationales, avaient succédé celles de la liberté, de l'indépendance personnelles.

L'exemple de l'Anglo-Américain séduit le Mexicain. Il secoue l'usurpation d'un dictateur, et la remplace par l'empire de l'hydre démocratique.

Je ne retracerai pas le tableau des suites. Je l'ai essayé dans mon ouvrage.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

Concordance des poids et mesures du Mexique avec ceux de la France.

	Kilogrammes.
1 livre à 16 onces......................	0,460
	Litres.
1 arroba à 32 quartillas..................	16,136
	Mètres.
1 pied à 12 pouces.....................	0,279
	Kilomètres.
1 *legua* (lieue commune à 20,000 pieds).....	5,573
(Et ne diffère que peu de la lieue de France à 20 au degré 5,555.)	

